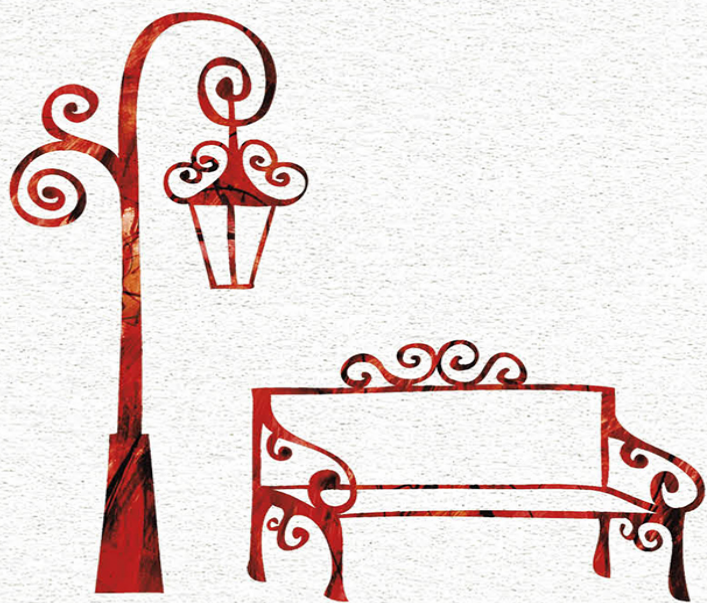


Aimer, encore et toujours

Nouvelles



Druide

Jean-François Beauchemin

Claire Bergeron

Sophie Bérubé

Georges Brossard

Normand de Bellefeuille

Micheline Duff

Ginette Durand-Brault

Danielle Goyette

Jacques Hébert

Martin Larocque

Lucie Pagé

Louise Portal

Francine Ruel

Cynthia Sardou

Sous la direction de
Claire Bergeron

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RELIEFS

Collection dirigée par
Anne-Marie Villeneuve

AIMER, ENCORE ET TOUJOURS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Vedette principale au titre :

Aimer, encore et toujours : nouvelles

(Reliefs)

ISBN 978-2-89711-304-9

1. Histoires d'amour québécoises. 2. Nouvelles québécoises - 21^e siècle. I. Collection :
Reliefs.

PS8323.L6A35 2016 C843'.0850806 C2016-941377-2

PS9323.L6A35 2016

Direction littéraire : Claire Bergeron et Anne-Marie Villeneuve

Édition : Luc Roberge et Anne-Marie Villeneuve

Révision linguistique : Lyne Roy, Marie-Eve Laroche, Isabelle Chartrand-Delorme et Julie-
Jeanne Roy

Assistance à la révision linguistique : Antidote 9

Maquette intérieure : Anne Tremblay

Mise en pages et versions numériques : [Studio C1C4](#)

Conception graphique de la couverture : Gianni Caccia

Œuvre en couverture : makeitdouble/Canstockphoto

Diffusion : Druide informatique

Relations de presse : Evelyn Mailhot

Les Éditions Druide remercient le Conseil des arts du Canada et la SODEC de leur soutien.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres —
Gestion SODEC.

Ce projet a été rendu possible en partie grâce au gouvernement du Canada.

Canada

ISBN PAPIER : 978-2-89711-304-9

ISBN EPUB : 978-2-89711-305-6

ISBN PDF : 978-2-89711-306-3

Éditions Druide inc.
1435, rue Saint-Alexandre, bureau 1040
Montréal (Québec) H3A 2G4
Téléphone : 514-484-4998

Dépôt légal : 3^e trimestre 2016
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2016 Éditions Druide inc.
www.editionsdruide.com

AIMER, ENCORE ET TOUJOURS

Nouvelles

Druide

*À tous ceux dont le cœur déborde d'amour,
Et qui souhaitent le partager.*

Je t'attendais depuis plus longtemps qu'une éternité,
et lorsque la nuit tu hantais mon sommeil,
j'étais plus seul encore à mon réveil.
Mais je t'ai trouvée, on s'est aimés, allez viens,
on va s'aimer tendrement, tout là-haut
sur un rayon de soleil.

Daniel Hétu

PROLOGUE

Chers lecteurs,

S'il est un sujet qui a inspiré moult auteurs au fil des siècles, c'est bien celui de l'amour, avec ses innombrables reflets, ses mirages et ses incertitudes, mais également sa réalité indispensable à l'être humain, puisque, paraît-il : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.* (Genèse 2, 18) Mais les temps ont bien changé depuis cette lointaine époque où Adam et Ève batifolaient au paradis terrestre. Aujourd'hui, au XXI^e siècle, une partie de la population vit en solitaire et ne s'en trouve pas trop mal. Par contre, il faut bien avouer que la majorité croit encore et toujours à un amour fait pour durer et souhaite combler son attente de partage et de bonheur. C'est en songeant à ces personnes en quête du partenaire idéal que m'est venue l'idée de ce recueil. En invitant quatorze auteurs à se pencher sur ce thème d'actualité, il ne pouvait en résulter qu'un bouquin rempli d'émotion, de tendresse et d'humour. Pour un romancier, écrire sur un thème imposé est un agréable défi.

Voici les grandes lignes du sujet qui me trottait dans la tête, et qu'il me plaît de partager avec vous afin de vous donner un avant-

goût des nouvelles que vous aurez le plaisir de lire.

« Après avoir invité des femmes et des hommes à s'installer dans son vaste jardin appelé la Terre, le Maître d'œuvre, dans sa grande sagesse, les incita à se choisir une compagne ou un compagnon et à s'unir dans les liens sacrés du mariage, qu'Il voulut indissolubles ! Au fil du temps, il y eut bien de la part de ces créatures quelques soubresauts de révolte, mais le plan fonctionna tout de même assez bien, jusqu'au milieu du XX^e siècle. Avec l'arrivée des baby-boomers, un vent de liberté souffla sur Sa création, car ces enfants d'après-guerre, confiants dans leur potentiel, décidèrent de vivre librement. Certains s'unirent, bien sûr, mais restèrent conscients de ne pas être soumis à l'obligation d'un contrat pour la vie. Un premier couple tenta l'expérience du divorce, et comme il ne fut pas terrassé par la foudre, d'autres lui emboîtèrent le pas. Avec le résultat qu'aujourd'hui, plus de la moitié de la population connaît des périodes de solitude. Et ces esseulés, qui croient toujours à l'amour, retrouvent le goût de la conquête...

C'est ainsi que d'agence matrimoniale en souper rencontre, de cours de danse pour célibataires en *speed dating*, il y a désormais des milliers d'inscriptions sur les sites Internet de rencontre, un grand marché à Web ouvert, recommandé aux gens cherchant l'âme sœur. Cependant, les solitaires sont si nombreux à y adhérer que c'est devenu une véritable cohue ! Difficile d'y croiser l'amoureux idéal, surtout qu'à ces endroits, la vérité possède de multiples variantes. Mais, quelle que soit la route empruntée, la majorité des personnes seules conservent l'espoir de voir, dans leur vie, reflourir l'amour. »

En tant que directrice de ce projet, j'ai eu un immense plaisir à collaborer avec ces talentueux auteurs de notre littérature québécoise, tous animés d'une même passion, mais tellement différents dans leur style et leur imagination. À chaque texte reçu, je m'empressais de le lire et j'en ressortais ravie par les images extraordinaires qu'il avait fait surgir dans mon esprit. Quelle créativité ! Vous serez envoûtés également, j'en suis convaincue, le temps éphémère de chacune de leurs superbes nouvelles.

Bonne lecture au cœur de nos amours !

Claire Bergeron

SOPHIE BÉRUBÉ

Trente jours sans dire non

Ma mère se retournerait dans sa tombe si elle me voyait.

Moi, Élise Marchand, cinquante-six ans, je viens de me réveiller dans un tout-inclus mexicain avec le plus gros mal de tête jamais ressenti de ma vie, les cheveux en bataille, pas encore démaquillée, aux côtés d'un pur inconnu. Et je ne sais pas ce qui la scandaliserait le plus : mon look, l'endroit où je me trouve ou cet homme visiblement plus jeune que moi dans mon lit.

Toute ma jeunesse, j'ai cru que l'amour, c'était une affaire de séduction. Ça commencé avec ma mère. Elle nous disait toujours, à mes sœurs et moi, qu'il fallait présenter la meilleure partie de nous-mêmes au monde extérieur, en tout temps, dès que nous sortions de la maison. Et montrer la meilleure partie, pour elle, c'était arborer une tenue, une coiffure et un maquillage parfaits, sans quoi nous avions droit à un regard mauvais et à un avertissement : aucun homme ni aucun patron ne voudraient de nous. Mes sœurs et moi étions considérées comme les jeunes filles modèles de notre quartier, à Trois-Rivières.

J'ai longtemps cru que si j'étais une bonne fille, que si je faisais tout à la perfection, ma mère m'aimerait, et si j'avais de la chance, un homme aussi. Heureusement, Ian m'a délivrée de cet esclavage dès le jour où nous nous sommes rencontrés. J'ai compris alors que l'amour, ce n'est pas une simple affaire de séduction. J'ai réalisé que

l'amour, c'est juste de l'amour qui se renouvelle au quotidien. Ian me l'a non seulement appris, il me l'a démontré pendant vingt-cinq ans.

La première fois qu'il a posé son regard sur moi, je ne l'ai pas vu. Mes yeux étaient fixés sur un plan de New York, désespérément à la recherche d'un repère. Sur un coup de tête, j'avais décidé de quitter mon poste de secrétaire médicale pour voyager aux États-Unis et améliorer mon anglais. Un charmeur m'avait brisé le cœur et ça s'était terminé par un avortement douloureux. Je ne me souviens plus de la douleur physique, juste de la peine et de mes doutes quant à la moralité de ce que je venais de faire. Si ça s'était su dans ma famille ou mon entourage, j'aurais été considérée comme une criminelle, même si le geste était décriminalisé.

Ian m'a souvent raconté que son cœur s'était arrêté net en m'apercevant au coin de l'avenue Madison et de la 37^e Rue. Il était tellement heureux d'avoir l'excuse de pouvoir m'aider à me repérer. Il n'avait pas l'air d'un séducteur. D'ailleurs, ma première pensée quand il m'a abordée pour me donner un coup de main a été : « Pauvre garçon, il a l'air plus perdu que moi ! » Il n'a pas caché son enthousiasme quand j'ai accepté qu'il m'emmène à ma destination. Malgré sa timidité évidente, j'ai tout de suite senti une solidité chez lui, une sorte de confiance rare qui s'inscrit dans l'être plutôt que dans l'attitude. Nos pas se sont accordés instantanément, la conversation était à la fois douce et stimulante. Je devais parfois déchiffrer ce qu'il disait à cause de son accent britannique. Il me racontait avoir passé sa jeunesse à Londres avant que sa famille ne déménage aux États-Unis.

Je désirais aller voir une comédie musicale au fameux Imperial. Ian n'a pas manqué de saisir l'occasion d'acheter deux billets et de

s'imposer comme chevalier servant. Il a posé un lapin à son ami Jack, qui l'attendait dans Greenwich Village. Je lui ai dit qu'il ne pouvait pas faire faux bond à son ami. Il m'a alors répondu que j'avais totalement raison, qu'un homme n'a qu'une parole et qu'il doit la respecter, que le seul motif pour se dérober à une promesse était la force majeure. Et selon lui, notre rencontre était l'équivalent d'une catastrophe naturelle, une belle catastrophe, et Jack lui pardonnerait bien d'avoir tout fait pour rester à mes côtés. Je l'ai trouvé drôle et j'ai commencé à douter de sa timidité. J'entendais presque ma mère me souffler à l'oreille que c'était un autre beau parleur qui ne cherchait qu'à me déshabiller.

Installés dans nos sièges, à l'intérieur de ce mythique théâtre, nous étions si beaux à voir. J'observais du coin de l'œil son visage éclairé par la lumière de la scène, il rayonnait de bonheur. Son regard se tournait vers moi à tout instant. J'ai tout de suite su que je ne voudrais plus me séparer de lui et que le retour à Montréal serait douloureux. À la fin de la soirée, il m'a raccompagnée à l'hôtel, sans s'inviter. Il devait travailler aux aurores comme courtier dans le Financial District, mais il m'a promis de venir me chercher à seize heures pour me faire découvrir autre chose que « les vitrines de Manhattan ».

Le lendemain, il était là, à seize heures pile dans le lobby, le visage encore rayonnant. Il m'a emmenée dans une église de Harlem pour entendre du gospel, puis à Coney Island et même à Brooklyn. Je ne suis pas rentrée à Montréal, et nous nous sommes mariés au City Hall un mois plus tard. Il avait quarante ans, j'en avais trente. Ma mère aurait voulu que je marie un bon Québécois à l'église, et non un étranger divorcé qui ne croyait pas au petit Jésus.

Mais il les a tous conquis – ma mère, mon père, mes tantes, mes sœurs – avec son élégance, sa belle voiture et ses efforts pour parler français.

Ses expressions faciales d'homme heureux qui m'avaient séduite se sont mutées en jolies rides sur son visage. Je ne l'ai connu qu'habité par la joie de vivre et le bonheur amoureux. C'est seulement dans les derniers mois que j'ai dû apprivoiser d'autres humeurs chez lui : la colère, le désespoir, la détresse pure de celui qui perd tous ses moyens un après l'autre.

Quand il y a eu le krach boursier en 1987, j'ai cru qu'il perdrait son sourire pour un temps et j'ai eu tort. Il travaillait plus fort, certes, mais il était toujours le plus heureux des hommes lorsqu'il rentrait dans notre appartement. Il gardait confiance, convaincu que les marchés allaient remonter et qu'il nous épargnerait la ruine, ainsi qu'à ses clients. Et il a tenu promesse.

Il m'a encouragée quand j'ai voulu travailler dans une petite galerie d'art dans Soho. Il ne s'est jamais plaint de mon absence les soirs de vernissage ou de préparation d'exposition.

Si j'avais voulu un enfant, il m'en aurait fait un. Mais je n'en voulais pas. Pour moi, c'était clair que nous étions tout l'un pour l'autre, que nous serions à la fois le parent, l'amant et parfois même l'enfant de l'autre. Toute notre vie était consacrée à nous faire plaisir, à nous encourager et à nous guérir de nos plaies. J'adorais notre petit appartement dans le West End, tout près de Central Park, et ce, même s'il m'arrivait d'avoir le mal du pays, d'avoir envie d'entendre parler français et, surtout, de m'évader de la folie consommatrice de la Grosse Pomme.

Après quinze ans à New York, j'ai atteint un point de non-retour. Ma mère souffrait d'un cancer et, malgré nos différends, je voulais être près d'elle. Ian n'a pas hésité une seule seconde. Il avait gagné suffisamment d'argent pour passer le flambeau et prendre sa retraite. Il avait lui aussi envie de changer d'air. Nous avons donc planifié notre départ et, moins d'un an plus tard, nous étions installés au bord du lac Tornburn près de Sainte-Adèle, dans les Laurentides. Même si je voulais me rapprocher de ma mère, il n'était pas question d'habiter à Trois-Rivières. Je ne m'étais pas fait une vie indépendante pour risquer de retourner à la case départ. Ian nous a déniché une maison parfaite. Il en a choisi une de plain-pied, au cas où nos vieux os nous obligeraient un jour à éviter les escaliers. Une oasis de paix avec de larges fenêtres donnant sur la forêt et sur le lac, dotée d'un atelier pour peindre et de toute la place nécessaire pour entreposer mes œuvres accumulées au fil des années.

Que ce soit dans l'effervescence de la vie new-yorkaise ou au cœur de la forêt laurentienne, notre routine n'a pas changé. Nous prenions le premier café ensemble tout en nous échangeant les cahiers d'un quotidien. Puis, chacun partait de son côté pour vaquer à ses occupations. Si on le pouvait, on se prenait un lunch dans un bouiboui sympa, sinon on se retrouvait tous les soirs pour découvrir un nouveau restaurant ou s'inventer un festin maison. À vingt et une heures, nous nous précipitions au lit, comme des gamins se précipitent dans la voiture pour partir en vacances. Être au lit avec Ian, c'était comme être en vacances.

En vingt ans, je ne me suis jamais ennuyée en faisant l'amour avec lui. Il était d'une présence impensable pour les hommes que j'avais connus auparavant. La routine avait un autre sens quand

j'étais dans ses bras. C'était carrément une fête, un événement, un rancard différent chaque fois. Il y avait cette curiosité de l'autre, cette acceptation inconditionnelle qui permet aux amoureux de changer, d'évoluer. Lorsqu'il n'y a pas d'ego, lorsqu'aucun des protagonistes ne se prend au sérieux, il est impossible de se cantonner dans une attitude ou une position conflictuelles. On ne se reprochait rien et on se pardonnait tout.

Deux ans plus tard, ma mère est morte, emportant avec elle les restes de culpabilité qui s'accrochaient encore à moi, fille indigne qui n'a pas eu d'enfant ni de métier traditionnel, femme qui a eu la chance d'être aimée totalement, sans compromis, par un homme généreux et doux. Après sa mort, j'ai osé intégrer cet état d'être, cette sérénité, ce sentiment d'être à ma place dans l'univers. Trois ans de petits bonheurs tranquilles ont suivi avant que ma vie ne bascule pour le pire.

Ma mère, elle, dirait que la facture est arrivée. Le 8 juillet à quinze heures, Ian est entré dans mon atelier pour m'annoncer la nouvelle. Il revenait de la clinique de radiologie. Il avait rencontré l'ennemi contre lequel il allait se battre en vain les deux années suivantes. Sans le savoir, j'assistais impuissante au lent départ de ma raison de vivre. À ce moment-là, ma nature positive entendait seulement « tumeur possiblement bénigne et sûrement opérable au poumon ». Je refusais d'entendre le mot « cancer » ou même d'y penser. De toute façon, les médecins ne nous parlent pas de « cancer », ils nous disent des choses comme « tumeur », « test », « biopsie », puis ils nous parlent de « néoplasie métastatique », de « traitements possibles » et de « pronostic impossible à déterminer ». Ils font en sorte qu'on intègre la notion de cancer avant

qu'ils ne confirment le diagnostic, qu'on apprivoise la possibilité de mourir avant qu'ils ne prononcent devant nous les mots « soins palliatifs ».

Certaines personnes qui se croient zen et heureuses se disent « prêtes à mourir » parce qu'elles ont aimé et ont été aimées, parce qu'elles ont réalisé ce qu'elles voulaient réaliser. Ian ne voulait pas mourir. Il était heureux, en vie. Et aucune psycho pop ne lui ferait avaler l'injustice qui s'attaquait sauvagement à son corps.

Je pourrais dire que ces deux années ont été les pires de ma vie, mais ce n'est pas le cas. Même diminué, irrité, confus, en colère à cause de la maladie, Ian était là. Je pouvais encore me lover dans sa nuque, sentir l'odeur de ses cheveux derrière son oreille. Son sexe réagissait à mes caresses, mais la fougue n'y était plus. Lui qui se rasait parfois deux fois par jour pour me plaire a commencé à se négliger. Dans nos activités quotidiennes, je sentais sa souffrance en filigrane, celle de ne plus respirer, digérer ou dormir comme avant.

Je l'ai lavé, massé, nourri, encouragé. Je l'ai soigné jusqu'à l'épuisement total. Son souffle devenait de plus en plus rauque. Il ne pouvait plus aller seul à la salle de bain. Grâce au CLSC et à l'aide de ma plus jeune sœur, je me permettais quelques pauses. Mais chaque fois que je m'éloignais de son chevet, j'avais l'impression de nous trahir, de ne pas profiter du peu de temps qui nous restait.

Et puis, probablement avec la volonté de Dieu, j'en suis venue à souhaiter que ça finisse, que tout finisse. J'ai regretté d'avoir apprivoisé l'idée de sa mort dans ma fatigue, car je sais qu'il l'a senti et ça me fait mal d'y penser. J'ai continué à lui donner de l'oxygène même lorsqu'il n'en voulait plus pour que ses doigts, que ses foutus

doigts, ne deviennent pas bleus, signe indubitable que la mort était dans la salle d'attente, juste à côté. Je lui disais d'attendre encore un petit peu. Lui, en signe de protestation, repoussait son masque.

Dans un ultime moment de faiblesse, ou de courage, j'ai cessé de combattre à sa place. J'ai laissé entrer la mort dans sa chambre et j'ai donné à Ian la permission de partir. Il n'a pas attendu que je la lui donne deux fois ; il est mort sur-le-champ, dans mes bras, comme s'il avait voulu demeurer mon chevalier servant jusqu'à la fin, jusqu'à ce que je le congédie, comme si j'avais plus d'importance que la mort elle-même à ses yeux.

J'ai senti que je mourais en même temps que lui. Comment peut-on être en aussi parfaite symbiose avec quelqu'un et lui survivre ? Je me suis posé cette question pendant les trois années qui ont suivi. J'ai honte de le dire, mais malgré les efforts de chacun pour me faire plaisir et me changer les idées, je me suis réveillée chaque matin déçue d'être en vie.

Malgré des offres pour sortir ou pour exposer dans une galerie du coin, j'étais incapable de m'extraire de ce lit que j'avais partagé si longtemps avec lui. Seul un autre acte de Dieu m'en aurait fait sortir. Et c'est arrivé : le déluge s'est carrément abattu sur ma maison.

Un orage monstrueux et une tornade ont fait rage dans toute la région des Laurentides. Des arbres sont tombés sous la force du vent. Recroquevillée dans mon grand lit vide, j'étais bien. Je me disais que, pour une fois, la nature reflétait les sentiments qui m'habitaient depuis trois ans... jusqu'à ce que j'entende le craquement d'un arbre trop près de la maison. J'ai à peine eu le temps de sauter du lit avant qu'une partie du plafond de la chambre ne s'écroule sur moi. Je m'en suis tirée indemne, avec un mélange

de soulagement et de colère d'avoir survécu. Puis, la détresse d'être séparée de mon refuge m'a donné la force d'appeler les assurances et de tout faire pour y retourner.

Le verdict a été sans appel. Après la visite d'un expert en sinistres, il a été déterminé qu'il me fallait quitter notre maison, car des réparations majeures devaient être effectuées. On m'a relogée dès le lendemain dans un condo situé dans un gros complexe immobilier de la rue Champagne, à Sainte-Adèle.

J'ai remis les clés de notre maison à l'entrepreneur choisi par la compagnie d'assurances. J'ai fait entreposer nos œuvres, puis j'ai rempli une valise de vêtements et une autre de livres avec la ferme intention de passer les deux prochains mois à lire sans sortir du condo. J'avais réussi à sauver ma couette du désastre, c'est ce qui me ferait tenir jusqu'à mon retour.

Les premiers jours, quand je passais devant la salle commune du complexe immobilier, j'entendais de la musique. Je ne voulais pas qu'on me voie, alors je regardais discrètement par le carreau sans ralentir mes pas. Une jeune femme donnait des cours de yoga, de méditation ou d'expression corporelle. Je la voyais, avec sa grande robe multicolore, faire des mouvements de pseudo-danse et je l'enviais. On ne lui avait pas enlevé sa raison de vivre, à elle. Et je me réfugiais aussitôt dans mon petit condo impersonnel.

Une semaine plus tard, elle a cogné à ma porte.

— Bonjour, je m'appelle Mira. À ce que le concierge m'a dit, vous êtes Élise. Vous avez quelques minutes pour moi ?

— Euh, je ne sais pas. J'étais en train de...

En fait, j'étais en train de regarder le plafond. J'étais tellement surprise de la voir que je n'ai pas su quoi répondre. Je l'ai donc

laissée entrer. Je lui ai proposé un thé à l'anglaise, la boisson préférée d'Ian. Elle voulait me parler de son programme d'activités dans le complexe immobilier comme elle le fait avec chaque nouvel arrivant. Je ne pouvais pas lui dire que je n'en avais rien à cirer de son programme, alors je lui ai expliqué que je ne serais là que pour un ou deux mois, le temps que des réparations soient faites chez moi.

Même si elle me bousculait un peu, il y avait quelque chose de rafraîchissant dans sa présence. Comme si sa joie de vivre réussissait malgré moi à s'infiltrer dans mon être. Elle me décrivait comment le yoga avait changé sa vie. J'avais envie de rouler des yeux et de lui crier que ce n'est pas un stretching qui allait me ramener l'amour de ma vie. Je ne sais pas si ce sont ses grands yeux de biche innocente ou sa faculté d'être totalement à l'écoute, comme Ian avait pu l'être, mais je me suis mise à tout lui débiller. Je lui ai raconté ma peine et j'ai pleuré comme une désespérée devant elle.

— Élise, je pense que je peux vous aider.

— Je ne veux pas être aidée. Je veux Ian !

— Votre mari est mort. Je ne sais pas ce que c'est de perdre l'homme de sa vie, mais j'ai perdu ma mère il y a deux ans et je connais la souffrance de perdre un être cher, cette douloureuse impression que le sol s'ouvre sous nos pieds. Avec ma mère, j'ai perdu une personne qui m'aimait inconditionnellement. C'est énorme.

C'est tellement énorme.

— Comment je fais alors pour l'oublier, pour passer à autre chose ? lui ai-je demandé, comme si elle allait me donner la solution

miracle.

— Vous vous en demandez beaucoup trop ! Il ne faut pas « oublier » ou « passer à autre chose » ; il faut s'apprivoiser, c'est tout.

— S'apprivoiser ?

— Le yoga, c'est juste ça, Élise. C'est de s'apprivoiser, d'accepter ce qui est.

— Je ne pense pas que le yoga va changer quoi que ce soit pour moi.

— C'est possible que ça ne change rien. Je veux juste que vous me fassiez une promesse.

— Laquelle ?

— Pendant le prochain mois, vous allez dire oui à tout ce qui vous est proposé.

— Quoi ?

— Oui, oui. On vous propose d'aller au cinéma, vous y allez. On vous propose de visiter une expo, de faire du magasinage, de découvrir un resto, d'aller marcher, de parler au téléphone, n'importe quoi, vous dites oui.

— Sans exception ?

— D'accord, une seule : si ça met votre vie en danger, vous dites non.

— Ah, ça, c'est la proposition à laquelle je dirais oui en premier.

— Donc, on a un *deal* ?

Promettre à une inconnue de dire oui à tout ce qu'on me propose ? Quelle idée complètement ridicule ! Tout mon corps criait NON ! Mais ma bouche n'a pas suivi.

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas comme si les propositions pleuvaient !

— Parfait. Aujourd'hui, on est le 1^{er}, alors c'est valide jusqu'au mois prochain !

— D'accord, je vous le promets.

Décidément, cette jeune femme était le bonheur en personne. Je me suis mise à rire d'une manière incontrôlée. Je ne me souvenais plus de la dernière fois que j'avais autant ri. Elle aussi, un peu médusée, riait avec moi. Puis, elle est redevenue sérieuse, voire solennelle.

— Première proposition : demain matin, je vous invite au cours de yoga.

— Déjà ? !

— Oui. Ne vous inquiétez pas, vous allez trouver ça facile. On passe la moitié du cours couchés sur le dos.

— Ah ça, je sais faire. Je ne dis pas non.

— Vous ne dites pas non ?

— D'accord ! D'accord, je dis OUI !

Et c'est ainsi que je me suis mise à faire du yoga tous les jours pendant quinze jours. Au début, je me sentais comme si j'avais quatre-vingt-dix ans. Maintenir les bras au ciel me demandait trop d'efforts, et puis, quand il était question de toucher par terre avec nos mains, j'avais les deux bras ballants à la hauteur des cuisses, pas un pouce plus bas.

Mais, il y avait tellement de douceur dans la manière de Mira d'enseigner. Il m'est arrivé de pleurer lorsqu'elle nous répétait qu'il n'y avait ni passé ni futur, seul le privilège d'être en vie, ici,

maintenant. Je ne sais pas si ce sont les mouvements, les exercices de respiration, mais elle arrivait à neutraliser toute ironie en moi.

Le cours était suivi par un petit groupe de retraités sympathiques. À partir du quatrième jour, mes bras arrivaient à la hauteur de mes mollets quand je me penchais, et la majorité de mes camarades connaissaient mon nom.

Sous la surveillance de Mira, j'ai dû accepter d'aller boire un chocolat au village avec deux veuves. Elles avaient l'air bien heureuses pour des femmes qui avaient perdu leur mari. Elles rigolaient comme des gamines, faisant des plans pour voir des spectacles. J'avais envie de retourner dans mon lit, mais je me forçais et, parfois, leur humour me rattrapait.

Mon vieil ami Charles m'a emmenée au cinéma Pine. Ça faisait deux ans qu'il m'invitait, sans succès. D'habitude, il me disait quels films il prévoyait voir ce mois-là et il me rappelait le lendemain de chaque séance pour me donner ses impressions. C'était sa façon de me dire qu'il était toujours là pour moi, si jamais j'avais besoin. Quand je lui ai répondu par l'affirmative, il a réagi comme si je venais de lui dire que je ne pouvais pas. Puis, il s'est tout de suite ravisé. « Quoi ? Tu veux venir ? ! Enfin, tu sors de ta cabane ! » a-t-il crié au téléphone. J'avoue que cette histoire de dire « oui » à tout ce qu'on me proposait commençait à me plaire.

J'ai bien dû aller à trois ou quatre activités qui ne me tentaient pas, mais chaque fois que je rentrais chez moi, je me sentais un peu plus légère. Et ce foutu yoga avait réveillé mon corps. J'avais envie de bouger. J'ai souvent marché dans le bois. Au milieu de la nature, j'ai commencé à apprivoiser l'idée d'une vie sans Ian. Mira m'avait

parlé d'apprivoisement. À ma grande surprise, elle avait raison. C'était douloureux, mais envisageable.

Après trois semaines à faire du yoga et à marcher presque tous les jours, je sentais mon corps moins lourd, plus souple. J'avais désormais envie de me lever le matin. J'ai sorti un cahier et je me suis mise à dessiner. J'ai dessiné des corps comme le mien, des corps de femmes dans la cinquantaine, avec leurs petites marques, des seins légèrement tombants. Je les trouvais belles, sensuelles. Mon corps s'éveillait à nouveau. Je sentais la vie passer dans mes veines.

Il ne me restait que quelques jours à tenir ma promesse d'accepter toutes les propositions quand j'ai reçu un appel de Mira. Elle m'annonce alors qu'il y a une annulation de dernière minute pour le voyage au Mexique qu'elle a organisé. Le départ est le surlendemain.

— Élise, c'est vraiment une proposition que tu ne peux pas refuser !

— Mira, je veux bien faire du yoga et aller prendre des cafés, mais là tu me parles d'un voyage d'une semaine à l'étranger.

— Le prix est ridicule. Mille deux cents dollars tout inclus, c'est à Riviera Maya, à l'Imperial, un super hôtel. Je vais donner des ateliers le matin, et le reste de la journée, ton seul défi sera de choisir entre t'installer à la plage ou à la piscine.

— Je ne peux pas partir comme ça, avec les réparations qui ont lieu dans ma maison.

— As-tu confiance en ton entrepreneur ?

— Oui.

— Bon. Est-ce que ma proposition te met en danger de mort ?

- Non.
- As-tu l'argent pour y aller ?
- Oui.
- Alors...
- OK. Tu gagnes, mais disons que je trouve que tu abuses un peu de ma promesse !
- Tu ne le regretteras pas.

Deux jours plus tard, je suis à Riviera Maya, à lire un roman sur le bord de la piscine. C'est ce que j'appelle une thérapie de choc ! L'endroit est magnifique. On m'a assigné une chambre spacieuse avec vue sur la mer turquoise. Pour me rendre aux différents pavillons de l'hôtel, je longe un sentier dans la nature luxuriante. Je respire pleinement. J'ai même envie de me laisser aller à faire la fête.

Les serveurs se succèdent pour m'offrir des cocktails, et je dis « oui » jusqu'à ce que ma santé soit en « danger », comme me l'a prescrit ma jeune gourou. Je rigole en pensant au moment où elle considérerait que je peux dire « non » aux serveurs ! Après avoir mangé une bouchée, j'ai maintenant dépassé le stade où j'accepte les mojitos et accédé à celui où c'est moi qui les demande. Cette cuite me fait un bien fou, me dis-je, en prenant une bonne gorgée.

Je me lance sur la piste de danse et me défoule au rythme des derniers *hits*, que je ne connais pas. Puis, je sens une présence derrière moi et j'entends une voix d'homme à l'accent québécois me susurrer à l'oreille :

- Puis-je danser avec vous, mademoiselle ?
- Je n'ai pas le droit de dire non.

— Ah oui ?

— Oui !

— Pourquoi ?

— Parce que. Trop long à expliquer, je préfère danser.

— Alors dansons ! Dansons !

Nous dansons si près l'un de l'autre que je n'ai pas le temps de bien l'observer. Il est grand. Il sent bon. J'ai envie d'être avec lui. Après quelques chansons et mon refus d'en dire plus sur qui je suis et d'où je viens, il me propose une promenade sur la plage.

— Une promenade sur la plage ? Je n'ai plus quatorze ans, jeune homme, je sais ce que ça implique.

— Alors je vous le propose franchement : avez-vous envie d'une promenade sur la plage et de tout ce que ça implique ?

— Pourquoi pas !

Il m'attire vers la plage ; je le redirige vers ma chambre. En y entrant, je ferme les yeux et je goûte. Je goûte les mains expertes de l'homme sur chaque recoin de mon corps. Il est moins pressé que moi. Après s'être un peu attardés sur sa poitrine, mes doigts glissent vers son sexe bien durci. Je l'intime de me prendre, et il le fait avec délicatesse et fermeté. À ma surprise, je me sens bien, libre, et mon corps réagit avec plaisir. J'ai envie que ça continue. Le reste de la nuit se compose de flashes sexuels et sensuels.

Il est maintenant sept heures du matin et il dort à mes côtés.

Je suis beaucoup trop gênée pour le réveiller et je n'arrive pas à me rendormir. Je voudrais quitter la chambre, mais c'est la mienne ! Dois-je le laisser seul ici avec mes affaires ? Je décide de m'habiller en toute discrétion sans oublier de mettre tout ce que j'ai de précieux

dans le coffre-fort de la chambre. Je me méfie de lui. Il me paraît beaucoup trop jeune et trop beau pour moi.

En traversant le sentier qui mène au buffet, je me mets à rire. Je trouve que je fais une drôle de veuve. J'ai une pensée pour Ian. De son vivant, il aurait été si triste de me voir avec un autre. Mais aujourd'hui, je l'imagine me sourire avec bienveillance, me donnant la permission de vivre, comme moi je lui ai donné celle de mourir.

Je rejoins Mira et son groupe d'apprentis yogis. Je fais comme si de rien n'était jusqu'à ce que le bel homme avec qui j'ai couché s'approche de nous. Mortifiée, je sens que je rougis. Tout le monde semble trouver normal qu'il s'assoie à notre table. C'est alors que Mira me présente fièrement son père, Luc.

— Euh ! Ton père ? Il n'est pas un peu jeune pour être ton père ?

— Merci du compliment, madame. Vous êtes ?

— Élise. Élise Marchand.

— Enchanté.

— Euh... enchantée.

— Il m'a eue jeune, me répond Mira. Mais il a quand même cinquante-huit ans !

— Et vous, Élise, me demande Luc, à part le yoga, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— C'est une longue histoire...

— En fait, c'est un peu de ma faute, répond Mira. Elle m'a promis de dire oui à tout pendant un mois.

— Ah oui ? À tout ? demande-t-il, avec un regard espiègle qui en dit long.

— Oui, vraiment tout, dis-je d'un ton affirmé, alors que je suis en train de perdre tous mes moyens.

— Donc, si je vous invitais à un souper en tête-à-tête ce soir... vous diriez oui ?

— Papa ! ? Franchement !

Tout le groupe semble ricaner devant l'audace du père de Mira.

— Quelle date sommes-nous aujourd'hui, Mira ?

— Le 30, pourquoi ? m'interroge Mira qui semble avoir perçu le sourire dans ma voix.

— Eh bien, je t'ai fait une promesse : je vais la tenir jusqu'au bout.

— Élise, vous n'êtes vraiment pas obligée ! me réplique-t-elle, un peu nerveuse.

— Je sais, je sais. Il est bien, votre père ?

— C'est l'homme le plus gentil et extraordinaire que je connaisse !

Mon nouvel amant assiste à la scène, souriant, sans oser intervenir.

— Alors, Luc, c'est avec plaisir que j'accepte votre invitation. Mais attention, demain, plus rien ne me retiendra de dire non !



SOPHIE BÉRUBÉ

Pour Sophie Bérubé, comme pour bien des auteurs, le processus créatif part toujours d'expériences vécues, de personnes rencontrées ou de lieux visités. L'étincelle de départ pour sa nouvelle *Trente jours sans dire non* lui est venue de Cathy, une jeune veuve qui vivait toujours intensément son deuil trois ans après la mort de son conjoint. En cherchant une façon de lui remonter le moral, Sophie lui suggéra d'accepter toute proposition d'activités ou de sorties, et ce, quel que fût son intérêt à y participer. Quant à l'aventure au Mexique du personnage principal, prénommée Élise, l'auteure en a eu l'idée alors qu'elle était à Riviera Maya pour la célébration d'un mariage. Son amie Cathy n'a pas encore retrouvé l'amour, mais de nombreux voyages sont au programme...

Portée par sa passion de raconter des histoires, Sophie, femme extrêmement polyvalente, travaille dans des domaines aussi variés que le droit, le journalisme, l'écriture, la production et l'animation. Elle avoue qu'en ce qui concerne sa vie personnelle, elle a connu de nombreux échecs. Comme elle aime le répéter : « À vingt ans, on remet l'amour en question ; à quarante ans, on le savoure ! » C'est ce qu'elle fait aujourd'hui. Épouse d'un homme tendre et bienveillant, mère d'une fille et belle-mère de deux garçons en santé, Sophie aime bien le joyeux chaos de la vie quotidienne.

Inspirée par de récents drames familiaux et de mauvaises expériences amoureuses, Sophie Bérubé publie en 2011 *Sans antécédents*, un premier roman qui devient vite un best-seller. Paraissent ensuite *La sorcière du palais*, un thriller puisé à même ses années en droit et aux affaires judiciaires, puis *Premières fois*, un petit roman coquin. Son prochain livre portera sur le succès et le grand amour perdu, des thèmes chers à l'auteure.

Depuis la fin de ses années de droit et de journalisme, en plus de se consacrer à l'écriture, Sophie a animé de nombreuses émissions de radio et de télévision. Récemment, elle s'est consacrée à l'animation d'une émission sur l'architecture et le design sur les chaînes Unis TV et TV5MONDE, ainsi qu'à sa série, *2 Québécoises 1 Sujet 2 Minutes*, qui connaît du succès sur le Web.

Dans un monde idéal, elle aurait le temps de mener parfaitement ses vies parallèles de mère, d'épouse, d'amie, d'auteure, de chroniqueuse et d'animatrice tout en méditant et en pratiquant le yoga tous les jours (avec un jus vert à la main) ... Sachant que ce monde n'existe pas, elle continue de manger du pain, des pâtes et des patates, tout en acceptant de plus en plus que tout ne soit pas toujours parfait !

www.sophieberube.com

Photo de l'auteure : Mélanie Crête

LOUISE PORTAL

Roseline

Il fallait sortir ce matin et se choisir un *look* !

Roseline aligna sur le lit des chaussures rouges, un collier de perles rubis, une écharpe aux motifs de pavots, un collant noir à pois rouges et une veste carmin à pois noirs. Pour couronner le tout, elle choisit un chapeau de paille cerise sur lequel semblait s'émouvoir gracieusement une élégante plume écarlate.

Cette femme à la soixantaine pimpante, un brin excentrique, avait-elle un rendez-vous galant ? Accoutrée ainsi, elle n'allait tout de même pas à la pharmacie du coin !

Roseline était toujours prête à ce que l'amour lui tombe dessus. Tantôt, demain, au cas où... Et elle ne prenait pas ses rêves à la légère ; où qu'elle aille, sa silhouette, ses vêtements et ce brin de folie colorée, présentaient un message sans équivoque qui turlutait : « Je suis prête à AIMER ! »

Cette attitude lui avait d'ailleurs joué quelques vilains tours et fait vivre de nombreuses désillusions. Mais Roseline n'avait jamais rendu les armes. Au contraire. Les échecs attisaient sa combativité, et chaque rencontre la stimulait à redoubler d'efforts pour assurer son avenir amoureux.

Que cherchait-elle dans cette croisade amoureuse où la faune masculine est si difficile à séduire quand on n'a plus trente-cinq ans ? Imaginez un instant lorsqu'on en a quarante, cinquante et plus

de soixante... Au fond, la belle Roseline essayait d'éteindre un feu depuis longtemps allumé, mais qui n'avait jamais cessé de brûler.

Matin, midi et soir, elle tentait de retrouver dans l'étalage de ses multiples combinaisons vestimentaires rangées par couleur, robes, pantalons, foulards et cardigans confondus, celle en elle qui s'était égarée, qu'elle avait perdue de vue dans cette tentative stérile de la conquête. Souliers de sport, escarpins, mules et bottillons, vaillants séducteurs pour toutes occasions, montaient la garde à la porte de cette caverne d'Ali Baba. Cette courtisane d'âge mûr n'avait certes pas perdu son charme, mais refusait d'ajuster son âge à la réalité qui, obstinément, lui renvoyait l'image implacable de l'amour impossible à traquer.

Cette jeunesse de cœur s'accommodait mal des sillons qui commençaient à creuser son visage. Elle aurait pourtant dû mettre de côté tous ces magazines qui ne présentaient aucune femme de sa génération. La mode privilégiait des visages et corps d'adolescentes pour annoncer les vertus miraculeuses de crèmes antirides, de produits exfoliants pour contrer les cuisses et les ventres mouchetés de cellulite et souvent marbrés par la maternité. Ah ! La maternité ! Un sujet qu'elle préférait ne pas ressasser. Elle vivait seule depuis très longtemps, sans famille et sans amour.

La rebelle au vieillissement comparait son reflet aux pages glacées de ces magazines. Pourquoi, et surtout comment s'était-elle laissé prendre au piège de la beauté ? Pire, à l'illusion de la beauté, qui trop souvent gâche le plus beau des visages, celui de la véritable personnalité ?

Elle s'apprêtait à s'habiller quand, soudain, devant son miroir elle eut une intuition ! Elle enfila plutôt un jeans, un chandail mou,

une écharpe rose, des souliers plats. Sans maquillage et sans falbalas. Pour une fois.

Flâner, en cette douce matinée d'été, devenait une activité délicieuse à présent qu'elle avait choisi de ne pas courir après le temps, la réussite ou l'avenir. Un vent léger soulevait sa crinière argentée qu'elle n'avait jamais réussi à dompter. La démarche fluide, ses pieds valsaient sur le trottoir et elle se surprit à chanter « j'ai l'âme à la tendresse, tendre, tendre, douce, douce... »

En passant devant la pharmacie, elle s'arrêta en face de la vitrine pour observer son reflet. (N'est-ce pas ce que font toutes les femmes ? Pourtant, ce miroir menteur nous renvoie toujours une fausse image de nous-mêmes ! Qu'à cela ne tienne. C'était pour Roseline, comme pour tant d'autres, jeunes ou âgées, une sorte d'aimant ou... d'amant.) Curieusement, cette fois, habillée sans façon, elle eut la surprise de se voir comme elle avait été autrefois : une jeune femme insouciante, dotée d'une beauté naturelle. Le sourire qui se dessina sur ses lèvres rencontra celui d'un homme en sarrau blanc, posté derrière la vitre de l'établissement. Elle ne reconnut pas le pharmacien habituel. Gênée d'être surprise dans sa propre contemplation, elle quitta la vitrine et entra dans la pharmacie.

À cette heure, le commerce était calme. Seule la radio annonçait les produits vedettes de la semaine. Elle pensa, en entendant la voix qui avait suppléé la sienne – pendant des années, elle avait assumé la fonction de porte-parole de cette grande chaîne pharmaceutique –, « on est toujours remplaçable ». Avec cet âge qui avançait inexorablement, la comédienne qu'elle était depuis plus de

quarante-cinq ans devait inévitablement céder la place à d'autres, plus jeunes, plus séduisantes, plus...

Surprise, elle constata que cette réalité, en cette minute, ne l'atteignait plus comme avant, et c'est une légèreté au corps et au cœur qu'elle avança dans l'allée qui menait au comptoir des prescriptions, ayant en main le renouvellement mensuel de ses médicaments. Une pilule pour le cholestérol, qui ne changeait rien, soyons franc, à son taux un peu au-dessous de la normale, mais qu'elle prenait à titre préventif vu les antécédents familiaux... et un comprimé pour ralentir l'avancée de l'ostéoporose. Pour le reste, tout allait bien. Alléluia !

La préposée s'empara de la prescription et s'éloigna vers les étagères du laboratoire. Roseline alla s'asseoir dans l'aire d'attente pour feuilleter un magazine dans lequel la vie des vedettes était exposée allègrement. Il y avait aussi un peu de tout...

— Tenez ! Il y a un article fort intéressant dans celui-ci, à la page vingt-huit, lança le jeune sarrau blanc aperçu plus tôt et qui se tenait debout devant elle, affichant un sourire timide et une barbe digne des récits bibliques qui le faisait ressembler à tous ceux de sa génération.

Le bleu du ciel contenu dans ses yeux déstabilisa un moment Roseline, qui bredouilla un merci alors que l'homme s'éloignait.

Elle ouvrit la revue à la page recommandée et resta interdite à la vue de sa propre photo illustrant une entrevue qu'elle avait donnée quelques mois plus tôt, sur le thème de l'âge et du vieillissement. Elle ne l'avait pas encore lue. Roseline se sentit prise en flagrant délit d'imposture devant cette photo qui remontait à quelques années déjà. Comment la rédaction avait-elle pu mettre ce

cliché d'elle arborant des cheveux bruns, alors que maintenant elle les portait argentés ? Et de plus, pour parler du vieillissement !

Levant le regard, elle croisa celui du jeune homme qui l'observait à la dérobée. Pour échapper à l'inconfort de ce regard braqué sur elle, Roseline replongea dans sa lecture.

La comédienne confiait à la journaliste que vieillir n'avait rien de dramatique pourvu qu'on acceptât de s'adapter. Certaines priorités revisitées, on ne devait pas s'attacher, s'enchaîner au passé et à ce qui avait été. Elle eut un frisson en découvrant qu'elle avait même été jusqu'à aborder le sujet de la sexualité dans la soixantaine. Roseline citait une auteure, psychothérapeute, qui confiait qu'à partir de cet âge, il était nécessaire de procéder à une révolution narcissique. Ne plus être dans la performance, mais plutôt explorer de nouvelles contrées intimes et sensuelles. Là résidait l'avenir d'une intimité amoureuse sereine et possible.

Elle était souflée ! Elle avait raconté tout cela et, encore ce matin, elle avait failli se laisser prendre au piège de l'apparence et aux conventions de la séduction. Ouf ! La belle l'avait échappé belle ! Elle passait une main dans sa crinière comme pour dissiper ce frôlement de vertige quand elle s'entendit appeler.

— Madame Roseline...

Levée d'un bond, ses yeux rencontrèrent à nouveau ceux du pharmacien qui lui faisait signe. Sa prescription était prête. Elle avança vers le comptoir et, comme par enchantement, l'environnement se métamorphosa. Tout semblait baigner dans un halo de lumière diffuse. Elle aurait pu jurer qu'elle prenait part à un film dont elle était l'héroïne : le sarrau blanc lui prenait la main, lui disait qu'elle n'avait pas à chercher plus loin.

« Cette semaine, en spécial, les savonnettes au citron et au thé vert sont à 2,49 \$ le paquet de cinq et le papier de toilette, marque maison, le paquet de 12 rouleaux double épaisseur est... »

Roseline sortit de sa bulle onirique pour recevoir la monnaie et... un papier plié, que l'homme déposa dans le creux de sa main. En sortant, elle lut : *Puis-je vous rencontrer ? J'aimerais vous parler...* Et un numéro de téléphone était inscrit. À la fois intriguée et mal à l'aise, elle n'y comprenait rien. Comment un homme dans la mi-trentaine, estimait-elle, pouvait-il lui faire une demande pareille ? Elle hésita quand même, puis froissa le papier et le jeta à la poubelle.

Au beau milieu d'une ruelle, elle s'arrêta net... désorientée. Elle reconnaissait vaguement la cour arrière des immeubles, ce qui confirmait qu'elle se trouvait non loin de chez elle, mais n'avait aucun souvenir d'avoir déjà emprunté cette allée fleurie. Une chaise traînait près de cartons entassés pêle-mêle et qui semblaient avoir été fouillés. Pour calmer l'état d'égarement qui venait de s'emparer d'elle, Roseline, complètement abasourdie, prit place dans cette coquille en fibre de verre de style vintage qui, malgré les égratignures, ne manquait pas de confort et possédait un certain charme suranné.

Elle songea confusément que ce papier froissé qu'elle venait de jeter lui avait, en quelque sorte, jeté un sort ! Elle qui cherchait tant à rencontrer quelqu'un, voici que le destin lui faisait signe, mais d'une manière qui l'embarrassait et la poussait à fuir. Qui était ce jeune homme ? Il n'était pas de son âge ! Pourquoi le rencontrer ? Que lui

voulait-il ? Étant une personnalité connue, elle se méfiait des beaux parleurs, surtout ceux de cette génération de charmants séducteurs.

Après le malaise et la fuite, voilà qu'elle se sentait étourdie par toutes ces questions qui l'assaillaient.

Un chat vint se poster devant elle, la fixant intensément, sans broncher, insistant.

— Qu'est-ce que tu me veux, toi ? lui lança-t-elle, agressive. Elle s'était toujours méfiée des chats, qu'elle jugeait mystérieux, insaisissables et trop indépendants.

Le beau félin tigré s'approcha en miaulant et vint, très doucement, frôler les jambes de Roseline pour soudainement sauter sur ses genoux. Surprise et effrayée, elle se retint de bouger, et la bête commença son manège de séduction, la dardant de ses yeux pers et quémandant une caresse qui se fit d'abord timide, puis de plus en plus voluptueuse sur le corps qui se tortillait, offrant son ventre soyeux aux mains à présent amadouées de Roseline.

Un temps passa qui lui sembla intemporel. D'un coup, les larmes montèrent. Abondantes. Une pluie salée sur son visage. Il y avait si longtemps qu'elle s'était laissée aller à caresser un enfant, un animal, un homme... Cette pensée la bouleversa et les larmes redoublèrent, pendant que ses mains, émues, fouillaient les zones de plaisir de la bête : le cou, l'échine, le ventre doux. Gavé de caresses, le chat se blottit entre les bras de cette maîtresse inconnue.

Roseline ferma les yeux.

Le piaillement des oiseaux se fit plus intense alors que les rumeurs de la ville s'estompaient doucement.

— Beau matou, hein ?

Roseline sortit de sa rêverie pour apercevoir un homme âgé qui se tenait devant elle, les mains accrochées à un vélo vétuste sur lequel étaient suspendus une multitude de sacs en plastique. De toute évidence, le curieux personnage était dans le commerce de la récupération de bouteilles et canettes vides. Son allure fanée, casquette de baseball sur le chef et souliers usés, ne laissait aucune équivoque sur la nature de l'individu. L'itinérant, malgré son sourire édenté, avait l'œil rieur et, ma foi, un certain attrait de bonhomie. Il répéta sa question :

— Beau matou, hein ?

Roseline, reprenant un peu ses esprits, se redressa et le gros chat prit la fuite. On venait de le déranger dans sa rencontre câline. Comme il s'apprêtait à passer sous la clôture d'un jardin, le félin tourna la tête en direction de sa belle. Il miaula une dernière fois, tel un ultime adieu, puis fila promptement.

— Beau matou jaloux, hein ? répéta l'homme, en riant.

À son tour, Roseline éclata de rire et soudain quelque chose en elle céda. Une ouverture se présenta. Un passage. Elle riait, et plus elle riait, plus les larmes reprenaient en cascade, sans retenue devant ce vieillard qui l'observait, ses yeux gris à demi cachés sous une mèche en bataille.

— Vous en avez lourd sur le cœur, mademoiselle. Tut ! Tut ! Tut ! Ne dites pas non ! Les chats et les vieux comme moi, on est diplômés de l'université de la VIE ! On en connaît pas mal sur l'âme humaine...

Roseline laissa échapper une curieuse invitation :

— Dites-moi, est-ce que je peux vous offrir un café ?

L'homme ne sembla aucunement troublé par cette proposition. Il opina de la tête, suivit Roseline, et tous deux disparurent au coin de la ruelle en cette matinée qui annonçait une saison particulière, comme on se plaît à les appeler dans les romans.

::

— L'amour nous tombe dessus quand on l'attend le moins. Rappelez-vous de ça, chère demoiselle ! L'amour est mystérieux, délicat et tendre comme du bon pain. Généreux, il prend soin des autres. L'amour, c'est un jardinier qui enlève tous les jours les mauvaises herbes qui poussent dans les plates-bandes du chacun pour soi, pour éloigner les égoïstes, les jaloux, les paresseux...

Roseline n'avait pas remué depuis leur arrivée dans ce café-bistro où l'on commençait à préparer les tables pour le lunch. Attentive, elle buvait non seulement son cappuccino, mais également les paroles surprenantes de ce curieux vagabond qui nommait avec justesse et franchise les attentes ayant jalonné sa vie d'amoureuse blessée et en quête.

« L'amour est un enfant espiègle, il nous joue des tours... » Sur cette phrase inachevée, il se leva lentement et, avant de franchir la porte, il se tourna vers Roseline et lui décocha un clin d'œil et un langoureux miaulement. Le seul client présent resta éberlué et la serveuse tout autant, tandis que la belle Roseline se mit à rire intérieurement. Trois fois dans la même journée, un sarrau blanc, un matou et un itinérant lui parlaient en quelque sorte d'amour ! Elle paya l'addition et sortit dans la rue pour voir s'éloigner un homme voûté et son vélo.

Elle rentra chez elle, non sans être retournée chercher dans la poubelle, au coin de la pharmacie, le papier froissé qui alla se nicher dans la poche de son jeans. Elle avait perdu ses médicaments quelque part en chemin, mais revenait avec un butin mille fois plus opportun pour sa santé physique et mentale : un signe ! Celui de croire à l'amour encore et toujours, malgré ses détours.

Dans sa chambre, l'attirail du matin l'attendait : les chaussures rouges, le collier de perles rubis, l'écharpe fleurie, le collant, la veste, le bibi et la plume. La penderie ouverte laissait voir un bazar infernal qui s'était chargé, au fil des années, d'achats compulsifs, de désœuvrement, d'illusions et de costumes de parade. Elle s'appliqua soigneusement à plier les vêtements laissés sur le lit et les remisa avec tous les accessoires dans une grande malle postée au pied du lit et sur laquelle était inscrit *Malle aux oublis*. C'est là qu'elle enfouissait tout ce qui pouvait être source de regrets : projets non avenus, départs, blessures et trahisons... Il y avait là passablement de choses : objets, écharpes, photos, scénarios, lettres et cahiers, quelques bijoux et des petites peluches. Mieux valait ne pas s'attarder. Car ouvrir cette malle faisait ressurgir parfois des fantômes qui la faisaient regretter ou s'émouvoir, et la nostalgie de certaines années revenaient la hanter.

Roseline fila à la cuisine pour se préparer du thé. Tandis que l'eau bouillait, elle retira de sa poche le papier et le déposa dans un contenant en bois qu'elle appelait le vase de la VIE. Une façon pour Roseline de lâcher prise plus facilement, d'être moins dans les attentes inutiles ou les présomptions. Avant de donner suite à ce message, elle prendrait le temps de réfléchir et, surtout, elle avait

besoin de décanter ce début de journée pour le moins bouleversant et mystérieux.

::

Midi. Les cloches de l'église sonnent l'Angélus. *Elles se font de plus en plus rares*, pense Roseline, qui a vécu une enfance religieuse faite de première communion, de confirmation, de messes et de confessions. Les volutes du thé fumant dispensent un parfum de menthe et de poivre qui la font vaciller dans un demi-sommeil où elle revisite les curieuses rencontres de la matinée.

Le jeune homme au sarrau blanc s'impose dans une rêverie très douce qui l'émeut soudain sans que Roseline comprenne pourquoi cet inconnu vient la toucher ainsi. Des images lui succèdent. Des images qu'elle a, depuis longtemps, tenté de rayer de sa mémoire...

Quelqu'un sonne à la porte.

— Mais que faites-vous là ? interroge Roseline devant le pharmacien, sans sarrau cette fois, mais qui tient dans ses mains le petit sac de médicaments.

— En passant par la ruelle, pour aller dîner, j'ai trouvé ce sac de la pharmacie et je me suis permis de l'ouvrir. J'y ai retrouvé votre prescription avec votre adresse...

Ils sont là, dans l'étroit vestibule, un peu hébétés d'être tout à coup si proches, si intimes, face à face.

Roseline lâche un faible « merci » qui fait écho à l'inconfort et la laisse quasi muette.

— Je m'appelle Laurent et... excusez ma... j'aimerais beaucoup... enfin... puis-je prendre un peu de temps pour... pour

vous parler ?

Roseline hésite, mais devant le sourire franc et insistant du jeune homme, elle acquiesce et le fait passer au salon tandis qu'elle se sauve littéralement à la cuisine pour lui préparer un thé.

Après avoir laissé les feuilles infuser, elle revient avec la boisson offerte.

— Mais enfin, qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Je... je ne comprends pas bien vos intentions, déclare Roseline, la voix presque éteinte, en lui tendant sa tasse de thé.

Cette fois, le jeune homme la regarde sans aucune équivoque et murmure très doucement :

— Merci... maman !

Dans le cœur de Roseline, les années déboulèrent d'un coup, tandis que les paroles du vieil homme de la ruelle lui revenaient en mémoire : « L'amour se présente le plus souvent quand on l'attend le moins. »

::

ÉPILOGUE

Laurent lui raconta comment il avait fait des recherches pour la retrouver. Mais il n'avait jamais osé se manifester. Peur du rejet,

d'être déçu. Il connaissait sa notoriété de comédienne et, non, il n'avait jamais voulu la harceler avec son passé. Il venait d'être engagé dans cette pharmacie. C'était sa première semaine. Lorsqu'il l'avait aperçue devant la vitrine, il l'avait reconnue tout de suite. C'est pourquoi, la voyant venir au comptoir des prescriptions, il avait vu là LE signe qu'il attendait depuis tellement longtemps ! Il reconnaissait son audace, mais n'avait pu laisser passer l'occasion de se manifester.

Cet enfant né d'un amour secret, Roseline avait dû le placer en adoption. C'était il y a longtemps. Aujourd'hui, la vie lui offrait un cadeau. En cette minute de révélation, malgré la peine emmagasinée dans ce secret d'hier, elle était heureuse de ne pas s'être fait avorter. L'amour, pour une fois, lui avait joué un joli tour ! Roseline prit les mains de Laurent et les porta à ses lèvres. Elle accueillait son enfant et s'accueillait mère, enfin, sans gêne et sans ambages.

Le reste appartient à leur histoire. Je n'en écrirai pas plus.

Île des Sœurs
19 mai 2016



LOUISE PORTAL

Dans ses conférences littéraires, Louise explique qu'une histoire vraie se cache toujours derrière celle que le roman raconte. Dans ce recueil, le titre de sa nouvelle porte le nom d'une femme : Roseline. Quelqu'une a-t-elle inspiré l'écrivaine ? Qui se cache sous les traits de ce personnage fictif, mais qui, à certains égards, ressemble à l'auteure ? Bien qu'elle soit en couple depuis plus de vingt ans, Louise s'est aisément glissée dans la peau de Roseline pour construire sa nouvelle sur le thème d'*Aimer, encore et toujours*.

Une anecdote ou un fait divers lui sert souvent de moteur pour démarrer son histoire, et son imagination fertile fait le reste pour concocter la trame de son récit. Dans *Roseline*, la description des vêtements étalés sur le lit lui a été inspirée de l'activité « les filles, les guenilles ». Il s'agit d'une rencontre festive, qui rassemble cinq ou six amies de longue date, dont deux sont célibataires depuis longtemps, dans le but d'échanger bijoux et vêtements.

L'écriture de ce texte lui a réservé d'agréables surprises, tels des chemins de rencontre avec ses propres questionnements, alimentant ses réflexions sur le vieillissement, la séduction et la quête amoureuse qui se présente à tout âge. L'écriture de sa *Roseline* fut pour Louise le départ d'une aventure littéraire enrichissante qu'elle pourrait poursuivre dans un prochain roman.

À suivre...

Encore très active sur les plateaux de tournage, l'auteure aime prendre un temps, chaque matin, pour écrire. Un rituel qu'elle s'offre comme moment de méditation, heure sacrée où elle a rendez-vous avec l'inspiration. Elle y convoque l'invisible à se manifester, afin de laisser monter la voix intérieure qui porte en elle la révélation. Ces plages d'écriture lui sont bénéfiques, même essentielles. La solitude qu'elles imposent agit en contrepartie de l'effervescence qu'elle connaît sur les plateaux de tournage.

Pour Louise, incarner un rôle à l'écran ou faire naître un personnage sous sa plume de romancière nécessite un élan créateur similaire, à la différence que, dans ses romans, elle devient non seulement la scénariste, mais également la directrice artistique, la réalisatrice... et elle pousse l'audace jusqu'à s'imaginer jouer tous les personnages. Bref, écrire lui permet de se faire son propre cinéma, comme elle dit si joliment ! Après plus de trente ans à jouer au petit et au grand écran, devenir romancière s'inscrivait dans la suite émotionnelle de son expression créatrice. D'ailleurs, Louise écrit depuis son adolescence. Au début de la trentaine, elle a publié un premier récit, *Jeanne Janvier*, ainsi qu'une pièce de théâtre, *Où en est le miroir ?* On lui doit également une quarantaine de chansons, regroupées dans un ouvrage intitulé *Portal en chansons*.

Lectrice sélective, Louise ne lit pas tout ce qui lui tombe sous la main, pas plus qu'elle ne se laisse influencer par les livres dits « à la mode ». Elle privilégie les ouvrages que les hasards de la vie mettent sur son chemin et qui déposent en son âme des moments de grâce et de réflexion. *Il pleuvait des oiseaux* de Jocelyne Saucier, *Le chat sauvage* de Jacques Poulin, *Les souvenirs* de David Foerkinos, *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy et les livres de Dany Laferrière, voilà quelques-uns des titres qui lui sont chers...

L'année à venir sera pour cette artiste polyvalente une année où elle continuera de nous émouvoir par ses rôles au cinéma et par ses écrits, mais aussi où elle poursuivra sa quête artistique afin de contribuer à créer de la beauté et de l'harmonie dans le monde.

Voilà l'essentiel de sa mission de vie.

www.louiseportal.com

Photo de l'auteure : Marie-Reine Mattera

GEORGES BROSSARD

L'amour dérangé

De ma maison, près du mont Saint-Bruno, je regarde la neige tomber à gros flocons. Assise à côté de moi, un livre à la main, ma femme est concentrée sur sa lecture. À nous voir si paisibles à cette étape de la vie, je me dis que je suis chanceux qu'elle soit toujours à mes côtés. J'ai tellement couru par monts et par vaux, et je m'absente encore si souvent, passionné par mon travail et mes conférences, qu'il fallait vraiment entre nous un grand amour pour qu'il ait survécu à tous les imprévus qui ont jalonné notre parcours à deux. C'est vrai qu'il est arrivé au bon moment, après bien des dérangements. En fait, je pense que l'amour que j'ai pu avoir en moi, que j'ai pu éprouver au fil du temps, a toujours été dérangé ! Dérangé par quelqu'un ou quelque chose.

Dans ma tête ou dans mon cœur, déranger signifie autant déplacer ce qui était rangé que causer du désordre, troubler, perturber, dérégler, importuner, gêner, empêcher, diminuer, contingenter, conditionner, bouleverser, taxer... Quelle liste ! Mais toutes ces actions viennent s'opposer d'une façon ou d'une autre à l'amour, en le réduisant ou en l'anéantissant.

Est-il possible d'ignorer une vie entière ou même temporairement cette puissance inouïe qu'est l'amour ? Peut-on ne pas aimer ? Ou mal aimer ? Bizarrement, je pense que, de nos jours, l'amour a besoin de soutien. En ces temps que l'on juge modernes, le sentiment amoureux me semble infirme, estropié.

Galvaudé à tout vent. Il est si souvent interprété à mauvais escient que ma magnanimité me porte à tenter de l'aider, à essayer de le faire mieux comprendre ; je veux redécouvrir l'amour en chaque être humain.

::

Ce dérangement dans mes sentiments a commencé alors que j'étais très jeune. À la maison familiale, nous menions une vie qu'on aurait pu qualifier de très normale. Les jours de ma petite enfance se sont égrenés dans un milieu simple, naturel et sain. Mes parents, ma mère Lucienne et mon père Georges Henri, dûment mariés, issus de familles catholiques pratiquantes et bien établis sur une ferme, ont eu quatre enfants : Henri, l'aîné, ma sœur Monique, mon frère Benoît et moi, Georges, le petit dernier. Un employé agricole que j'embêtais souvent par ma présence ou mes questions m'avait en aversion, aussi se plaisait-il à me répéter que j'avais été fait avec des « rinçures ». Cela aurait pu me perturber, mais, au contraire, tout allait bien dans mon existence. Nous étions une famille unie, sans conflits et heureuse de son sort. Papa était maire de Brossard et de la paroisse de La Prairie. Nous possédions des granges immenses, des vaches laitières, des chevaux, des poules, des pigeons, un grand jardin, une chatte et un chien. La religion catholique rigoureuse était omniprésente dans nos vies, nous faisions carême, pas de viande le vendredi, et tous les soirs vers sept heures, nous disions le chapelet en famille, diffusé à la radio et récité par le cardinal Paul-Émile Léger ; celui-là même qui avait déclaré pompeusement, lors de sa nomination, que la ville de

Montréal s'était faite belle pour accueillir son prince. Moi j'étais tout petit, et le seul prince que je connaissais c'était mon chien Prince.

Pendant les vacances d'été, tous les enfants travaillaient sur la ferme ou au garage. Maman s'occupait de la maison et de la famille. On pouvait également compter sur des employés occasionnels ou permanents pour aider aux travaux, et certains dormaient dans la maison familiale dans un endroit que l'on appelait le « bas côté », alors que les parents et les enfants couchaient dans le « haut côté », section à laquelle les hommes engagés n'avaient pas accès.

Un soir, avant la sempiternelle célébration du chapelet, nous venions de terminer le souper en famille quand mon père, qui avait été retardé au garage, s'est installé seul au bout de la table. Il devait être de mauvaise humeur, car il était particulièrement silencieux. Poussé par l'amour que j'éprouvais pour lui, dans un geste d'enfant affectueux, je me suis approché de sa chaise et j'ai frotté sa joue avec ma petite main, impressionné par sa barbe noire. D'un mouvement violent et imprévisible, il m'a asséné une forte claque sur la joue en me criant de ne plus jamais toucher son visage avec mes mains sales. Effrayé, je me suis sauvé en pleurant, tandis que maman s'est permis de lui reprocher son impatience inhabituelle, avant de venir me consoler. Pour la première fois de ma vie, j'ai découvert que l'amour pouvait être dérangé. Mes sentiments pour mon père sont devenus craintifs, et je me suis éloigné de lui. C'est à partir de ce jour que j'ai commencé à lui préférer ma mère, douce et patiente.

Sur la ferme, les visiteurs étaient rares. Tout jeune, j'étais déjà sociable, j'aimais les gens, j'avais le goût de voir du nouveau

monde, pas seulement mes oncles et mes cousins. J'étais toujours intrigué et attiré par les employés occasionnels qui venaient travailler dans les fermes avoisinantes.

Un jour, deux jeunes filles de Saint-Lambert, beaucoup plus âgées que moi, sont venues se promener sur le chemin Lapinière, « en campagne », comme on disait. Leur belle voiture décapotable a capté mon attention, alors je les ai observées de loin quand elles se sont arrêtées chez nos voisins, deux vieux garçons qui possédaient un vaste jardin ; elles voulaient acheter des légumes frais. Pour les aider dans les travaux de la ferme, nos voisins employaient un garçon que je qualifierais d'étrange, appelé Jim. Il était solitaire et peu volubile. Nous le savions orphelin, mais c'est tout. Le service social qui s'occupait des orphelinats de Montréal l'avait placé là pour l'été. C'était l'époque où Maurice Duplessis était premier ministre du Québec.

Au moment où les deux filles s'apprêtaient à partir, après avoir payé leurs légumes, Jim a baissé son pantalon et a tenté de les intercepter. Heureusement, elles ont réussi à déguerpir sans le moindre mal. Le père de ces deux jeunes femmes était juge à la cour supérieure de Saint-Lambert, aussi, quand ses filles lui ont relaté le fait, il a aussitôt porté plainte. Le soir même, la Sûreté provinciale a procédé à l'arrestation de Jim, pour l'incarcérer à la prison du comté. Nos voisins se sont empressés de venir demander l'aide de papa, qui était maire et agent de la paix, dans l'espoir qu'il intervienne pour faire libérer le pauvre Jim. Ils invoquaient le fait que leur employé n'était pas violent, ni un méchant garçon, et que sa déviation résultait certainement des mauvais traitements qu'il avait endurés dans ces différents stages en milieu agricole ou à

l'orphelinat. À l'époque, personne ne parlait des sévices sexuels subis par les orphelins de Duplessis. Finalement, en promettant de surveiller son comportement à l'avenir, nos voisins, avec l'aide de mon père, ont réussi à faire libérer le malheureux, et ils l'ont ramené avec eux.

Je jouais dehors quand, tout à coup, des cris déchirants ont retenti en provenance de chez les voisins. Affolé, j'ai emprunté la rigole qui conduisait jusqu'au fossé séparant nos fermes respectives, et en m'allongeant le cou, j'ai pu apercevoir ce qui se passait dans la cour des vieux garçons : Jim, complètement nu, avait été attaché à une branche du pommier et un des voisins le fouettait, comme on le faisait à cette époque pour dompter un cheval ou un bœuf récalcitrants. C'était affreux à regarder ! Cette scène horrible m'a profondément bouleversé, et c'est les larmes aux yeux que je suis rentré à la maison pour rapporter à mes parents ce châtiment auquel j'avais assisté. Papa m'a dit de ne pas m'en faire, que c'était la manière utilisée pour traiter les pervers. Dans un coin de la cuisine, maman se taisait, mais je lisais dans son regard humide sa désapprobation à l'égard d'un tel traitement. L'amour que j'éprouvais, dans mon cœur d'enfant, pour tous les êtres humains, quels qu'ils soient, venait d'être meurtri à tout jamais. Moi, je les aimais bien, ces orphelins placés dans presque toutes les fermes au cours des étés, pour aider les fermiers. Je les défendais et les respectais, et eux aussi, je crois, m'aimaient bien. Mais j'étais impuissant à les aider, et ça me dérangeait.

Un jour, un événement déplorable impliquant l'un d'eux m'a touché personnellement. Nos parents nous recommandaient fortement, à ma sœur surtout, de ne jamais nous rendre à la grange

ou aux écuries sans la présence d'un adulte quand ces jeunes hommes travaillaient pour nous. N'étant pas le plus obéissant des petits garçons, j'ai passé outre à leurs directives et je suis allé à la grange, sans aucune crainte. Profitant du fait que nous étions seuls, notre employé m'a empoigné violemment et m'a entraîné de force pour me plaquer sur le mur de l'étable. Je ne pouvais pas me défendre, et je croyais qu'il voulait me battre. C'est alors qu'à ma plus grande surprise, il a baissé mon pantalon et mon sous-vêtement d'un coup, et les a descendus jusqu'à mes pieds, pour ensuite se mettre à me caresser les fesses. C'était l'horreur et l'incompréhension. Pour me défaire de son étreinte, j'ai réussi à le pousser d'un geste brusque. En reculant, il s'est enfargé et il est tombé, ce qui m'a laissé le temps de saisir mes vêtements, de les remonter, puis de courir vers la maison et d'aller me cacher dans le haut côté, bien dissimulé dans la garde-robe de mon frère Henri. Terré dans un coin, j'ai entendu l'employé marcher dans la cuisine ; il m'avait suivi. Je tremblais. Heureusement, Benoît est rentré de la chasse à ce moment-là. J'étais sauvé.

Je n'ai jamais parlé de cette scène à mes parents, car j'avais honte, honte d'avoir pu être un objet de tentation pour ce jeune désaxé. Mais le plus triste, dans cette histoire, c'est qu'il a saccagé l'amour naturel que j'éprouvais pour tous ces orphelins.

Par bonheur, la vie fait parfois bien les choses. Des années plus tard, en exerçant ma profession de notaire, j'ai eu le plaisir et le privilège de revoir et de servir quelques-uns de ces enfants de Duplessis, devenus adultes. J'ai discuté longuement avec certains d'entre eux, je les ai encouragés à prospérer, à avoir des familles et à devenir propriétaires. Bien sûr, je leur ai offert gratuitement mes

services professionnels, et je me suis rendu compte que si mon amour pour eux avait été dérangé, il n'avait pas disparu, il existait encore.

Par contre, le viol de mon intimité, à un âge tendre, a laissé des traces indélébiles et a eu pour moi des conséquences lourdes à porter. À compter de ce jour, je n'ai plus jamais accepté de me montrer nu à qui que ce soit, incluant ma mère, et j'étais un tout petit garçon. Mon intimité m'appartenait comme un trésor que l'on conserve jalousement, et je refusais de la dévoiler à quiconque. Et c'est toujours la même chose, aujourd'hui, à soixante-seize ans. C'est dire à quel point une agression sexuelle peut causer de dommage chez un enfant.

Les années ont passé et il a bien fallu qu'un jour, vers l'âge de douze ans, je découvre qu'une fille n'est pas un garçon. Cela s'est produit naturellement, sans abus ou déviation quelconque. Tous les dimanches de l'hiver, mon père et mes oncles organisaient des chasses au renard, auxquelles leurs fils étaient conviés. Le soir, après de longues battues, nous nous réunissions tous chez l'un des chasseurs, père de quelques jolies filles avec lesquelles nous soupions. Et tandis que les chasseurs sortaient les cartes, nous montions au deuxième étage pour jouer à la bouteille ou à la chaise musicale, et le perdant ou la perdante devait embrasser la fille ou le garçon de son choix. Quel merveilleux prétexte que ces jeux enfantins pour nous enseigner l'art du baiser et nous initier aux balbutiements de l'amour ! Mais les garçons qui accompagnaient leur père étaient plus nombreux que les filles de la maison, aussi la

compétition était-elle féroce. Comme j'étais presque toujours le plus jeune, j'étais rarement le choix des filles. Imaginez ma déception.

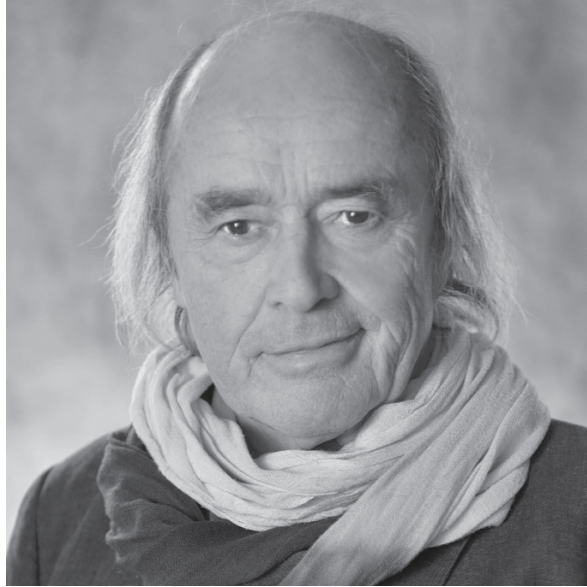
Puis est arrivé le temps des études classiques et j'ai dû être mis pensionnaire, car il n'y avait pas de ce genre de collège à Brossard. Nous y demeurions enfermés dix mois par année, sans présence féminine, sans aucune communication ; même notre courrier était contrôlé. Et bien sûr, le sujet de la sexualité était tabou, il était défendu d'en discuter entre nous, alors imaginez le développement de nos connaissances en psychologie féminine : rien de rien ! Quelle étrange façon de nous préparer à notre vie d'adulte, où l'amour, invariablement, prendrait une place importante. Pire encore, ces cachotteries envers tout ce qui était relatif aux fréquentations faisaient de nous des illettrés affectifs. Quand arrivaient les grandes vacances, toujours trop courtes, nous étions gauches, pressés, maladroits et enclins à quémander du sexe et non de l'amour. Pourtant, nous ressentions un tel besoin d'aimer et d'être aimés !

Un dimanche après-midi d'été, j'eus le bonheur d'avoir un rendez-vous avec une jeune fille à la piscine municipale de La Prairie. Je m'y étais préparé mentalement toute la semaine, mais je devais aussi avoir laissé entrevoir la frénésie que suscitait en moi cette charmante rencontre, car le jour venu, papa m'a tout bêtement interdit d'y aller. Quel drame ! Ce jour-là, j'ai maudit l'amour qui m'infligeait une telle souffrance. Et d'un même élan, j'ai maudit mon père également. Je n'ai jamais revu la belle jeune fille de la piscine.

Puis est arrivé l'été de mes seize ans, l'été de la première fois, celle que nous n'oublions jamais. Elle était grande, élancée, merveilleusement belle. Je vivais mon premier grand amour. Emporté dans le tourbillon de mon existence qui commençait à

peine, j'étais convaincu que notre amour durerait la vie entière. Le dernier soir des vacances, j'ai couru la rejoindre à travers champs. Le moment était venu de nous séparer pour plusieurs mois. Dans les lueurs orangées du crépuscule, cet instant nous semblait digne d'une tragédie : cramponnés l'un à l'autre, nous nous sommes embrassés passionnément en nous promettant un amour éternel. Sur le chemin du retour, j'étais triste à mourir, j'avais sur ma bouche la douceur de ses lèvres, et j'aurais voulu la conserver toujours. Je me souviens d'avoir pleuré, comme si je pressentais que notre baiser était un adieu. Aux vacances suivantes, elle fréquentait quelqu'un d'autre.

Heureusement pour moi, car je suis reparti à la conquête de l'amour et, une dizaine d'années plus tard, ma route a croisé celle de Suzanne, ma femme depuis cinquante ans. Jamais la vie ne m'a fait plus beau cadeau qu'en mettant cette personne à mes côtés pour avancer sur les chemins de l'existence. Avec elle, j'ai ressenti la force, l'intensité de l'amour d'une façon tellement pénétrante que je me suis senti transfiguré, et j'ai expérimenté avec elle l'union parfaite de deux êtres qui s'aiment pour la vie. Bien sûr, quelques fois notre amour fut dérangé, mais l'union fait la force. Nous sommes passés à travers tous les orages pour goûter ensemble de radieux matins et de merveilleux couchers de soleil. L'extase de vivre...



GEORGES BROSSARD

Quand il a été pressenti pour ce projet, Georges Brossard a accepté sans hésiter, avec la passion que nous lui connaissons. Et déjà, dans les quelques secondes qui ont suivi, il avait son titre : *L'amour dérangé*.

« En ces temps que l'on juge modernes, nous a-t-il demandé, se peut-il que l'amour soit devenu infirme, estropié, sous-estimé, dévié ou mal utilisé, simplement ? Que se passe-t-il avec l'amour ? Est-ce l'humain ou l'amour lui-même qui a besoin d'aide ? Je rêve d'aider les gens à mieux aimer, à retrouver l'amour, à le redécouvrir ! Faut-il redéfinir l'amour ? Serait-il devenu trop conditionnel ? » Ces interrogations l'ont incité à écrire sa nouvelle. Comme vous l'avez constaté au cours de votre lecture, pour lui, la découverte de l'amour ne s'est pas faite sans heurts. Mais dans la vie de ce personnage haut en couleur, il y a toujours eu le rêve et l'espoir pour le guider sur les sentiers difficiles de l'apprentissage.

Ayant exercé la profession de notaire jusqu'à trente-huit ans, Georges avait depuis son plus jeune âge une passion pour les insectes. Un jour, il partit sillonner le vaste monde, étudiant et ramassant au fil de ses périples une grande variété d'insectes. Sa collection était si impressionnante qu'avec l'accord du maire de Montréal de l'époque, Jean Doré, il put ouvrir un insectarium à Montréal en 1990.

Fort de sa réussite, il en fonda quatre autres ailleurs sur la planète. Concepteur et animateur de la série *Insectia*, il a tourné vingt-six épisodes sur divers continents.

En 2004, un de ses périples en forêt tropicale, pour accompagner un jeune garçon atteint du cancer qui voulait trouver un morpho bleu, a fait l'objet du film *Le papillon bleu*. De retour au Québec, après une batterie de tests, l'enfant fut déclaré guéri. Un miracle de l'amour et de la passion ? Allez donc savoir...

Les récompenses et les titres accumulés au cours de sa carrière sont très nombreux. Il a notamment été nommé membre de l'Ordre du Canada et membre honoraire des Cercles des jeunes naturalistes, on lui a remis des doctorats *honoris causa* de l'Université du Québec à Trois-Rivières et de l'Université McGill, il a reçu la Médaille du jubilé d'or de la reine Elizabeth II et le prix Léon-Provancher de la Société d'entomologie du Québec. Et pardonnez-nous si nous en oublions...

Mais au-delà de tous ces honneurs, ce qui motive Georges, encore aujourd'hui, c'est la passion ! En fait foi son plus récent livre, paru aux Éditions Druide à l'automne 2015, *Maudite passion*.

Photo de l'auteur : Paul Brindamour

MICHELINE DUFF

Après tout, pourquoi pas ?

Marguerite entendit la porte se refermer derrière elle dans un claquement sinistre. Soutenue par sa fille et son gendre, elle descendit lentement le petit escalier menant au trottoir avant de s'agripper péniblement à son déambulateur. Bien consciente qu'elle franchissait ces six marches pour la dernière fois de son existence, elle ne put retenir ses larmes. Sa maison, celle où elle avait vécu les cinquante-cinq dernières années, celle où elle avait connu le grand amour avec son mari décédé depuis trop longtemps, celle où elle avait élevé ses quatre enfants et souvent accueilli ses douze petits-enfants, celle où elle avait accumulé tant et tant de souvenirs, elle devait la quitter définitivement, en ce frileux matin de mars. Et elle avait seulement quatre-vingt-deux ans.

Ce « seulement » l'écœurait et la faisait frémir. Elle aurait pu y demeurer seule encore et encore, n'eût été, au cours de l'hiver, cette satanée chute sur le plancher glissant de la salle de bain responsable d'une fracture de sa hanche. Après une chirurgie et des mois d'hospitalisation en réadaptation, il paraissait maintenant évident qu'elle n'était plus en mesure de prendre soin d'elle-même. « Semi-autonome », avaient décrété les médecins, les physiothérapeutes et les travailleurs sociaux...

Sa fille tentait vainement de la consoler.

— Ne pleure pas, ma petite maman. Tu seras plus en sécurité et mieux traitée à la résidence Bonsecours. Tu n'auras plus à

préparer tes repas ni à t'occuper de ton ménage et de tes lavages, et nous viendrons souvent te visiter. On pourra même s'appeler tous les jours, si tu veux. Et puis, dans ta nouvelle chambre, tu retrouveras les meubles que tu as décidé d'emporter, tes albums de photos et les nombreux livres que tu projettes de relire. De plus, tu te feras sûrement plein d'amis semi-autonomes comme toi.

Sans trop s'en rendre compte, sa fille se trompait quelque peu. « Semi-autonome » ne signifiait pas exclusivement la dégénérescence physique, mais tout autant et encore davantage le déclin intellectuel et la confusion parmi une large partie de la clientèle très âgée de la maison de retraite. Certains résidents y habitant depuis des mois, voire des années, oubliaient systématiquement où se trouvaient la salle à manger et même leur chambre, et on devait sans cesse les y conduire. D'autres s'avéraient incapables de tenir une conversation simple et banale avec leurs voisins de table, les reconnaissant à peine. Au bout de quelques semaines, Marguerite demeurait inadaptée et n'avait pu se lier d'amitié avec quiconque, elle pourtant si sociable et à l'esprit toujours aussi vif.

Les premiers temps, elle se maquillait, coiffait soigneusement sa toque de cheveux blancs, ajoutait un collier et des boucles d'oreille à son élégant habillement avant d'aller s'asseoir dans les salons de la résidence, à la recherche de gens sensés avec qui établir des liens. Elle en trouva très peu, convaincue qu'un âge semblable et un manque similaire d'autonomie ne suffisaient pas à créer des affinités avec les gens. Quand ils souffraient de débilité sénile, en plus...

Elle prenait alors l'ascenseur avec sa marchette pour se rendre à la salle communautaire, où on organisait des animations quotidiennes. Mais jouer aux poches ou au bingo ne l'intéressait guère, pas plus que d'aller chercher de vieux livres jaunis de la bibliothèque plus que rudimentaire située derrière l'infirmerie. Des petits récitals au piano, auquel personne ne touchait, des activités littéraires ou culturelles, des conférences sur des sujets passionnants, on en présentait très peu.

Avec le temps, elle préféra rester dans sa chambre pour lire, sa télévision diffusant à longueur de journée des émissions qu'elle n'écoutait même pas. Manger à sa place assignée à la troisième table à gauche de la cafétéria, en face d'une femme qui bavait et d'une autre qui ne cessait de trembler, sans compter cet homme portant sempiternellement le même chandail et qui n'arrêtait pas de chialer sur le goût insipide de l'unique plat au menu, tout cela lui suffisait amplement. Dès les repas terminés, elle s'empressait de retourner dans sa piaule.

Elle ne manquait jamais, cependant, d'assister une fois par semaine à la réunion où des bénévoles venaient distribuer la sainte communion dans la grande salle. Prier son Dieu devenu ni plus ni moins son seul véritable compagnon, et auquel elle croyait plus que jamais, la réconfortait et la ressourçait.

Un jour, elle remarqua un nouveau résident assis non loin d'elle, la tête entre ses mains, recueilli si profondément sur sa chaise qu'il en oublia de se relever quand tout le monde s'apprêtait à quitter les lieux. Sidérée, Marguerite n'osait bouger pour sortir de la rangée et elle attendit qu'il termine sa prière avant de lui jeter un regard amical. Il la vit aussitôt et s'empressa de lui sourire.

— Oh ! Excusez-moi, madame, j'ai été distrait. Je ne vous ai pas empêchée de partir, j'espère ?

— Mais non, pas du tout ! Vous êtes arrivé ici dernièrement, je crois ?

— Hélas, oui ! Depuis trois jours seulement. Pas certain que je vais m'y plaire...

— Je peux comprendre ça ! Moi, ça fait bientôt deux mois, et je... j'ai encore de la difficulté.

— Dites donc, si on allait jaser dans une balançoire du jardin ? Il semble faire beau aujourd'hui.

— Je veux bien, pourvu que l'on trouve une place pour s'asseoir. Les résidents au complet envahissent l'étroite cour quand le temps le permet.

— Je sais, mais sur mon étage, au bout du corridor, il existe un petit balcon avec une unique balançoire, et je n'y vois jamais personne. Suivez-moi.

Marguerite remarqua qu'il déambulait à l'aide d'une marchette, lui aussi. Un homme grand au dos légèrement voûté, les cheveux à peine grisonnants et des yeux pétillants derrière des lunettes d'écaille. À son étonnement, il s'assit à ses côtés plutôt qu'en face d'elle dans la balançoire agrémentée d'une table, à l'extrémité du troisième étage.

— Je m'appelle Laurent et j'ai quatre-vingt-quatre ans, veuf depuis une éternité et père de deux fils. L'un habite à Calgary et l'autre à Toronto. Un infarctus l'an dernier et un AVC récent m'ont conduit jusqu'ici. Comme ça, ma petite madame – euh... madame qui, déjà ? –, vous avez de la difficulté à vous habituer à vivre dans ce lieu ? Je vous comprends ! Moi, je crains de ne jamais pouvoir

arriver à m'y sentir heureux, même s'il y a trois ou quatre fois plus de femmes que d'hommes.

— Mon nom est Marguerite Montpetit, mais appelez-moi Marguerite. Il semble bien qu'on n'a pas le choix de se mettre au diapason, hein ? Malheureusement, à notre âge, on risque de demeurer pas mal longtemps dans ce lieu. À tout le moins, jusqu'à la fin ou presque, devrais-je dire... Il s'agit de s'inventer de nouveaux centres d'intérêt, de s'y bâtir une autre vie, quoi ! Mais comment ? Avec quoi ?

— Ah bon. Vous ne m'encouragez pas beaucoup, là, ma petite madame Marguerite.

— Mieux vaut mettre une croix sur les rêves et les ambitions innovatrices... Si encore la population d'ici s'avérait de bonne compagnie, mais c'est à peine si quelqu'un se montre intéressé à jouer une partie de cartes. Je me cherche une idée de bénévolat. Peut-être vais-je commencer à tricoter des vêtements pour les bébés. Par l'entremise de mes filles, je pourrais les envoyer à l'hôpital pour enfants ou à des centres pour démunis, et ça m'aiderait à passer le temps.

— Quelle bonne idée ! Tiens, j'y pense : j'ai apporté tout mon attirail de peintre. Je pourrais créer des petits tableaux et les remettre aux mêmes endroits que vous. Ils pourraient les vendre et utiliser l'argent à bon escient.

— Wow ! Vous peignez ? C'était votre métier ?

— Non, pas du tout ! J'étais autrefois notaire durant la semaine et peintre du dimanche seulement. J'aime également l'art musical et la lecture. J'ai d'ailleurs apporté une grande partie de mes bouquins

et tous mes CD préférés. Si jamais ça vous tente d'écouter de la musique ou de lire un bon roman...

— Je possède justement plusieurs livres, moi aussi, tous des livres déjà lus, relus et re-relus. Quant à la musique, quelle bonne idée d'utiliser des CD, je n'y avais pas songé et je dois me contenter de la télé.

— On pourrait faire des échanges, qu'en pensez-vous ?

Cette rencontre eut l'heur de révolutionner l'existence de Marguerite et de Laurent. Ils n'étaient plus seuls, chacun de son côté. Des échanges, ils s'en permirent presque quotidiennement. Ils s'aperçurent qu'ils avaient apprécié les mêmes auteurs, les François Mauriac et les Hervé Bazin de l'époque, sans oublier les Henri Troyat et les Maurice Druon. Même chose concernant les œuvres québécoises. À un moment donné, les deux amis éclatèrent de rire, ayant en main des livres du même auteur pour se les prêter mutuellement ! Quant à la confection de tableaux aux doux paysages et à celle de foulards, tuques et mitaines de laine pour les enfants pauvres, elles allaient bon train.

Certains jours pluvieux où ils ne pouvaient utiliser leur balançoire à l'extrémité du troisième étage, qu'ils considéraient de plus en plus comme personnelle, il arrivait que Laurent invite Marguerite à écouter un concerto de Mozart ou des chansonnettes françaises dans sa propre chambre. Au début, elle n'osait consentir. Qu'allait-on penser d'elle dans le voisinage ? Mais comme son ami gardait en public une distance respectueuse, à part un chaste baiser sur la joue le soir avant d'aller dormir, et qu'elle voyait souvent des amies se visiter d'une chambre à l'autre, elle finit par accepter de bon gré.

Un jour qu'ils se trouvaient dans la chambre de Laurent, il sortit un vieux CD de Félix Leclerc. Elle tressaillit. Quoi ? Il était un admirateur de Félix, lui aussi ? Dès les premières mesures, ils se mirent à chanter en chœur les mots du *Petit bonheur*, suivi du *Roi heureux*. Marguerite n'en revenait pas. Elle n'avait pas entendu ces mélodies depuis des années et elle se rappelait encore les paroles ! Comment expliquer cela ? Elle se mit à pleurer. Était-ce de joie ? Ou de regret ? Ou l'évocation de trop de souvenirs ? Ou bien le bonheur de partager cela avec quelqu'un qui lui ressemblait, en quelque sorte ?

Sans qu'elle s'y attende, Laurent la prit dans ses bras.

— Pleure, ma chérie, si ça peut te faire du bien et te soulager.

— Non, Laurent, je ne me vide pas le cœur en pleurant. C'est plutôt l'émotion d'avoir rencontré quelqu'un comme toi, raffolant des mêmes passe-temps que moi, qui me chavire et me rend tellement heureuse. J'ai toujours aimé la façon de Félix d'interpréter les choses simples de l'existence, de creuser jusqu'aux fibres profondes de l'humain à la recherche des vrais sentiments. Son « roi heureux », parce qu'il court enfin librement dans les champs, m'a donné une leçon de vie... Et toi, tu chantes ça avec moi, dans cette prison pour futurs morts où je me suis sentie si seule à mon arrivée. Wow ! Merci d'être là, Laurent, merci !

Elle recommença à sangloter de plus belle. Cette fois, Laurent n'hésita plus et, lui soulevant doucement la tête entre ses larges mains, il plongea son regard bleu dans le sien.

— Marguerite, je t'aime plus que tout au monde depuis le premier jour où tu m'as souri. Tu te souviens, nous venions tout juste de communier tous les deux. J'avais demandé à Dieu de me donner

la force et le courage de continuer à vivre tant qu'il ne se déciderait pas à me rappeler à lui dans son ciel. Eh bien, ce jour-là, il m'a exaucé à l'instant même en te faisant asseoir à mes côtés, toi, mon amour, si belle, si intelligente, si fine. Maintenant, j'ai envie de poursuivre ma vie encore des années et des années. Tant pis pour le paradis !

Debout l'un contre l'autre au milieu de la place, chacun soutenu par sa marchette, ils laissèrent leurs lèvres se joindre dans le plus doux et le plus tendre des baisers, un baiser mouillé de larmes et agité de tremblements, un baiser qu'ils auraient voulu voir se prolonger jusqu'à l'éternité. Puis, délicatement, à petits pas, Laurent attira Marguerite vers son lit, un lit jumeau collé contre le mur. Il se mit à l'embrasser sur le visage et dans le cou, mais n'osa porter les mains sur les seins ni détacher la blouse de celle qui lui paraissait pourtant consentante.

— Mon amour, je ne suis pas sûr d'être capable de... de... tu devines quoi ! À mon âge, tu sais ! Surtout que ça fait des années et des années que...

— Ça n'a aucune importance pour moi, Laurent. Juste de me retrouver dans tes bras, serrée contre toi, me suffit. Je ne t'en demanderai jamais davantage, sois-en certain. Pourquoi ne pas laisser le désir céder simplement la place à l'affection et à la tendresse... ?

Nullement frustrés, ils se relevèrent avec lenteur et, l'un contre l'autre sans se toucher, ils se dirigèrent à petits pas vers la balançoire au bout du corridor. Au moment de sortir de la chambre, Marguerite prit conscience que ce tendre amour devait demeurer sinon secret, à tout le moins discret pour le reste de la population de

la résidence, et cela l'avait ramenée brutalement à la réalité. Un statut d'amoureux ne déclencherait-il pas la curiosité des jaloux, sans compter les regards sous cape et les commentaires grivois prononcés en catimini dans leur dos ? Convaincue que les gens la croyaient enfermée dans sa propre chambre au premier étage alors qu'elle se trouvait dans celle de Laurent, ou vice-versa, Marguerite préférait garder leurs rapports au rang de l'amitié. Laurent, lui, aurait eu envie de crier sur tous les toits sa joie d'aimer au grand jour « la femme la plus extraordinaire du monde », mais il se conforma au désir de sa bien-aimée.

Bien sûr, les employés au ménage des chambres, les auxiliaires et les préposés aux bénéficiaires responsables des bains et des médicaments découvrirent rapidement le pot aux roses, mais ils se gardèrent bien de le montrer. Un jour pourtant, n'y tenant plus, Laurent s'en fut rencontrer madame Toupin, à la direction, pour manifester son intention d'établir une véritable et sérieuse relation de couple avec une des résidentes et réclamer une chambre pour deux.

— S'il le faut, on se mariera.

— Vous parlez sans doute de madame Marguerite ?

— Vous êtes au courant ?

— Tout le monde est au courant ! Ici, les belles histoires d'amour font vite la tournée, mon cher monsieur. Malheureusement, nous ne possédons pas de chambre pour deux personnes dans l'immeuble. Mais je pourrais installer madame Marguerite à votre table pour les repas et la transférer au troisième étage pas très loin de vous, si elle le veut bien. Cela faciliterait certainement vos rencontres. Pourvu que vous respectiez les consignes de couvre-feu et les divers règlements de la maison, que vous ne dérangiez pas

les autres résidents et ne vous affichiez pas en public comme des adolescents sans éducation, je n'ai pas d'objection à ce que...

— Oh ! Merci, merci, madame Toupin ! Je m'en vais de ce pas faire part à ma... à mon amie de votre acceptation. Elle n'est pas au courant de ma démarche, mais elle se montrera contente, je crois.

Marguerite, en train de lire chez elle, bondit en entendant deux longs coups suivis d'un petit cognement sec sur la porte, selon le signe convenu entre eux pour signaler leur arrivée.

— Bonne nouvelle, ma chérie ! Nous n'aurons plus à dissimuler notre amour devant les autres. Dorénavant, tu mangeras à la même table que moi et, si tu y consens, tu déménageras dans une chambre du troisième étage, tout près de la mienne.

Elle ne s'attendait pas à une telle nouvelle et mit un certain temps avant d'en réaliser les bienfaits.

— Ça me gênera un peu, moi, Laurent ! Tout le monde va nous regarder et nous surveiller, tu ne penses pas ?

— Ils s'habitueront, à la longue. Et puis tant mieux si ça leur fait un sujet de conversation et leur donne de belles idées. Je ne vois rien de négatif là-dedans, moi !

— Si tu le dis...

— Tiens ! Je commence tout de suite à le manifester en public. Passe-moi le toutou blanc de ta chambre, celui que tu as apporté en souvenir de tes enfants, je vais l'attacher sur ma marchette. Il s'appelle comment, déjà ?

— Snoopy ! Pourquoi le fixer à cet endroit ? Attention, il est mou, car ce chien-là a presque soixante ans et il a fait des centaines de tournées dans ma laveuse ! Non seulement mes quatre enfants, mais mes petits-enfants aussi l'ont adoré.

— Tu verras.

Ce soir-là, Laurent pénétra dans la salle à manger en avançant la tête haute, Marguerite à ses côtés et le chien de peluche, la langue pendante, secouant joyeusement ses oreilles rouges au milieu de la marchette. Tout le monde, évidemment, remarqua le toutou et le changement de place de Marguerite.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce pitou-là, Laurent ? Tu es retombé en enfance ? Ça va mal !

— Non, non, Marguerite et moi, on a décidé de pratiquer la garde partagée. Pour le reste, pensez ce que vous voudrez !

C'est ainsi que, certains jours, Snoopy se promena attaché au déambulateur de « sa mère » et, d'autres fois, à celui de « son père ». Il arriva même que des résidents s'amusaient à prendre des gageures à ce sujet ! Petit à petit, la communauté accepta la présence d'amoureux parmi eux.

Un soir où Marguerite avait précédé Laurent pour monter à sa chambre après un café dégusté au jardin, elle le vit surgir quelques instants plus tard avec un magnifique bouquet de marguerites.

— Tiens, ma belle Marguerite ! Des marguerites juste pour toi !

— Mais où donc as-tu pris ces fleurs, mon amour ?

— Tu ne savais pas que les marguerites sauvages poussent au cœur de l'été ? Je les ai cueillies à la dérobée par-dessus la clôture de bois qui entoure la cour, après le départ de tout le monde. Sans doute n'es-tu pas assez grande pour les apercevoir. Il y en a des centaines. Des marguerites presque aussi belles que toi, mon amour...

Une fois de plus, il l'avait serrée dans ses bras et l'avait doucement caressée. À partir de ce jour, Marguerite reçut des fleurs

tant et aussi longtemps que Laurent put en trouver.

Ils avaient pris l'habitude, maintenant qu'elle habitait au troisième étage, d'écouler leurs soirées ensemble dans le jardin parmi la foule, ou encore sur leur balançoire du troisième, mais plus souvent dans l'une ou l'autre de leurs chambres pour se séparer à regret quand l'auxiliaire passait pour annoncer l'heure d'éteindre et pour mettre au lit les moins autonomes. Rarement les amoureux dormaient dans le même lit trop étroit, car cela leur faisait plus de mal que de bien.

Restait à convaincre leurs familles d'admettre ces nouvelles amours pour le moins originales. Du côté de Marguerite, la chose fut facile. Laurent se montra fort aimable quand elle le présenta aux siens. À chacune de leurs visites, il racontait des histoires à faire rire, déployait sa culture et louait haut et fort la mère de ces grands enfants tous bien placés dans la vie et devenus eux-mêmes des parents. Le fait qu'il avait été notaire, profession respectable, et qu'il leur remettait ses tableaux en même temps que les vêtements tricotés par Marguerite afin qu'ils les confient en leurs noms à des organismes sans but lucratif, témoignait de sa générosité. Certaines filles de Marguerite en vinrent même à apporter ses chocolats préférés « au chum de leur mère », à chacune de leurs rencontres.

— Quel homme, maman ! Et tant mieux s'il te rend heureuse et enjolive ton existence ici.

Du côté de Laurent, il ne fut pas question de présentation, ses deux fils ne s'étant pas encore déplacés pour lui rendre visite. Il les avait toutefois avisés par la poste qu'une femme charmante remplissait maintenant sa vie, tel un rayon de soleil.

Le plus grand plaisir des amoureux consistait à chanter ensemble de vieilles chansonnettes issues des années de leur jeunesse, non seulement celles de Félix Leclerc, mais de tous les autres chansonniers français et québécois dont Laurent possédait des CD. À travers la porte de la chambre, on pouvait les entendre chanter en duo *Plaisir d'amour*, *Rossignol*, *Sous les ponts de Paris*, et bien d'autres. À force de les répéter, ils en vinrent à connaître une bonne vingtaine de chansons par cœur.

Un après-midi de pluie, alors qu'ils s'exerçaient sur *Donnez-moi des roses* dans la chambre de Laurent, quelqu'un frappa à la porte. Ah ? En découvrant la directrice, Marguerite pensa aussitôt qu'ils dérangent peut-être des voisins désirant faire une sieste.

— Monsieur Laurent ! Madame Marguerite ! Comme vous chantez bien ensemble ! Je vous écoute dans le corridor depuis une vingtaine de minutes et...

— Qui vous a avertie ? Votre bureau est au rez-de-chaussée, il me semble.

— Les gens d'ici vous entendent souvent à travers la porte et ils m'en ont parlé à plusieurs reprises. Ils ont même formulé une demande spéciale.

— Quoi ? Que voulez-vous dire ?

— Ils aimeraient que vous organisiez un petit récital dans la salle communautaire. Regardez, ils ont signé une pétition. Naturellement, ce ne sont pas tous les résidents qui ont pu y apposer leur signature, car vous savez comme moi que certains paraissent... euh... incapables d'apprécier, mais la plupart...

— Vous n'êtes pas sérieuse ! On chante juste pour le plaisir, nous, on n'est pas des professionnels, et puis on chante en même

temps que jouent mes CD.

— Pas d'importance que vous utilisiez les disques pour le récital. Et pourquoi ne pas essayer d'amuser tout le monde avec ces mélodies connues de tous ? Je pourrais même organiser une dégustation de petits gâteaux au terme de la présentation.

Cette fois, c'est Marguerite qui dut convaincre son amoureux.

— Tu as gagné pour la garde partagée de Snoopy, Laurent, laisse-moi la victoire pour le spectacle.

— Mais je chante mal, moi ! Et puis... Bon, OK ! Ce que femme veut...

Ils se préparèrent durant trois semaines, et la date fut fixée au début de l'automne. Plus le jour J approchait, plus Laurent se sentait nerveux et fébrile, ne dormait que d'un œil, ne mangeait plus, à tel point que Marguerite lui offrit d'annuler l'événement. Mais il refusa obstinément.

— Écoute, je vais prévoir autre chose si jamais ça tourne mal pour les chansons. Dans mon petit carnet, j'ai de nombreuses petites histoires drôles qui feront rire l'assemblée. Je serai plus à l'aise avec ça. Qu'en penses-tu ?

— Super !

Le jour fatidique se pointa enfin. À leur grand étonnement, les cent résidents se présentèrent au grand complet. « Sans doute pour les gâteaux de la fin ! » songea Laurent.

Au contraire, la plupart des auditeurs se rappelaient parfaitement les rengaines et les airs populaires interprétés par les amoureux. Tous se mirent à chanter en même temps qu'eux. Lorsqu'ils ne connaissaient pas les mots, les vieux se contentaient de turluter des « la-la-la » en se balançant la tête. Les « la-la-la » les

plus joyeux et les plus souriants du monde... Laurent prenait de plus en plus d'assurance, fort des applaudissements retentissant longuement à la fin de chacune des dix chansons prévues. Il ne résista pas, cependant, à lire quelques plaisanteries pour faire rire l'auditoire à la suite des pièces musicales.

L'activité dura presque deux heures, et les amoureux accueillirent ce succès comme un couronnement de leur amour. Ils ne s'épouseraient jamais et ne fonderaient jamais une famille, c'est à peine s'ils arrivaient à avoir des rapports sexuels, mais ils pouvaient accomplir ensemble des choses différentes et combien merveilleuses. Après tout, pourquoi pas ? C'est ainsi que, grâce à eux, une chorale de quarante résidents de Bonsecours présenta aux familles, pour Noël, le plus émouvant des concerts.

: :

Cet amour se prolongeait depuis plus de deux ans lorsqu'un bon matin, Marguerite ne trouva pas Laurent assis à sa place, à la table du réfectoire. La veille, il s'était senti mal et avait refusé de souper. Elle l'avait aidé à se mettre au lit et l'avait quitté à regret, non sans avoir averti l'infirmier de garde. Le lendemain, ne recevant pas de réponse à la porte de sa chambre, elle était descendue à la hâte à la salle à manger. Quelqu'un avait déposé à sa place une note de la directrice. *Madame Marguerite, venez me rencontrer à mon bureau le plus vite possible, s'il vous plaît.*

Folle d'inquiétude et s'attendant au pire, elle accourut chez madame Toupin.

— Je suis désolée de vous apprendre une mauvaise nouvelle. Laurent a quitté la résidence en ambulance au milieu de la nuit. Comme il n'avait pas l'air de bien aller hier soir, l'auxiliaire a jugé bon de le surveiller et de passer dans sa chambre à quelques reprises. Vers deux heures du matin, il l'a trouvé inerte dans son lit.

— Ah mon Dieu ! Et avez-vous reçu d'autres nouvelles depuis cette nuit ?

— Je viens tout juste de communiquer avec l'hôpital et...

Madame Toupin plongea un regard triste dans celui de son interlocutrice en hésitant à lui répondre. Cette dernière ne tenait plus en place.

— Il est mort ? Non, non, ne me dites pas qu'il est mort ! Laurent, mon amour... Je ne veux pas, je ne veux pas...

Cette fois, ce fut au tour de Marguerite de s'effondrer en perdant connaissance. Immédiatement, le personnel l'étendit sur un lit et s'employa à la réanimer le plus vite possible.

La directrice revint la trouver quelques minutes plus tard et lui remit une enveloppe adressée à *Ma chère Marguerite*, découverte sur la table de chevet de Laurent.

D'un geste nerveux et maladroit, la malade l'ouvrit et se plongea aussitôt dans le court texte dont l'écriture semblait tracée d'une main tremblante et maladroite.

Ma chérie,

Je ne me sens pas très bien ce soir, j'ai des douleurs à la poitrine et je crains ce qui m'attend. Je t'écris donc ce petit mot pour te dire à quel point tu as adouci et enjolivé mes jours. Sans que tu le

devines, au tout début, ton amour m'a porté un grand secours, car je voulais mourir, je te l'avoue. Mais maintenant, je voudrais tellement continuer de le vivre avec toi, cet amour-là...

Permetts-moi de t'offrir tous mes tableaux, mes livres et mes disques en souhaitant que tu puisses me retrouver là-dedans, chaque fois que tu en sentiras le besoin. Si jamais je pars pour le paradis avant toi, sache que, du haut de mon nuage, je demeurerai auprès de toi à toute heure du jour et de la nuit, pour veiller sur toi et pour t'attendre. Tu pourras t'adresser à moi n'importe quand. Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée dans mes quatre-vingt-six ans de vie.

Je t'aimerai jusque dans l'éternité,

Laurent

Marguerite pressa la lettre sur son cœur. Elle ne se sentait pas seule, elle ne le serait jamais plus...

Quelques mois plus tard, elle allait rejoindre son amoureux dans l'au-delà, emportée par un cancer fulgurant.



MICHELINE DUFF

Lorsqu'elle visite son père de cent deux ans dans sa résidence pour personnes âgées de Laval, Micheline Duff en ressort toujours avec un pincement au cœur. Pourquoi les gens semi-autonomes y habitant ne fraternisent-ils pas davantage ? Invariablement, un silence presque général règne dans la cafétéria, et cela la fait frémir. Quand Claire Bergeron lui a proposé de participer au recueil *Aimer, encore et toujours*, elle n'a pas hésité une seconde. Le soir même, elle imagina une intrigue amoureuse entre deux résidents choisis au hasard. Composer cette histoire l'a consolée et rassurée. Si les vieux perdent à la longue leur autonomie physique et, trop souvent, hélas, leur autonomie intellectuelle, le cœur, lui, peut ne pas se faner et demeurer ouvert à l'amour... Ainsi naquit sa touchante nouvelle.

Après seize ans d'écriture, Micheline Duff publie en 2016 ses vingtième et vingt et unième romans. Les sujets ne manquent pas, abondamment nourris par la curiosité et l'imagination de l'auteure. La plupart s'inspirent de faits réels, historiques ou actuels ; l'émotion et la psychologie des personnages en sont les caractéristiques principales. Hypersensible, Micheline affirme entrer dans leur peau et vibrer elle-même au diapason de leurs expériences. Avec eux, elle aime, elle pleure, elle rit, elle a peur, elle bouillonne de rage ou de tendresse. Écrire représente pour elle une aventure irrésistible de tous les instants. D'ailleurs, comme elle l'avoue, cela l'empêche souvent de dormir ! Quand certains lecteurs

prétendent admirer sa discipline, elle leur répond qu'au contraire, la seule discipline dont elle a besoin, c'est d'arrêter d'écrire afin de prendre une pause : une marche à l'extérieur, un moment de détente sur son clavier, ou même s'offrir un jour ou deux de congé.

Parallèlement à sa famille de quatre enfants, l'enseignement du piano, jusqu'à sa retraite il y a seulement trois ans, a constitué pour elle une activité importante pendant une longue partie de son existence. Une photo de Beethoven trône maintenant au-dessus de son ordinateur plutôt que derrière son instrument de musique, car les œuvres du grand maître, explorant une vaste gamme d'émotions, l'inspirent plus que jamais dans l'écriture de ses romans. Elle y retrouve la foi et la soif de justice de cet homme, sa générosité autant que sa révolte, sa solitude, ses chagrins d'amour, son attrait pour la nature et, surtout, son extraordinaire persévérance à composer en dépit de sa surdité.

À vrai dire, Micheline a écrit durant toute sa vie : jolies rédactions à la petite école, et plus tard son journal personnel et celui de ses enfants, ainsi que des poèmes, lettres, nouvelles, contes et anecdotes, mais jamais elle n'avait songé à la publication. Un jour, la perte d'un précieux correspondant a suscité en elle de sérieuses interrogations : si elle aimait tant l'écriture, pourquoi ne pas présenter ses œuvres à un éditeur ? Qu'à cela ne tienne ! En février 2000, on publiait son roman *Clé de cœur*, le premier d'une longue série.

Comme Micheline le répète souvent à ses lecteurs, en affichant un joli sourire espiègle : « Je me suis retenue pendant cinquante-cinq ans avant de présenter mes écrits au public, je suis bonne pour les cinquante-cinq prochaines années ! Vous n'avez pas fini de me lire ! » Et connaissant l'âge de son père, plus que centenaire, ses lecteurs se délecteront sûrement de sa prose encore longtemps.

www.michelineduff.com
sec.mduff@vif.com

Photo de l'auteure : © *La Semaine*

MARTIN LAROCQUE

Ils ont fermé ma page du site de rencontre

Ils ont fermé ma page du site de rencontre. Ils m'ont *flushé*. C'est trop ! LA goutte. Pourtant, j'avais chèrement payé pour magasiner. J'avais mis sur le dernier territoire disponible de ma carte de crédit le paiement pour cet espoir d'amour et de rencontre... À vrai dire, c'est surtout du sexe que je cherchais. Sexe avec possibilité d'extension de contrat, si les conditions sont favorables. Mais vraiment favorables. Et y a que moi qui sais que, pour le moment, y a pas de favorable qui tienne. Je crie « Au secours » pour 21,95 \$ par mois en tant que *bachelor* de quarante et un ans, poilu et qui ne cadre dans aucune émission de télé-réalité ! À part le désir de sexe !

Ça s'peut-tu ? Je suis assis sur une boîte, mon ordi est sur une boîte, branché sur mon mobile pour me faire croire que je suis WiFi... que je n'ai pas tout perdu. Que je ne recommence pas tout à ce point ! Jamais de ma vie je n'aurais cru voir cette image. Moi, quarante et un ans, assis sur mes boîtes dans un appartement, comme un étudiant. Père. Divorcé. Professionnel. *Shit !* En plus, ils ont fermé ma page !!!

Si ce nouvel appartement vide n'était pas si écho, non plus, ce serait moins lourd comme échec. Y a rien de plus lourd que l'écho de rien. Rien. Des boîtes, des murs vides. Des boîtes d'IKEA prêtes à faire ressembler mon appartement à tous les autres appartements d'étudiant ou de jeune couple. Pas à celui d'un homme de quarante et un ans chef de meute.

Ils ont fermé ma page du site de rencontre. Mon compte est suspendu. Juste cette idée me fait débouler de l'optimisme que je tente de gravir de peine et de misère. J'avais déjà établi plein de contacts vides de sens avec des *madames* et des femmes. Des échanges de messages « plates », mais pleins d'espoir coquin. Des femmes libres de morale qui pourraient faire le pont entre l'ex et la future. Mais non ! Je n'ai plus accès à mon compte. Un parfum d'échec me prend la tête et la serre comme les lutteurs à la TV, qui faisaient la prise du sommeil. Pas capable de m'en défaire !

Il fait noir dans l'appartement.

Jamais je n'avais noté ça dans mon agenda ou dans ma planification familiale. Jamais je n'avais pensé mettre en garde ma meute en lui disant : « Un jour, vous aurez deux maisons, deux chambres, deux vies et un horaire très compliqué qui nous permettra de bien gérer notre culpabilité parentale. Vous verrez, ma meute, ce sera le paradis ! »

Jamais je n'avais pensé dire un *oui* au mariage et un autre à la fin, à la demande de divorce ! On nous avait pourtant répété, à nous, les *soixante-neuvars*, qu'on ne disait oui qu'une fois. Mais bon, c'est fait, j'en ai prononcé un second parce que je n'étais plus capable de dire que tout allait « bien aller ». Parce que j'étais fatigué de laisser l'impression, bien malgré moi, que je ne voulais plus rien de cette relation. Parce que j'étais fatigué de me voir comme la *cheerleader* de l'amour. Parce que j'étais fatigué d'être optimiste par rapport au couple. Parce que je ne voulais plus dire que tout peut s'arranger, que la tempête peut passer. Et quoi encore d'optimiste qui vogue seul sur sa barge de l'espoir amoureux. Tout ça sans site de rencontre aucun, sans aventure d'hôtel de la rue Sherbrooke,

sans admiration pour une femme plus... plus que celle que j'avais. Non, juste un optimisme plat d'un gars qui veut que son couple marche. J'étais fatigué à un point tel que je n'ai jamais vu venir l'appartement et les boîtes, ou si, mais comme un concept, pas comme une réalité. C'est déstabilisant, être optimiste !

Déménager, c'est épuisant. Partager une maison en deux, c'est épuisant. Annoncer la séparation à tout le monde, c'est épuisant. Répondre aux questions, c'est épuisant. Chercher dans les yeux de la nouvelle ex la confirmation qu'on n'est pourtant pas si pire que ça, c'est épuisant. Essayer de comprendre pourquoi cette fois-ci on a dit oui, c'est épuisant. Sentir que l'autre avait déjà des plans, c'est épuisant. Regarder les enfants et sentir qu'on a tout chié, c'est épuisant. Puis, finalement, entrer un soir dans son appartement qui contient la moitié d'une vie et tenter de se sentir complet, c'est le coup de grâce.

Le site de rencontre était pour combler un vide que je n'étais pas prêt à vivre : la moitié du lit. Même si j'avais un lit à une place. J'ai rempli la fiche. J'ai rempli le questionnaire stupide. Je me suis décrit comme dans un *game show* où un million de femmes m'écoutent dire que je suis Cancer ascendant Vierge, que j'aime le jaune, que je n'aime pas les animaux de compagnie (le concept d'engraisser un animal et de ne jamais le manger me dépasse), que je travaille en communication, que je suis un papa heureux, que je suis caucasien, que je suis boulimique amnésique (je mange beaucoup et ensuite j'oublie l'autre étape). Bref, je suis une liste d'anecdotes toutes aussi monotones les unes que les autres. Ce que je veux vraiment écrire, c'est que je veux baiser !

Mon ex m'a bien averti de ne pas le dire aux garçons pour ne pas qu'on leur enseigne que l'amour se trouve dans un catalogue. Elle n'était pas très heureuse de me voir chercher aussi rapidement. Pourtant, elle... bon, bon, bon ! Oh que c'est trop facile, ça !

Enfin, je remplis tout, je paye, ils confirment. Je clavarde avec des *madames* et des femmes. Évidemment, ma meute n'est pas là où dort lorsque je cherche la moitié de mon célibat dans une liste de sourires et de craques de seins. Nous échangeons plein de riens. Et paf ! Ils ferment mon compte. Rejet, dites-vous ? Là, la page fermée est un coup de... de... de *when-the-shit-hit-the-fan* sur le cortex préfrontal.

Je n'en voulais plus de ces moments violents. De ces moments où on me fait sentir que je n'ai pas ma place. Je veux un long fleuve tranquille de sexe éphémère. Je veux des gens qui ne me voient pas comme un fardeau. Je veux des regards heureux. Je ne veux absolument pas de mauvaises vibrations. Je veux être feng-shui. Je veux que mes chakras s'invitent à prendre un verre et déconnent ensemble. Je veux qu'un arc-en-ciel me suive partout où je passe. Je veux que les gens qui rentrent dans mon appartement sourient naïvement. Je veux péter de la sauge blanche. Je veux que le *chi* se promène dans mon appartement et chante « *don't worry, be happy, esti !* »

Et là, ils ferment ma page. *Shit !* Je suis devant mon écran. Débandé. Seul à nouveau. Une main sur la souris et l'autre... inoccupée ! Je sais que cette démarche ne me ressemblait pas. Mais je ne sais plus comment faire avec moi. Être moi. Je suis « re »fendu en deux. Une moitié de moi. Moi en cinquante boîtes de

carton. Devant un compte fermé. Qu'est-ce qui rime avec « claque dans face » ?

Je n'agis pas. Je fixe l'écran. J'attends. Je me dis que tout comme la pizza, ma réaction va m'être livrée. Et pourtant, non, je n'ai eu que la pizza. Au moins, le livreur souriait naïvement. Mais dans la boîte... rien. Que de la pizza ! Alors je mange devant ma page fermée avec toutes ces *madames* et ces femmes qui attendent mes réponses vides ! Je suis déjà infidèle à des étrangères que je veux dans l'autre moitié de mon demi-lit pour une partie de la nuit.

Je ne suis pas tout à fait prêt à passer à la prochaine étape. Comme commander du sushi ou de l'indien. Je ne suis pas certain de vouloir parler d'amour et de relation. *Been there, done that !*

Je ne suis pas entraîné aux options. Je manque de souplesse dans mes habiletés sociales. Pourtant, j'avais un plan *winner* ! Nous les *soixante-neuvards*, on était des gens ouverts, fils de gens plus fermés (*quarante-deuzards*), une génération de « c'est d'même parce que c'est comme ça ! » Nous, nous voulions que les plans – la vie de couple – soient plus souples que... quoi au juste ? On nous avait entraînés à ne pas trop en faire émotivement, mais quand même à nous impliquer dans les moments troubles. Un peu femme. Un peu homme. Un peu d'origan. Un peu d'ail. Recette parfaite pour un *soixante-neuvard* qui veut être bien de son temps.

Finalement, le « bien-de-son-temps » aura quand même eu le dessus sur le couple. Sur l'amour. Sur l'effort. Oh oui, l'effort que j'ai vu remis en question dans le regard de mon père lorsque je lui ai dit que l'amour était tombé dans les craques du plancher. Un regard qui disait : « Avez-vous fait tous les efforts possibles ? Nous, on a fait

tous les efforts et on est ensemble depuis cinquante-deux ans, jeune homme ! » *Cheap shot !!! Cheap f...g shot !*

Je suis de cette mauvaise génération d'hommes qui ne réagissent pas vite. J'ai eu le temps de manger toute ma pizza devant l'écran et je n'ai rien fait. Homme mou. Qui veut d'un homme mou ? Quelle femme veut un homme optimiste... mou ? On veut des hommes qui font qu'on laisse son homme ! On veut des hommes optimistes durs. Pas difficile. Dur. Enfin, je veux dire solide. Pas des hommes qu'on laisse passer. Des hommes après qui on court. On veut des hommes qui s'accotent et attendent. Pas des hommes qu'on regarde nous suivre en souriant naïvement. Pas d'hommes qui regardent à l'écran une note de compte fermé avec de la sauce à pizza dans la moustache et qui ne font rien. Quel mauvais choix ce serait ! Y'é où l'amour possible là-dedans ? C'est comme chercher une pute heureuse.

Pourquoi donc je voulais un compte... ? Ah oui ! Du sexe ! En voilà de bonnes valeurs pour les louveteaux de ma meute. Une drôle de façon de travailler mon bonheur d'homme poilu dans cinquante nuances de boîtes ! Décidément, on dirait que je fais exprès pour insister sur le péché qui, avant 1888, s'appelait l'impureté. Pourtant, je ne me connais pas comme ça. Je me connais avec plus de discours. Plus de bonheur. D'une entrevue à l'autre, j'attire l'attention avec des propos pleins de gros bon sens. Dans mon autre vie, sur scène, j'avais de grands rôles qui me plaçaient dans la catégorie des acteurs... qui jouent de grands rôles. Bref, rien pour gagner un prix, mais juste correct pour être accepté et rester. Comme lorsqu'on était petits et que le nouveau du quartier arrivait avec juste assez de jujubes pour qu'on soit heureux et qu'on l'accepte dans la gang,

mais pas trop, pas assez pour qu'il devienne le chef de la gang (poste si fragile à l'époque). Le *soixante-neuvard* que je suis n'a pas réussi à rester le chef de sa gang.

Ceci dit, ça ne règle pas mon compte et il est déjà tard. Bof ! Les heures n'ont plus vraiment raison d'être quand les louveteaux sont chez mère loup. Je ne peux pas me coucher sans avoir répondu à sweetbaby40 et à Mandragore. Et il y a cette nouvelle dans mon catalogue qui porte le nom étrange de... Nathalie ! Travailleuse sociale. Tiens, ça pourrait être fort intéressant, une conversation avec elle sur mes nouvelles habiletés sociales. Ça, c'est pour la pensée propre. Mon autre cerveau en revient au plan sexe. Je ne peux pas me coucher avec l'impossibilité de finir les insipides conversations avec elles. *Coïtus interruptus* ! (J'ai néanmoins mis un terme à une relation épistolaire virtuelle avec mimi234 qui, en trois échanges, m'a demandé de l'attacher et de la traiter de salope ! Fini ! Bye mimi234.)

J'ai pourtant saisi le bon mot de passe. Tout serait en règle. Est-ce un signe ? Devrais-je plutôt m'atteler à vider mes boîtes en trois tas : jeter, jeter, jeter. Je ne veux rien garder ! La seule chose que je veux est mon mot de passe du site-de-rencontre-où-y-a-les-madames-sans-morale. Mais quand je tente tout, j'ai le même message que ma page est fermée. Comme si ça arrivait juste à moi ce soir ! Je fais quoi ? J'appelle ? Je change de site ? Je commande une autre pizza ? Je pleure ?

Quand j'étais petit et que ma mère voulait qu'on l'écoute, mais plus que d'habitude, elle s'asseyait et pleurait. Elle pleurait pour vrai. De vraies larmes ! Elle était assise dans le fauteuil orange, la boîte de mouchoirs sur ses genoux, et nous disait combien nous étions

ingrats et sans reconnaissance aucune pour son travail et son sacrifice suprême de nous avoir consacré sa vie. Que nous la trahissions de la même façon que les enfants de France traitaient leur mère ! (NDLR : France était la *BFF* de ma mère, et ses enfants étaient... rock'n'roll avec elle.) Bin coudonc ! Ça marchait. On faisait exactement ce qu'elle voulait. Vive le chantage maternel. Donc, je pourrais appeler le site de rencontre et pleurer. Je pourrais les faire sentir tellement *cheap* qu'ils me redonneraient ma page de contact vide pour finir mes conversations *pseudo-amicalo-coquines* ! Non, mieux : je fais appeler ma mère !

C'est fou comme je reste figé devant la page. Je suis tétanisé devant tant de violence. Violence à 21,95 \$ par mois ! Mais je ne fais rien. Je pourrais tellement aller ailleurs, visiter d'autres sites. Ou carrément sortir de l'appartement et aller voir des femmes *live, unplugged* ! J'aime l'image de moi qui entre dans un débit de boisson et qui, au bar, accoste une femme en disant sur un ton très Dean Martin : « Bonsoir, j'ai quarante et un ans, je suis un Caucasien poilu avec des boîtes... pis j'ai des jujubes. » Euh, non !

Le pire est que l'écran est sale. (On dirait que ça intensifie la douleur liée à la fermeture de sa page d'un site de rencontre.) Une sorte de pellicule de petits points, comme si j'avais éternué dans mon écran. C'est très mystérieux, la provenance des petits points. C'est certain qu'ils ne sont pas nés de l'écran même. Un écran ne pourrit pas ! Quoi que si je ne fais rien pour la fermeture de ma page... Je sais que j'ai du push-push pour l'écran avec la petite guenille pour enlever un peu de violence dans la fermeture de ma page du site de rencontre. Le push-push est dans une boîte. Une des cinquante. J'aime mieux attendre et incliner mon écran un peu.

On voit moins les mystérieux petits points. Le pire est que je n'ai jamais éternué sur mon écran ! Un des louveteaux de ma meute, peut-être ? Le Saint-Graal de la déculpabilisation de nos responsabilités parentales mal gérées : les enfants ! Ils m'ont tiré du pétrin bien des fois. Beaucoup de retards et d'oublis ont été excusés grâce à mes louveteaux. Une situation urgente, une maladie, une nuit blanche, une blessure et quoi encore ? Pourvu que personne ne voie mes enfants à ce moment-là pour constater qu'ils dorment et ne sont jamais malades ! Je tente quand même avec les années de mieux m'organiser. Puis les louveteaux deviennent des loups... merde !

Pourvu que ce soit seulement une erreur de quelques heures pour ma page sur le site de rencontre. Il est quand même presque le petit matin. Je m'endors. Mais on dirait que je m'accroche pour ne pas passer à côté d'une opportunité de rencontrer une aventure sexuelle gratuite.

Pathétique !

Et je ne peux pas faire plus pour le moment.

La poussière de mon dernier oui est encore trop fraîche. Un oui qui doit résonner plus que je ne le crois. Un oui qui doit faire plus mal que je ne le crois ; oui j'ai raté mon coup, oui j'ai été incapable de sauver la situation, oui je ne suis pas la bonne personne pour toi, même après dix-sept ans, oui je ne peux pas tout régler en parlant, oui je sais que je ne suis pas comme lui, l'autre, le nouveau.

On dirait que je ne suis plus rien. *Shit*, moi qui voulais être tout ! Marcher sur des roches dans l'eau, dans le courant, nu-pieds sur la mousse verte ultra-glissante ! Pis ma tabarnak de page qui est fermée. Non, mais c'tu moé ? ? ?

C'était réglé ça, non ? J'ai la moitié des jeux de société, j'ai le set de vaisselle bleue, j'ai le cadre de Michel, j'ai le plus beau des fauteuils, pis j'ai tous les DVD des comédies musicales... De quoi je me plains ? Dix-sept ans de mariage, et j'ai le set de vaisselle bleue. Dans une boîte. Pis j'ai même pas faim ! Je devrais l'offrir aux gens qui ont fermé ma page du site de rencontre. Mon set contre du sexe.

Le pire, c'est que je n'ai pas de fesses ! Pour du sexe, ça prend comme un beau corps, ou du moins quelque chose à offrir de particulier. Moi, je n'ai pas de fesses. La base d'un corps. Le bout qui est le moins gênant à montrer. La zone qui se publicise le mieux. Pis moi, j'en ai même pas. J'ai de très longues cuisses et un dos. C'est une grande chance que sur le site de rencontre je n'aie pas à montrer mon corps au complet, parce que j'aurais perdu le concours. « Désolé, monsieur, votre tête est pas mal, votre regard est franc, mais Bon Dieu où sont vos fesses ! ? » C'tu pour ça qu'ils ont fermé ma page ?

J'en suis là. Aux fesses !

Qu'est-ce que j'enseigne à mes louveteaux si je perds une nuit à essayer de comprendre pourquoi ma page sur le site de rencontre est fermée ? Vous savez, les enfants, dans la vie, il vaut mieux rester coi devant une page d'ordi toute une nuit pour ne pas perdre la mince possibilité d'avoir une conversation vide avec une étrangère dans l'espoir qu'elle ne soit pas trop laide et qu'elle veuille bien baiser sans demander quoi que ce soit après. Ah ! Ça, c'est une belle intervention paternelle ! Voilà un beau morceau d'éducation !

J'en suis là.

Pathétique.

Si j'étais un entrepreneur et qu'un client potentiel me répondait non à une offre, je ferais quoi ? Si j'avais écouté toutes les conférences de Jean-Marc Chaput et lu tous ses livres, comment réagirais-je devant tant de violence face à ma personne ? Parce qu'ici, c'est moi qu'on rejette. Ma personne. Tout mon être. Alors, en entrepreneur de ma compagnie, je fais quoi ? Je réplique. Je prouve que ma personne est un plus pour le site de rencontre. Que l'apport de mon expertise en « célibat neuf » est un plus pour toutes les clientes qui attendent comme moi le bon moment. J'offre un petit plus pour m'assurer que ma présence sur ce site n'a pas pour but *de faire reculer l'art de rencontrer des étrangères pour baiser rapidement, puis partir après avec l'étrange satisfaction que la vie n'est pas si plate et que les humains peuvent faire dans l'éphémère et le ludique rapide sans scraper toute leur bonne éducation et celle qu'ils vont passer à leurs enfants*. Ma présence est une plus-value pour toute l'entreprise. C'est ça que je ferais si j'étais entrepreneur.

Quarante et un ans, cinquante boîtes, deux garçons, une ex et une page de site de rencontre fermée. Trois heures trente-sept du matin, et je résume ma vie ainsi ! J'en suis là. Pourtant, j'aime bien. Je suis un bon mari. J'aime prendre soin, protéger, créer une alcôve de bonheur pour ma meute et mère loup. J'étais pas pire, me semble ? Aimer n'est pas si difficile. Tu ne demandes rien. Tu offres et tu prends. Action réaction. C'est du tel quel, comme au IKEA. Je n'arrive pas à comprendre comment un bon gars comme moi a dit oui une deuxième fois. Oui, je ne suis pas bon pour toi. Oui, je ne veux plus aimer comme il se doit. J'ai abandonné le match en cours ! Frustré, j'ai *pitché* ma raquette par terre et j'ai quitté le terrain. Bonsoir ! Il est parti !

Je ne pensais pas que le sentiment d'échec allait être omniprésent dans le processus. C'tu juste moi ? Mon ex vit-elle devant son écran en se disant : « Tout va bien. Enfin je suis libre. Je suis mieux sans lui. C'était une bonne décision » ? Que se dit-elle ? Et la page de son site de rencontre est-elle fermée, elle ?

En aucun cas je ne veux revenir en arrière. Ce n'est pas que le repas était mauvais, mais je digère mal avec l'âge.

Bon, allez ! Fais un internaute de toi et *switch*, passe à autre chose ! Je décide d'aller sur ma page Facebook. Là, j'ai un message d'une fille que je ne connais pas, en attente ! J'ouvre la lettre et il y a ce petit mot : « Es-tu aussi sympathique dans la vie qu'à la télévision ? ? ? »

J'ai répondu oui en souriant ! J'ai défait mes boîtes en chantant « *don't worry, be happy !* »



MARTIN LAROCQUE

Martin Larocque n'écrit pas. Il raconte. Observe. Martin a déjà publié des écrivains. Il a vu des gens écrire. Et c'est là qu'il s'est dit : « Ouf ! Je n'écirai jamais ! » Pourtant, Martin aime lire quand c'est beau. Ça, c'est son critère : il faut que ce soit beau ! C'est quand il a lu Henry Miller qu'il s'est dit pour la première fois : « Que c'est beau ! » Alors Martin a raconté à son ami ce qu'il avait lu. Son ami a aimé ce que Martin a raconté. L'ami n'a jamais lu Henry Miller. Mais il a aimé que Martin raconte.

Puis Martin a eu des enfants et il a raconté des histoires. Les enfants aimaient que Martin/papa raconte les images du livre. Martin raconte vraiment bien. Il prend plaisir à raconter. Tant et si bien que Martin en a fait son métier. Il raconte sur scène combien les gens peuvent être beaux, comme les livres de Henry Miller. Il raconte depuis vingt ans ses recherches sur le beau de l'humain. Martin aime encore et toujours raconter. Mais un jour, la gentille fée lui a demandé d'écrire ses histoires. Et Martin a travaillé durement pour raconter par écrit. Oh ! C'est fou ce qu'il a travaillé ! Puis après quelques publications – *Papa par-ci, papa par-là* (2012), *Papa pure laine* (2010), *Papa 24/7* (2008) –, Martin a accepté d'écrire ses *racontages*. Martin n'écrit pas, il raconte avec des mots en noir sur papier blanc. Martin trouve que la vie est belle. Martin trouve que le monde est beau (Martin ne se drogue pas).

Martin raconte tout ça d'un océan à l'autre. Il rencontre même de jeunes futurs *raconteux* et leur raconte ce qu'ils pourraient devenir. Les jeunes *raconteux* écoutent. Martin sait qu'ils raconteront le beau. Martin a déjà constaté que certains de ces ex-jeunes futurs *raconteux* racontent. Et ils sont beaux. Alors Martin continue de raconter. Sous toutes les formes possibles. C'est la première fois, dans ce recueil de nouvelles, que Martin raconte une histoire qu'il a presque inventée. Pour le plus grand bonheur des lecteurs, il s'est permis de jouer entre lui et son imaginaire. Gros fun ! Mais quel travail !

Dans cette nouvelle que vous venez de lire, Martin souhaite que vous ayez trouvé beaucoup de plaisir au fil de son *racontage* imaginé ! Lui, pendant ce temps-là, il est reparti quelque part, raconter autre chose ! Sacré Martin !

www.estimatedesoi.ca

Photo de l'auteur : Matisse Larocque

LUCIE PAGÉ

Le grand changement

Je suis finie. C'est ce qu'il a dit. *Tu es finie !* Et il est parti. Trente-deux ans de mariage, trois enfants dont il est si fier. *Un morceau de viande desséché.* C'est ce qu'il a dit. *Tu vas m'arracher le gland.* Ça gratte trop. La ménopause, ça assèche. Ça allait si bien avec le timbre hormonal. Mais après deux ans, et de l'activité pas très catholique sur mes ovaires, l'oncologue a dit : *Arrête !*

L'enfer.

Tu mouilles à la mauvaise place. Je pleure souvent. *Tu m'énerves. Va brailler ailleurs.* Des larmes nouvelles, sans nostalgie, qui coulent sur un grand changement. L'inconnu. Et puis les chaleurs, à vouloir appeler les pompiers vingt fois par nuit. *Couche-toi dans le congélo, tabarnak ! J'essaie de dormir.* Il ne me colle plus, je suis trop collante. Je rêve de dormir nue. *Cache tes bouttes qui pendent.* Je ne dors plus. Qu'à coups de quinze ou vingt minutes à la fois, jusqu'à la prochaine chaleur. J'ai soif. J'ai toujours envie. Le bruit m'énervé. J'oublie. Je déprime, cherche pourquoi et ne trouve pas. Ça m'enrage. Ma concentration s'est évaporée, comme ma libido d'ailleurs. Tout allait si bien avec le maudit timbre.

Fuck.

Va voir mon Chinois, m'a dit une chum. Je suis allée voir Ming. On ne sait jamais. Il m'a piquée un peu partout avec ses petites aiguilles : dans les pieds, les bras, même au milieu du front. Sur les ovaires aussi, bien sûr, vidés de leurs semences, mais éperonnés

tout de même d'une sagesse millénaire. Je suis restée comme ça pendant quarante-cinq minutes. Puis, il m'a donné une mixture d'herbes. Après trois mois, j'étais trouée comme une passoire et je chiais du caca vert. Mais la ménopause continuait de me vider. *Ça prend du temps, madame.* Eille, Ming ! J'ai cinquante-trois ans. J'ai besoin de vivre. Maintenant !

J'ai besoin de dormir. De rire.

Jouir serait bien aussi. Même plus capable toute seule.

Va voir mon Indien, m'a dit une autre chum. C'était le chef en personne. J'ai passé cinq jours dans le bois avec lui, dont un après-midi complet dans une tente de sudation. J'ai pleuré, que des larmes anciennes. J'ai ri, de tous mes beaux souvenirs. Il m'a donné des herbes également. Une fois par semaine, je devais les faire cuire, un peu de ci, un peu de ça. Tous les dimanches, la maison empestait. Mes chaleurs continuaient d'embuer les fenêtres. Et mon avenir...

Va voir mon doc, m'a suggéré ma voisine. Il m'a donné des pilules pour dormir. Enfin ! Un peu gommée le lendemain, au moins je dors ! Des pilules pour les nerfs aussi. D'autres pour mes attaques de panique, ou d'anxiété, ou d'hystérie. Ça couvre tous mes symptômes, c'est écrit sur le papier. D'autres encore pour atténuer les effets secondaires, dont il faut tenir compte. Et puis, bien sûr, les antidépresseurs ! *Ça prendra plus de temps à faire effet, soyez patiente*, qu'il a dit.

Je suis assommée. Mais reposée.

Je dors. Même debout parfois.

J'ai arrêté de pleurer. C'est déjà ça.

J'ai acheté des huiles spéciales. Pour protéger son gland. Adoucir le plaisir.

Mais, ils sont partis. Le plaisir et le mari.

Tout est là. Il n'a rien pris. Qu'une valise. Même pas un souvenir. Même pas les boutons de manchette de notre vingt-cinquième anniversaire de mariage. J'avais fait graver notre date, mon cœur, notre amour. *Pour toujours*. C'est écrit. C'est pour toujours, l'amour, non ? Surtout après trente-deux ans ?

Tu es finie...

Elle est venue le chercher. J'ai tout vu de la fenêtre du salon. Aussitôt la porte claquée, notre vie, nos centaines, nos milliers de nuits d'amour se sont évaporées. Elle est sortie de la voiture et lui a sauté dans les bras. Dire que c'est moi qui lui ai trouvé cette greluche ! Pour l'exercice, je l'ai encouragé afin qu'il perde ce bedon qui faisait craquer sa chemise. Moi, c'était pour les fesses, j'espérais voir renaître son désir. Cette garce parcourt les fonds de rangs, où nous habitons, pour offrir des cours de yoga aux amoureux de la nature. Elle a trente-quatre ans. Pas d'enfants. Un corps sublime. Elle rit. Une femme splendide, qui mouille à la bonne place, elle...

Il a lancé sa valise sur la banquette arrière, a pris le volant et est parti le sourire aux lèvres ; un sourire que je connais bien, celui qui précède l'amour, le désir, la passion. J'ai suivi le nuage de poussière jusqu'au bout du rang. Ils ont disparu vers un nouvel avenir.

Je suis finie. J'ai les cheveux blancs. Le vagin sec.

Debout dans cette maison, je chavire. Je ne reconnais plus mon foyer qui, pendant des décennies, m'habillait de duvet, aussitôt le pied posé dans l'entrée. Mon antre. Mon velours. Mon refuge. Cette maison est ma biographie. Et soudainement, je la hais. Sa

chronologie, ses histoires, ses anecdotes, ses évocations, ses confessions... Je la hais. Elle est finie. Sèche.

Mon âme est un triste musée.

Je pars. Une seule valise. Ma vie dans une valise. Tiens ! S'il l'a fait, j'en suis aussi capable ! Quelques sous-vêtements. Les petites huiles spéciales aussi, dont une à saveur de fraise. *Ta fraise est sèche !* qu'il a dit. Quelques pantalons, des gilets, une jolie robe au cas où. *T'es finie.* Puis une autre, plus simple, pour boire de la limonade sur une terrasse. Un peu de maquillage, des produits de toilette. Ma grosse trousse de médicaments. J'avale deux pilules à large spectre, prescrites pour quand on perd les pédales, qu'on le sait et qu'on veut que ça arrête, tout de suite. Parfois, elles n'agissent pas assez vite. Alors, je m'empresse de fermer ma valise avant de changer d'idée.

Je descends l'escalier avec ma valise, bing ! bang ! bing ! bang ! Me prépare un petit sac de provisions, sors dehors, ne ferme même pas la porte. Pourquoi fermer un livre sans conclusion ? Les pilules commencent à faire effet. Vite, je dois bouger.

Une valise. Une route de terre. Une dame finie à la fente aride.

Là-bas, à une vingtaine de kilomètres, il y a le rang des Célibataires. Les filles y vont. Elles s'amuse. Elles ne restent jamais. C'est à mon tour. Je veux exploser dans les bras d'un homme. N'importe lequel !

Au bout de deux kilomètres, je veux rentrer. La valise est lourde, ses roulettes sont des décorations sur cette route de terre. Suis-je folle ? Ai-je perdu les roues de la réalité ? Les champs de blé m'épient, inclinant dans le vent leurs brindilles dorées qui scintillent. Mes jambes bougent. La valise me suit. Elle me pousse, met des

galets sur ma ménopause, *le grand changement*. Certains disent même *le grand climatère*, du latin *klimaktêr*, « période critique ». Un nouveau corps apparaît, enveloppant la même jeune âme. Comme une enfant qui découvre l'adulte en elle à la puberté. Mais l'adolescence, c'est du gâteau, comparée au grand climatère. Calvaire !

Ma bouteille d'eau est presque vide. Mon sandwich à la mélasse est au fond de mes talons, assis sur des ampoules. Mes pieds me font mal, saignent comme ce soleil qui disparaît dans le rougeoiement du crépuscule. Le vent souffle sa dernière portée. Le silence de la nature prend la relève et chante ses symphonies de grillons et autres musiciens hexapodes. L'eurythmie des sons que nous produisons est aussi douce et régulière qu'un cœur au repos. Une pure synchronicité. Je ne veux plus m'arrêter. Je suis la plaine. Je suis la nuit. Je suis la route. Je suis la douleur.

Je veux crier.

Je crie.

Je pleure l'univers.

Je n'ai plus rien. Que des frissons de peine. D'épuisement.

Et puis arrive l'Espoir. Une énergie sublime qui envahit mon corps. J'approche. Je perçois le bruissement du ruisseau où coulent les jus de plaisir du rang des Célibataires. Les quenouilles découpent le tableau céleste de leurs silhouettes rondes et dressées : des vits qui éjaculent des étoiles. Une source n'est pas tarie parce qu'elle ne coule plus ! Je veux couler. Je veux jouir !

Des ormes majestueux bordent l'entrée du rang, signe qu'on arrive sous les auspices de l'amour. L'amour de la jouissance. J'y suis venue une fois, dans ce rang, chercher une amie qui souffrait

de son célibat depuis si longtemps que son hymen avait repoussé. Elle en était revenue vibrante, resplendissante. *T'es chanceuse, toi, tu as tout ça à la maison !* m'avait-elle enviée. J'avais acquiescé.

Une lumière au-dessus d'un balcon. Je me sens animée d'une nouvelle flamme. Tout est possible, non ? Une faible lueur danse à travers les draperies tirées. Une bougie, sûrement. J'approche. Trois marches. Une musique me parvient en sourdine. Mozart, je crois. Amadeus dans le rang des Célibataires ? Hmmm... Je suis déjà séduite. Au moment où je pose le pied sur la première marche, le bois craque, Mozart se tait. J'entends des pas. Je fige. *Qui est là ?* La voix est ferme, ténor. *Je ne suis pas disponible. Pas ce soir !* affirme l'inconnu. Il ne me reste plus qu'un filet de voix. Je suis perdue, je suis seule. J'ai mal, que je lui dis. La porte s'ouvre. Je ne perçois pas ses traits, cachés par la nuit et le brouillard de mes larmes. Je sens ses mains, larges, fortes, attraper mes bras. Il me prend et me tire vers lui. *Ma chère dame, que vous est-il arrivé ?* Il scrute les environs. *Vous êtes seule ?* Il voit ma valise et la prend.

Il me fait asseoir sur le sofa. S'agenouille à mes pieds, détache mes bottines ; enlève la première. Le bas est taché de sang et de liquide jaunâtre. Je grimace. *Je reviens*, me dit-il, une lueur de compassion au fond des yeux, aussi bleus que le ciel d'Afrique. J'avais oublié ce bien-être qu'on ressent à recevoir un brin d'empathie. Je le dévisage. Quel bel homme ! Je dois rêver. Environ mon âge. Du gris sur les tempes. (Évidemment, les cheveux blancs dénotent la maturité et le charme chez l'homme, la date de péremption chez la femme. *Tu es finie.*) Il se lève, presse un bouton sur la télécommande et redonne vie à Amadeus. Je le suis du regard. Son corps a déjà été sculpté. Ses fesses sont rondes,

fermes ; ses jambes longues, presque musclées. Je jaugerais mieux sans le pantalon... Sa taille est ferme aussi, quoiqu'un peu épaissie par l'âge. Pas autant que celle de mon mari toutefois. Oups ! Que celle de mon ex. Mon ex ! Un nouveau mot dans ma biographie.

Mon nouveau prince disparaît dans la cuisine. J'entends des armoires, des bols de métal, l'eau qui coule. Tout est impeccable dans le salon, inhabituel pour un célibataire. Une bibliothèque longe un mur. Une chaîne stéréophonique dernier cri et une immense télé occupent celui d'en face. Quelques cadres. Des paysages. La seule femme dans la pièce est celle de Claude Monet, dans le champ, sa longue robe, son écharpe au vent, une ombrelle à la main.

Il revient. Je remarque son torse. Ferme aussi. J'adore. Je rêve. Je souris. Il s'agenouille de nouveau. Ses gestes sont posés, doux. Que fait-il dans la vie ? *Je signe des papiers.* Il n'en dit pas plus. Il trempe mes pieds dans la bassine. L'eau est tiède. Ses mains sont chaudes. Il brûle une aiguille, puis perce deux cloques et les chausse d'onguent. Les habille d'un pansement. *Vous avez faim ? Soif ?* Oui, tout ça. *Un thé et une tartine ?* Faim d'amour, soif de désir. *Un bout de pain et du vin ?* Ce sera parfait, ça. Merci ! Pourquoi est-il si gentil ? Il veut baiser ? C'est ça ? Ah ! Les hommes !

Il revient dix minutes plus tard avec un plateau : pâté de foie, pain. Un verre pour le vin. *Vous voulez parler ?*

Non, je veux baiser. La femme à l'ombrelle, dans le tableau de Monet, c'est moi.

Je lui dis plutôt que mon mari m'a laissée après trente-deux ans de mariage pour un petit jupon. Il sourit. L'histoire classique. Celle qu'on lit et qui reste à l'extérieur de nos vies, terminée aussitôt le

livre fermé. Fiou ! C'est de la fiction ! Les échos dans ma tête s'échappent. *Tu es finie. Ta fraise est sèche.* Il sourit encore. *Ah ! Les femmes ! Vous êtes trop sensibles !* Je m'offusque, lui dis que j'ai sacrifié ma vie, ma carrière pour élever mes enfants. Que j'ai soutenu mon mari tout au long de la sienne, qu'il n'aurait pas accompli la moitié de ce qu'il a fait si je n'avais pas été là ! Me suis choisi un travail que je pouvais faire de la maison. Jamais manqué une réunion de parents, un spectacle d'école, une joute de soccer ; les points de suture, les amygdales, les bras cassés ; les dictées, les soupers, les peines d'amour.

Il rit. Pas moi. Il pose une main sur ma joue et, avec l'autre, repousse une mèche de cheveux blancs derrière mon oreille. *Les sacrifices sont ton choix.* Je cherche de la pitié. C'est plutôt un baiser qu'il me donne. Une grande bouffée climatérique s'empare de moi. Je l'écarte doucement, enlève ma veste, puis mon gilet. Ne reste que ma camisole. *Eille ! T'es plus facile que je croyais !* Son sourire, niais. Non, non, c'est la ménopause qui me donne chaud. *Ah ! Les affaires de femmes !* Il ignore mon inconfort, me pelote momentanément le sein gauche. Perd toute sa beauté en un instant. Vingt-cinq kilomètres à pied sur une route de terre à tirer une valise de souvenirs malades, pour aboutir dans les bras d'un bel homme... froid ! Je veux repartir. Je sens son machin sur ma cuisse. Je le pousse. Je pleure. Il insiste, enfonce son arme, *ayoye ! c'est du papier sablé, ça !* et fait son changement d'huile. Mais je m'attendais à quoi dans ce rang ?

Fuck.

Il ronflait quand je suis partie, au petit matin.

Une voiture approche. La femme au volant, rayonnante (évidemment), ralentit, baisse la vitre. *Vous êtes correcte ?* Ce sont les femmes faciles, ou jouisseuses, ou ennuyées, ou sans souci, qui, à six heures du matin, soulèvent des nuages de poussière dans ce rang hédoniste. Ou désespérées, comme moi. Je viens de commencer ma journée. Je n'ai pas encore souffert, lui dis-je. J'ai besoin d'avoir mal parce que je veux vivre. *Ah ! Quatrième ferme sur la gauche. Dix-huit kilomètres environ.* Elle me salue, remonte la vitre et démarre. Une sans-souci, celle-là. Je l'envie.

J'ai marché toute la journée, la mort dans l'âme, la vulve crevée.

Le soleil est parqué juste au-dessus du toit de la quatrième ferme sur la gauche. Une petite Fiat est stationnée devant la grange au toit vert. Le bruit de mes roulettes dans le gravier résonne comme celui de talons hauts sur un plancher de bois, étouffant la timide harmonie vespérale. Deux petites marches, usées par le temps, ou peut-être par les semelles ennuyées cherchant du plaisir, mènent à un long balcon de bois.

Je ne me fais pas d'illusion. Je veux un bain, un lit. *Fuck* l'homme ! Et je vais lui dire tout de go – je suis ménopausée ! Perdue ! La passion fripée, tout en boule, juste là, dans le fond de l'estomac. Touchez, monsieur, touchez ! Je lui prendrai la main, la mettrai sur mon plexus. Sentez, monsieur, ce cœur qui bat la douleur, qui cherche l'amour, à chaque pulsation. L'amour de la vie ! Et là, touchez, oui, ici, ce désir perdu dans un canal fini. *Tu es finie...*

Les roulettes de ma valise crissent. Je n'aurai sûrement pas besoin de m'annoncer. Devant la porte moustiquaire, c'est un tableau mystique qui plane. Au centre de la pièce, sous un abat-jour en papier de riz arborant le symbole du yin et du yang, se trouve une

petite table ronde. Personne. Mais y flotte une âme. L'odeur du bois de santal aussi. Allô ? Ma voix retentit.

Je retourne sur mes pas, fais le tour de la maison et me retrouve dans un champ de Van Gogh. Dans ce tableau, il y a un homme au t-shirt vert, encolure en V, un panier dans les bras, qui cueille des fleurs. Il m'aperçoit, sourit sans hésiter, me fait signe d'avancer. Il n'est ni beau ni laid. La jeune quarantaine. Les cheveux très courts, à peine grisonnants. Il porte la barbe en duvet. Ses lèvres sont épaisses, surtout celle du bas. Son long nez, légèrement enfoncé sur le bout, lui donne une allure un peu énigmatique. *Vous cherchez ?* Il me désarçonne. Oui. *Alors, vous trouverez.*

Il m'invite à le suivre. À l'intérieur, tout est bien rangé. Impeccable. Les livres, les bibelots, le bouddha dans le coin. Le salon, la cuisine. Tout. Je me méfie du nickel après mon expérience avec l'infirmier attentionné. *Enlevez vos chaussures. Vous semblez boiter.* Je m'assois, défais mes lacets. Une bouffée de chaleur m'envahit, comme si un volcan crachait sa lave en un instant de Planck. Je garde mes bottines et retire plutôt les pelures du haut. *Vous avez faim ? Soif ? J'ai chaud ! La ménopause, vous savez... Oui. Je sais. Une douche ? Un bain ? Dites-moi.* Oui, un bain. Merci.

Il est plein de bulles. La lavande, un peu le géranium. La rose aussi, je dirais. *Ce sont mes propres huiles.* Son jardin. Son panier. Ses fleurs. Une bougie dégage une odeur subtile. *Du néroli. C'est bon pour débloquer certains chakras.* Il est sérieux. Il ferme la porte. Tout est des plus suaves dans cette salle de bain, mais il ne m'aura pas, lui, avec ses bulles, ses bougies, ses petites huiles... Il ne m'aura pas !

Je me laisse flotter. Plus tard, j'entends cogner tout doucement. *Votre valise est à la porte.* Il est trop gentil. Il ne m'aura pas ! Merci.

Une biscotte et un thé fumant m'attendent. *C'est une tisane. C'est bon pour vos chaleurs.* Eille, chose bine, j'ai tout essayé ! Ming, l'Indien pis l'doc. Je m'assois. Merci, c'est gentil. La tisane soulage. Douce. Et vous faites quoi dans la vie ? *Je lis. J'écoute. Je parle aussi.* Il marque une pause. *Venez. Votre chambre est prête. Demain...*

Dès potron-minet, j'entends l'extracteur à jus. Je descends. Il semble de bonne humeur. Des graines et du yogourt sur la table. *Vous avez bien dormi ?* J'y pense. J'ai dormi avec le même pyjama toute la nuit ! Je ne me suis pas levée ! Je n'ai pas eu de chaleurs ! J'ai dormi, oui ! *C'est la tisane. Je vous l'avais dit.* Mais qu'y avait-il dedans ? *Asseyez-vous. Mangeons.*

Il me demande de raconter ce que je fais avec une valise sur une route de terre, dans un rang de plaisir, avec un cœur déchiré. *Vous cherchez l'amour ?* En effet. *Vous cherchez au mauvais endroit.* Il avale quelques bouchées, une gorgée de son jus. *Il est en vous. Vous êtes l'univers. Tout est là.* Il se met à parler, de la divinité, pas celle qu'on vend au centre commercial, celle qui existe en soi ; de la spiritualité aussi, de la méditation. *Tout est en vous. Il faut savoir chercher, apprendre à trouver.* Comment ? Au moment où je pose la question, une chaleur m'envahit. *Ah ! Il vous faut une autre tisane. Venez.*

Il m'emmène à la grange au toit vert et glisse la massive porte sur le côté. Je reste bouche bée. Une immense serre vitrée abrite des rangs et des rangs de plants de cannabis. Mais vous êtes un

drogué ! Un vrai drogué ! Il ne réagit pas. Il me raconte plutôt l'histoire de sa nièce née avec le syndrome de Dravet, une forme génétique très grave d'épilepsie, qui entraîne un retard de développement, une mauvaise coordination des mouvements et des troubles du comportement. *Ma nièce faisait environ deux cents crises épileptiques par jour. La médecine traditionnelle gave ces enfants de médicaments insensés aux effets secondaires terrifiants. Immoraux. Avec ces plants, je fabrique une huile brute. Depuis, ma nièce fait une ou deux crises par mois. Mais c'est merveilleux ! C'est illégal ! Mais pourquoi ? Hmmm... Stupidité, cupidité et corruption de la mafia pharmaceutique et politique.* Il me dit traiter près de mille « patients », beaucoup atteints du syndrome de Dravet bien sûr, mais aussi du Parkinson, de la sclérose en plaques, du cancer. *Je connais une femme – un cancer du cerveau – qui prend huit cents milligrammes d'huile brute par jour. Le médecin lui donnait entre six et huit semaines à vivre. Ça fait trois ans. Il risque sa vie, sa liberté, tous les jours pour aider tous ces gens. Si j'arrête, une centaine d'enfants mourront en moins d'un an. Incluant ma nièce.*

Et la ménopause ? *C'est ma mère ! Elle prend cent milligrammes trois fois par jour, ne prend plus aucun médicament, ni pour dormir ni pour rire. Et sa libido s'est réveillée. Mon père me dit qu'il m'en doit une ! Il rit. Parlant de ménopause, venez. On va vous refaire un thé. Ça fait plus de huit heures.*

Nous repartons. Je le suis entre les rangs de cannabis. Puis là, à un mètre derrière lui, sans crier gare, le désir explose. Je m'arrête quelques instants, le regarde marcher. Je ne pars pas d'ici sans avoir fait l'amour avec cet homme. Cet ange, je l'aurai !

Dans la cuisine, tout en préparant la tisane, il raconte : *Il y a près de cinq cents composants dans cette plante, dont environ quatre-vingts cannabinoïdes propres au cannabis. Le THC n'en est qu'un. Il soulage certains maux, est inutile pour d'autres, comme pour le syndrome de Dravet. Pour les enfants qui en souffrent, c'est le CBD qui importe. Surtout, ne vous inquiétez pas, la dose de THC dans votre tisane est très faible. Vous n'aurez pas d'effets psychédéliques !*

Il me raconte qu'on s'est servi de cette plante pendant des millénaires pour ses propriétés anti-inflammatoires, antibactériennes, antioxydantes, antispasmodiques, analgésiques, antiépileptiques, antifongiques, sédatives, antidouleurs, antinausées. *Et pour des dizaines d'autres bienfaits. C'est de la folie presque criminelle que d'associer cette plante avec des drogues dures et, ainsi, d'ignorer ses vertus.* Il montre du doigt mon pilulier. *Vous ne partirez d'ici que lorsque vous serez sevrée de toute cette merde chimique.*

Nous parlons pendant des jours, quelques semaines. Des déesses hindoues, des méditations bouddhistes, des mythes grecs. Parfois, je ne l'écoute plus. Je vois sa bouche, ses lèvres. J'ai faim de lui. Le désir brûle mon ventre, comme à vingt ans, quand la source coulait. Je ne veux plus être sevrée. Cet homme au t-shirt vert... une potion tellement plus enivrante que toutes les drogues du monde.

Il me montre un passage dans un livre. Je fais mine de devoir m'approcher. Je craque. Je le sens de tout mon être. Son énergie. Son parfum. Sa virilité. À quelques centimètres de son cou, je fais semblant de suivre son doigt qui souligne le passage qu'il lit. Je

ferme les yeux, cherche le courage de ne pas tomber dans les pommes. Dans son cou. Ses bras. Sa bouche. Son sexe...

J'ai envie de toi.

C'est sorti. Un petit chuchotement. Tout doux. Son doigt s'est arrêté. Il a fermé le livre. *Moi aussi.* Je suis restée sidérée, accrochée à ses mots... *Moi aussi...* Il me regarde, de ses yeux noisette. Son regard est profond. Je veux fondre en lui. *Le désir est souffrance.* Mais le désir est si délicieux ! *Je sais.* Je vous désire. *Je sais.* Ardemment. *Je sais.* Vous ne céderez pas ? *Non.* Vous ne me désirez pas ? Il me serre dans ses bras. Des larmes jaillissent. *Pleurez. Respirez cette émotion. Vivez-la. Toute émotion a une énergie. Qu'elle soit négative ou positive, l'énergie voyage. Il faut la canaliser. Prenez cet amour, ce désir, et remplissez votre cœur avec eux.*

Il relâche son étreinte. Je la voulais éternelle.

Je crois qu'il est temps de poursuivre votre chemin.

Je l'attendais, cette phrase, je savais qu'elle frapperait dur. Au petit matin, il était déjà parti. Une note et un contenant sur la table. *La maison au toit de métal bleu. Au bout du rang, à gauche, dans le rang des Rêveurs. Il vous attend.* Il a dessiné un tout petit tournesol en guise de signature. *P.-S. Vous avez la force. C'est par l'énergie féminine que passera le changement de conscience dont a besoin l'humanité.* Dans le petit contenant, assez d'huile brute de cannabis décarboxylée pour une année. Si l'homme avait la ménopause, il y aurait plus de compassion sur la planète, moins de guerres. Et le cannabis serait légal, bâtard.

Je me sens investie d'une nouvelle vivacité, même si je veux mourir de désir pour cet homme au t-shirt vert qui m'a redonné

l'amour de la vie. Ma valise est moins lourde. Mon passé aussi. Et l'avenir ? Une chose à la fois, tabarnak !

Je marche, je marche. Je cours vers le bout du rang, même si personne ne va jusque-là. Parce qu'après, à gauche, c'est pour les gens heureux, rangés, mariés ou non, mais unis. Quelqu'un m'aidera. J'ai une leçon à y apprendre, sûrement.

Le son du ruisseau a disparu. Les champs ne sont plus que des ombres foncées sous le ciel mauve et orangé. Au bout du rang, un saule pleureur m'attend. Je l'ignore, tourne à gauche. Je marche vers l'inconnu. Je m'ouvre au changement. Prends-moi, grand climatère !

Le bleu du toit scintille sous la pleine lune.

Il est là. Je le vois, assis à la table de la cuisine. Il semble écrire. Je m'approche doucement. Mon cœur bat la chamade. Je lève les yeux. Il est grand. Sa chevelure est noire, bouclée. Son dos est large. Je vois ses bras. Ils sont brun foncé, presque noirs. Il relève soudainement la tête. Je me recule aussi rapidement. Il se lève, passe devant la fenêtre, arrive à la porte. L'ouvre. Je suis figée. Il m'aperçoit. Son visage s'illumine. *Enfin !* Un tel charisme émane de son être, une aura presque tangible. *Je t'attendais.* Il me tend la main, enroule ses doigts autour des miens. Le contraste de nos peaux est criant, même dans la nuit. Il me tire vers l'intérieur. Une chaleur m'enveloppe. Mes genoux tremblent. Son regard, intense, n'est que compassion. Amour.

Il me conduit jusqu'à un grand miroir. Debout derrière moi, il me relève doucement le menton afin que je me contemple dans la glace.

Je nous y vois, un instant. Puis le reflet se brouille et des images saisissantes apparaissent...

Alors, mon cœur se souvient. Je redeviens Lucie Pagé, et la réalité nous rejoint. Les premiers instants, lorsqu'il était là, sur l'estrade au stade, à Soweto, en Afrique du Sud, le 27 octobre 1990, devant 50 000 personnes. Elles s'étaient tues, toutes, dès l'instant qu'il y avait mis le pied. Il leur avait parlé avec son cœur, sa passion. « Ce n'est pas parce que nous sommes Noirs que nous sommes inférieurs ! L'apartheid est un crime contre l'humanité ! » J'avais senti son énergie cette journée-là, sa flamme pour la justice sociale qu'il faudrait copier et coller dans les cœurs du monde entier, surtout ceux installés dans les corps froids des gens de Wall Street.

Le même soir, je l'ai rencontré par hasard dans un bar au centre-ville de Johannesburg. J'y faisais un reportage sur l'histoire du *township jazz* d'Afrique du Sud, celui des Noirs, le plus beau, interdit par le gouvernement blanc, quand il est entré : Jay Naidoo, secrétaire général du Congrès des syndicats sud-africains, trente-cinq ans, beau comme un prince. Et avec toute une journée dans le corps ! Je le sais, j'y étais dans ce stade, hypnotisée, ensorcelée, comme tout le monde d'ailleurs, devant ce géant de la lutte contre l'apartheid. Nous avons parlé jusqu'aux petites heures du matin. De nos mères surtout, des émotions, de la vie. Je voulais une entrevue. Il voulait la paix. Surtout pas l'amour. Surtout pas une femme. Il avait un pays à changer.

Ma dernière semaine de tournage en Afrique du Sud en fut une d'amour en cachette. La nuit avec Jay, le jour avec mon équipe. J'ai interviewé Nelson Mandela, droguée par le désir, enivrée par le

sexe, vidée par le manque de sommeil. Ce fut une excellente entrevue.

Nous nous sommes dit au revoir dans la voiture, le dernier matin. *Je te souhaite une belle vie.* Moi aussi. Mais deux semaines plus tard, il m'a appelée, à Montréal, le 29 novembre 1990, pour me souhaiter bon anniversaire. J'étais heureuse. Des papillons dans le ventre. Sans réfléchir, je lui ai demandé ce qu'il faisait pour le temps des fêtes. *Je ne sais pas. Toi ?* Je vais voir ma mère dans le Grand Nord, chez les Inuits. Tu viens ?

Il est venu. C'était magique. Ça l'est encore. Trois enfants. Des océans, des tempêtes, des déserts, des peurs, des désespoirs, des drames. Et encore des océans. Mais toujours de l'amour !

Il ne m'a jamais abandonnée. Il n'a jamais baissé les bras. Même quand sont arrivées les affres de la ménopause, alors que je croyais avoir tout vécu – puberté, grossesses, accouchements, allaitement, menstruations, hémorragies. Il m'apportait des débarbouillettes froides, soufflait tendrement sur ma nuque, tenant mes cheveux de ses longs doigts fins. Encaissait mes sautes d'humeur avec humour et tendresse, me berçait jusqu'à épuiser mon insomnie, et sa voix. Patient, même pendant les chaleurs. *Laisse-toi aller. On va y arriver.*

Puis, cette découverte de l'huile de cannabis a changé ma vie, et celle de mon mari, de mes enfants, de mon entourage. Après avoir perdu pied, je suis redevenue passion, je suis redevenue vie, je suis redevenue femme. De fil en aiguille, on a trouvé un groupe de gens qui se battent corps et âme pour que cette plante extraordinaire soit légalisée, étudiée, comprise, utilisée. Beaucoup lui doivent la vie. Et sans elle, tellement mourront.

Mon mari m'a rassurée, dernièrement, parce que nous avons dû voyager, et que je n'ai pas pu trimballer mon huile. J'ai souffert. *Même sans plante, mon amour, je serai toujours là. Je partage ta ménopause. Elle est nôtre. Je veux tout partager avec toi. Nos bonheurs comme nos défis. Je n'aurais jamais pu accomplir la moitié de ce que j'ai fait, sans toi. Tu m'as donné trois magnifiques enfants. Je t'aime avec tes nouvelles rides, tes plis et tes chaleurs. Jamais je ne t'abandonnerai, mon amour.*

Je ne suis pas finie. Voilà vingt-six ans que nous sommes ensemble. La plus belle histoire d'amour, c'est moi qui la vis, j'en suis convaincue. *I love you, my sweetie pie.* Vingt-six ans que j'entends ça, presque tous les jours. Malgré tout. Grâce à tout.

Jamais je ne quitterai le rang des Rêveurs.



LUCIE PAGÉ

Elle se plaît à dire, des étoiles dans les yeux, que même dans ses rêves les plus fous, jamais elle n'aurait pensé croiser, au hasard de sa route, un amour si grand qu'il dépasse la fiction. Alors quand on lui a demandé d'écrire une nouvelle, fictive ou non, sur le thème de l'amour, elle a choisi de jumeler les deux. À l'autre bout du monde, en Afrique du Sud, l'amour est arrivé sur son chemin sans crier gare, l'entraînant vers une relation extraordinaire qui a changé le cours de sa vie et celle de beaucoup d'autres personnes. Si elle peut imaginer la quête de l'amour, elle ne pouvait dans sa nouvelle qu'ultimement tomber dans les bras de son mari, rencontré après la libération de Nelson Mandela, en 1990.

C'est aussi en Afrique du Sud que Lucie a vraiment découvert l'amour de son travail : devenir correspondante à l'étranger était un rêve qu'elle chérissait depuis son plus jeune âge. Passionnée de journalisme grâce aux portes qu'il lui ouvrait sur l'inconnu, elle a couvert l'ère Mandela (1990-1999) pour divers médias québécois. Puis elle a commencé à écrire. D'abord l'histoire du démantèlement du régime de l'apartheid vu à travers ses yeux de femme, de mère, d'épouse et, surtout, de femme blanche. Ensuite, elle a poursuivi avec des œuvres, fictives ou non, qui ont toutes en commun la lutte pour la justice sociale. L'injustice tue, clame-t-elle, qu'elle soit envers les femmes, les jeunes, les Noirs, les gais ou envers qui que ce soit. Alors, pour rester en vie, quand elle se lève le matin, avec

ses mots et la passion qui anime toutes les cellules de son corps, elle se bat contre l'injustice.

Son inspiration pour sa nouvelle lui vient aussi du film *Bagdad Café*, qui raconte, selon elle, une des plus grandes histoires d'amour de tous les temps : celle d'une femme ménopausée qui, aux hasards de sa route, recherche la flamme de « l'amour de la vie ». Elle la trouve finalement parmi les plus démunis, les gens humbles et vrais. Pour une femme, l'amour change d'allure à cette période de la vie, mais son histoire est le plus souvent ignorée, même ridiculisée. Lucie a voulu insister sur ce sujet tabou qu'est la ménopause, pourtant responsable d'une grande partie des divorces.

Née en Nouvelle-Écosse, Lucie a grandi au Manitoba, en Ontario et au Québec. Elle est cofondatrice, avec son mari Jay Naidoo, du projet de développement EarthRise, en Afrique du Sud, qui vise à construire un village du futur basé sur la justice sociale, la paix, l'énergie renouvelable et l'agriculture biologique. L'objectif est également de créer un endroit où l'art et la culture sont aussi importants que l'eau, et où chaque membre de la communauté prend part aux décisions.

Au milieu de sa vie trépidante, Lucie trouve le temps d'enseigner le piano aux enfants défavorisés et de faire de la peinture sur bois. Notre auteure adore aussi la lecture et affectionne particulièrement *La vie devant soi*, de Romain Gary, et *L'étranger*, d'Albert Camus, qu'elle a lus à plusieurs reprises. Cette femme passionnée et passionnante considère ses trois enfants comme les plus grands chefs-d'œuvre de sa vie.

www.luciepage.com

www.earthrisetrust.org.za

www.earthrisemountainlodge.co.za

Photo de l'auteure : Shanti Naidoo Pagé

NORMAND DE BELLEFEUILLE

*Spendlove*¹

*À M.B., MA numérologue !
Et à mon arrière-grand-mère qui
connut vraiment Spendlove !*

Elle célébrait, ce jour-là, le début de sa douzième décennie. Pourtant, l'une des doyennes du personnel de la résidence semblait moins impressionnée par la dimension mathusalémique de son âge que par ce triple 1 qui le formait.

— Trois 1, trois 1, vous vous rendez compte ? claironnait la vieille Raymonde, intervenante au *Soleil couchant* (bien triste métaphore pour un foyer de vieillards) depuis l'arrivée de Gabrielle, trente ans plus tôt. Trois 1, torrieux ! La triple unité ! Total : 3 ! La trinité !

L'enthousiasme débridé de Raymonde, il faut bien l'avouer, gagnait par contagion ses collègues féminines, en très large majorité en cette antichambre de la mort située au dernier étage du luxueux complexe du Sanctuaire.

Férue de numérologie, Raymonde ne pouvait être informée d'un âge, d'une date de naissance, d'une adresse postale ou d'un numéro de téléphone sans additionner et réduire à leur plus simple expression les différents chiffres de l'équation.

Et sa date de naissance : le 5 mars 1903 ! Non, mais vous ne voyez donc rien ? Le 5 du troisième mois de 1903 ! Mais calculez, torrieux ! Le 5 du 3 1903 : $5 + 3$ égale 8, $8 + 1$ égale 9 + 9 égale 18 + 0 égale toujours 18 + 3 égale 21... Et... ? Et... ? $2 + 1$ égale... 3 !!! Encore 3, deux 3 aujourd'hui même qui ici chapeautent l'anniversaire de NOTRE Gabrielle !!!

La réaction des pensionnaires, dont plusieurs relativement « absentes », ne fut certes pas de la teneur anticipée par Raymonde. Certaines jouèrent les étonnées, d'autres les indifférentes, quelques-unes acquiescèrent distraitement. Mais Raymonde insistait, s'acharnait :

— Le 5 du 3 de 1903 ? Vous voyez quoi ?

Les visages s'allongèrent, on se regarda, chercha la meilleure réponse chez sa voisine ou au bout de ses chaussures. Plus personne n'osait même affronter Raymonde, la démiurge.

— Non mais, vous êtes pas possibles : 5-3-1-9-3 ! Que des nombres impairs, en plus de tout le reste. Et puis l'année prochaine, 112 : la somme de six nombres premiers consécutifs ($11 + 13 + 17 + 19 + 23 + 29$).

Raymonde eut beau leur expliquer en long et en large toutes les vertus de ces chiffres prétendument magiques...

— C'est bel et bien écrit, ici, dans mon grand livre, écoutez bien : « Ce sont les Anges qui nous envoient des messages. Le nombre 111 est un signe qu'une occasion rare s'offrira à vous et que vos pensées prennent forme en un temps record. Ce nombre est comme la Lumière vive d'un *flash*. Il signifie que l'Univers vient de prendre un instantané de vos pensées et les manifeste dans une forme-pensée... »

On en avait presque oublié Gabrielle et la raison première, rare occasion en soi – 111 ans tout de même – de ce petit rassemblement. Il fallut que Monique, la directrice du lieu, rétablisse un semblant d'ordre en apportant l'immense gâteau dont le crémage rose – rien de trop beau en cette journée bien spéciale – disparaissait totalement sous les 112 – une pour la *luck* – chandelles

bien comptées et recomptées. Il allait falloir à notre centenaire un souffle plutôt inhabituel pour de si vieux poumons.

— Un souhait, un souhait Gabrielle !

— Oui, allez, désire quelque chose !

Raymonde, tout de même un tantinet ulcérée par le peu de considération qu'on avait manifesté pour ses si savants calculs et ses occultes théories, croyant y aller d'une certaine méchanceté, hurla presque :

— UN HOMME ! UN HOMME ! Souhaite-toi un homme, Gabrielle !

Pendant que toutes les autres, un peu sidérées, regardaient Raymonde avec un air de reproche non dissimulé, Gabrielle répondit à voix basse, presque comme pour elle seule :

— T'en fais pas, Raymonde, de côté-là, j'suis pas en peine... J'suis ben servie... Non, j'ai tout c'qui m'faut...

Puis, d'un seul et interminable souffle, elle éteignit, sans aucune difficulté, les 112 chandelles fièrement alignées. Aucun doute, la *luck* serait avec Gabrielle pendant toute l'année.

La journée fut calme, sereine même, chacune arborant un demi-sourire en l'honneur, aurait-on pu croire, de ce cent onzième anniversaire de Gabrielle. Monique pourtant semblait légèrement préoccupée. L'énigmatique aveu de la plus que centenaire à propos des hommes paraissait l'avoir troublée. Jamais Gabrielle, même au cours des dernières années, n'avait donné le moindre signe de sénilité ou de confusion, encore moins de trouble mental sérieux. Sans compter qu'elle avait été, toute sa vie durant, la plus déterminée et la plus incorruptible des célibataires. Il semblait bien

que la détestable appellation de « vieille fille » n'eût été inventée, d'abord et avant tout, que pour elle.

Mais Monique se tut, n'osant surtout pas, de peur de la troubler davantage, demander à Gabrielle quelques précisions sur son étonnante, bien que toute discrète, confession. Les jours passèrent. Et puis les mois. La routine s'installa de nouveau en ce lieu de patience et de « longueur de temps » et personne ne fit aucune allusion à l'étrange révélation de la « vieille fille ».

::

Au début de février – Gabrielle allait fêter son cent douzième anniversaire dans un tout petit mois –, ils furent plusieurs à remarquer un changement pourtant presque imperceptible chez la vieille dame, invisible à qui du moins ne l'aurait pas côtoyée quotidiennement. Parler de coquetterie aurait certes été exagéré, mais aucun doute, ses lèvres parurent chaque jour plus roses et ses cheveux de mieux en mieux placés. On crut même noter une ombre légère aux paupières et une nuance de fard à chaque joue.

Les rumeurs, évidemment, allèrent bon train et certaines tentèrent même, en vain, de l'épier à l'heure présumée de son secret exercice de maquillage. Mais Gabrielle faisait preuve d'un rare sens de l'intimité, pour ne pas dire de l'escamotage. C'est au moment du repas du soir que plusieurs remarquaient ces subtiles, mais pourtant, dans son cas, spectaculaires transformations. Si personne n'osa la questionner, les hypothèses les plus farfelues se mirent à circuler. Raymonde, à la blague, mais sans aucunement se douter

de l'exactitude de son scénario, alla même jusqu'à lui supposer un amant secret.

Monique fut l'heureuse élue. Celle que choisit Gabrielle comme seule et unique confidente. Elle se livra une toute première fois vers la fin février. À l'heure du coucher plus précisément. La directrice était venue voir si son aînée n'avait besoin de rien lorsque celle-ci, discrètement, mais avec un petit ricanement, lui fit signe d'approcher et lui murmura tout près de l'oreille :

— Fermez bien la porte en sortant, Monique, j'attends une visite ce soir, une bien belle visite, oui...

La directrice n'eut pas besoin, ce soir-là, de poser quelque question plus ou moins indiscrete. La confidence coula avec candeur et une beauté toute juvénile. // la courtisait depuis un certain temps déjà, n'osant se présenter que lorsque l'heure des visites était depuis longtemps passée.

— Il est si timide, Monique, si timide, précisa-t-elle, lui décrivant alors minutieusement l'élégance de ses gestes et manières, ses vêtements et son inégalable distinction. Sans parler des nombreux et luxueux cadeaux qu'il ne manquait pas, chaque fois, de lui apporter et dont Monique, bien sûr, ne voyait pas la moindre trace.

— C'est un petit secret entre nous, juste entre nous deux...

Monique n'insista pas, se contentant de l'écouter, se réjouissant secrètement qu'ainsi, à la toute fin d'une longue vie si souvent difficile, *quelqu'un* sache enfin lui procurer cet ultime bonheur.

L'étrange rituel devait dorénavant se répéter tous les soirs, la confidente ayant même pris l'habitude d'approcher une chaise près

du lit de Gabrielle afin de mieux entendre les secrets de l'amoureuse centenaire. Un bon soir, celle-ci consentit à révéler le nom de son mystérieux soupirant :

— Spendlove, il s'appelle Spendlove !

Monique sourit discrètement, retenant à grand-peine son émotion. Bouleversée, elle s'était alors levée pour aller s'appuyer au châssis de la fenêtre, et le regard plongé vers l'horizon, elle avait osé demander :

— Mais Gabrielle, comment se fait-il que personne ne l'ait jamais vu, votre Spendlove, ni les infirmières, ni les médecins, ni même les gardiens de sécurité ?

— C'est bien simple Monique, répondit-elle, joliment complice, il entre et sort toujours par la fenêtre, par la fe-nê-tre... Comprenez-vous ?

— Bien sûr Gabrielle, bien sûr...

Elle ne la regarda pas tout de suite, afin que son trouble n'inquiétât pas la vieille dame ; elle feignit de contempler un moment de plus les ridicules lumières de la ville, par cette fenêtre hermétiquement scellée du huitième étage du *Soleil couchant*.

— En tout cas, si c'est parce que vous me trouvez trop vieille, vous saurez que Spendlove m'a dit, la nuit dernière encore, que j'avais gardé *un vrai corps de jeune fille*... Oui madame ! *Un vrai corps de jeune fille !*

Monique l'embrassa un peu plus longuement ce soir-là, mais n'osa pas cette fois fermer la petite lumière sur la table de chevet. Car *l'autre*, sans doute, n'allait plus tarder à apparaître, maintenant...

— Oui, c'est vrai, tu sais, Spendlove est un peu timide, alors je ne crois pas qu'il oserait, si tu étais là... Tu comprends, Monique ? Tu comprends, hein ?

— Bien sûr Gabrielle, bien sûr que je comprends... Allez... bonne nuit...

Ce soir-là, ce *bonne nuit* eut une résonnance bien particulière aux oreilles de la directrice du *Soleil couchant*.

::

Les derniers jours de février s'écoulèrent dans l'habituelle routine, si ce n'est que l'hiver, cette année-là, se fit le plus rigoureux depuis longtemps. Tempêtes, vents violents et spectaculaires chutes de neige se succédaient sans répit. Monique, dans un silence de respectueuse connivence avec sa centenaire, n'était pas sans se dire que tout cela ne devait certainement pas rendre la tâche toute simple à Spendlove, l'alpiniste amant de Gabrielle.

Évidemment, le cent douzième anniversaire de Gabrielle approchait, et personne ne doutait que Raymonde avait déjà entrepris les occultes opérations, elle qui allait, le jour venu, éblouir la galerie de ses annuels et nouveaux savants calculs numérologiques. Toutes, la croisant, absorbée, voyaient bien ses lèvres sans cesse murmurer de subtiles énumérations de chiffres. Cela promettait : la révélation allait être de taille... et les chandelles, encore une fois plus nombreuses.

Au troisième jour de mars, Monique, ainsi que toutes les résidentes encore plutôt saines d'esprit, constata une inhabituelle

fébrilité chez Gabrielle, un sourire plus épanoui et un maquillage presque clownesque. Plus personne n'osait faire de remarque ; la vieille, quoi de plus légitime à cet âge vénérable, déraillait allègrement. Mais elle avait le délire tout doux et *épanoui*.

— Demain... demain... demain... enfin, répétait-elle sans cesse à mi-voix.

Puis, Monique osa :

— Qu'est-ce qu'il y a demain, Gabrielle ? Qu'est-ce qui arrivera de si important, demain ? Vous vous rappelez bien que votre anniversaire, ce n'est qu'après-demain... le 5... le 5 mars...

— Bien sûr que je m'en souviens ! J'perds pas la mémoire, quand même ! Non, non, pas mon anniversaire...

Puis, sous cape, deux octaves plus bas, serrant presque trop fermement le bras de Monique :

— Non, demain, c'est le grand jour ! Il y a longtemps qu'il me le promet. Demain, il me fera la « grande demande » !!!

— La « grande demande » ?

— Voyons Monique, vous le faites exprès ou quoi ? La gran-de-man-de ! Vous comprenez, non ?

Monique, éberluée, eut à peine le temps d'acquiescer lentement de la tête que Gabrielle poursuivait, malaxant son bras avec de plus en plus de vigueur :

— Il a été très précis, très ferme là-dessus... « pas question que j'épouse une vieille de 112 ans », a-t-il affirmé de sa voix de... de... de stentor... oui de stentor !!! « Non pas question ! 111 ans, ça va, mais pas plus, pas une seule année de plus ! », a-t-il même répété deux fois. Donc, c'est clair, net et précis : demain, avant minuit, la grande demande – vous vous doutez bien que je vais dire « oui » –,

le curé, les témoins, les serments et tout le tra-la-la... Oh là là... demain... demain, Monique ! J'arrive pas à y croire !

Monique non plus d'ailleurs, inutile sans doute de le préciser, n'arrivait vraiment pas à y croire ! Et elle repensa au « verdict » de la numérologue Raymonde, un an plus tôt : « Ce sont les Anges qui nous envoient des messages. Le nombre 111 est un signe qu'une occasion rare s'offrira à vous... » Aucun doute là-dessus, une occasion hors du commun semblait bel et bien s'offrir à Gabrielle, en cette ultime journée de ses 111 ans ! Et sans aucun doute non plus, il faudrait que les Anges s'impliquent très sérieusement dans la complexe organisation de cet « événement » !

::

Le 4 mars, en soirée, la fièvre atteignit son comble chez Gabrielle. Et une étrange effervescence gagna tout le huitième étage du *Soleil couchant*. La centenaire toucha à peine à son repas du soir et regagna sa chambre aussitôt, prenant soin, malgré les directives à cet effet, de fermer tout à fait sa porte.

Monique décida de passer outre, mais se promit de veiller au grain tout au long de la soirée, ce qu'elle fit avec son habituelle discrétion. Elle crut bien entendre, à certains moments, quelques murmures, chuchotements et rires, mais s'abstint d'intervenir. Car il n'y avait là, somme toute, rien de trop menaçant. C'est tout au contraire un soudain silence, près de minuit, qui l'inquiéta.

Elle se décida donc, en toute discrétion, à pousser délicatement la porte. Une étrange odeur aussitôt l'intrigua, une odeur qu'elle qualifia de « masculine », eau de toilette ou lotion après-rasage. Elle

fit quelques pas, et le silence tout à coup lui sembla plus lourd encore, plus profond.

Gabrielle était étendue, immobile, sur son lit, revêtue d'une robe que personne jamais n'avait vue, blanche la robe, et longue. Le sourire de la vieille dame voulait tout dire. Mais Monique cependant savait bien que la grande fête venait tout juste de se terminer. Les noces de Gabrielle avaient été parfaitement réussies.

Arrivé sur les lieux, le médecin ne put que confirmer le décès de la centenaire. Il écrivit sur le document officiel : « Est décédée, à l'âge de 111 ans, Gabrielle... » Raymonde n'aurait pas à se livrer à un nouvel exploit numérologique. D'ailleurs, Spendlove ne l'avait-il pas décrété : « Pas question que j'épouse une vieille de 112 ans » ? Le jeune amant avait tenu parole et respecté son engagement : grande demande, le curé peut-être, les témoins, les serments...

::

Gabrielle a vraiment connu l'homme de sa vie à l'âge de 111 ans. À cette époque, elle avait encore *un vrai corps de jeune fille*. Comment auraient-elles toutes pu en douter, puisque c'est Spendlove qui, enjambant avec classe et élégance cette fenêtre pourtant bien scellée du huitième étage du *Soleil couchant*, de sa voix incomparable et amoureuse, jusqu'à la toute fin, jusqu'à leurs singulières noces, le lui avait, tendrement, éternellement, chaque soir répété ?



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Avec ses cheveux blancs indisciplinés, son œil vif, ses gestes posés et sa philosophie de vie – laissons l'ego derrière –, se pourrait-il que, dans une autre vie, Normand ait été le druide d'un peuple ancien ? Quoi qu'il en soit, le directeur littéraire de la collection Écarts des Éditions Druide est assurément un membre important de cette belle équipe.

S'étant joint à d'autres écrivains dans une période mouvementée de l'histoire du Québec, il a participé à la parution des revues *La Barre du jour* et *Les herbes rouges*. Sa poésie et sa prose faisaient partie d'un des nouveaux courants de l'époque : le formalisme. Auteur actif dans les années 1970, il signe aussi plusieurs œuvres plus récentes, dont : *Nous mentons tous* (1997), *La Marche de l'aveugle sans son chien* (1999), *Elle était belle comme une idée* (2003), *Votre appel est important* (2006), *Un poker à Lascaux* (2012).

Est-ce à cause de son arrivée dans le monde, d'une façon presque tragique, sur la table de la cuisine le 31 décembre 1949, quelques minutes avant minuit, en présence d'un médecin plus intéressé par le gin que par sa venue, qu'aujourd'hui Normand n'a rien de l'auteur pour qui l'écriture est synonyme de souffrance ? Avec sincérité, il nous avoue que jamais il n'écrit lorsque la vie ne lui est pas favorable. Au contraire, pour lui, l'acte d'écrire doit être plaisant, même si son œuvre traite souvent de la mort et de la douleur.

À la naissance de Normand, le médecin décréta, paraît-il, émergeant des brumes de l'alcool : « Cet enfant sera déficient, ou plutôt doué..., mais très certainement un grand et maladroit amoureux. » Selon le principal intéressé, la majorité hésite encore... Certains disent oui, d'autres, hum... pas sûr, sûr...

Quand nous lui avons demandé un texte pour ce recueil, il a hésité : né en équilibre sur les décennies quarante et cinquante, notre ami Normand, avec son humour habituel, se demandait s'il était trop jeune, ou trop vieux, pour y participer. Mais son hésitation fut brève. Et puis, il y avait ce personnage à propos duquel il voulait réécrire, Spendlove, si vrai, si beau, si incroyable qu'on aurait cru qu'il l'inventait... Mais cet écrivain le répète souvent : il n'a pas l'imagination pour créer un personnage tel que Spendlove... Toute sa nouvelle est donc absolument vraie... même si c'est à peine crédible et pas du tout vérifiable. Normand de Bellefeuille serait-il, par hasard, l'arrière-arrière-petit-fils « illégitime » de Spendlove ? Un secret bien gardé ? Qui sait...

Cependant, une chose est indiscutable : Normand est un homme amoureux et, aujourd'hui, il se dit heureux d'avoir participé à ce livre sur l'amour de tous les âges.

Photo de l'auteur : Mireille Bertrand

JACQUES HÉBERT

L'amoureux

Dès son apparition sur scène, Alva capta son attention. Sa personnalité lumineuse, la blancheur de sa peau, l'éclatante blondeur de sa chevelure, sa démarche gracieuse, son élégance... Cette beauté scandinave tranchait au cœur du colloque européen qui, tout à coup, s'avérait encore plus intéressant que Claude ne l'avait espéré.

Au moment de la pause, il se dirigea candidement vers elle pour lui exprimer à quel point il la trouvait rayonnante. Il lui précisa que c'était la première fois qu'il croisait une personne native du pays de son héros d'enfance, le Viking Erik le Rouge. Elle trouva la remarque amusante, éclata de rire, et aussitôt une franche camaraderie s'installa entre eux. Aucun jeu de séduction, mais une aisance si naturelle qu'elle pouvait laisser présager une suite à leur échange. Et, pendant les jours qui suivirent, ils passèrent effectivement d'agréables moments entre collègues.

À la fin du colloque, Claude, qui souhaitait revoir la charmante Alva, lui remit ses coordonnées, l'invitant à lui faire signe si elle passait à Montréal. Nouvellement célibataire et bouillant de l'énergie de ses trente ans, il avait de nombreux projets en cours, dont des études universitaires exigeantes, tandis qu'elle se déplaçait constamment partout sur la planète et habitait à Reykjavik, en Islande.

Quelques semaines plus tard, elle lui téléphona. Le timbre guttural de sa voix et son rire communicatif accentuèrent chez Claude le désir de faire plus ample connaissance. Avant de raccrocher, il osa lui signifier qu'il aimerait la revoir, ce à quoi elle ne renchérit pas, se contentant de lui répondre par la formule d'usage : « Prends soin de toi. » Certainement, en déduisit-il, une façon polie de lui faire savoir qu'elle n'était pas intéressée ou qu'elle n'était pas libre. Mais, à son grand étonnement, trois jours plus tard, elle l'invita à la rejoindre à New York pour un week-end...

::

À bord du train, Claude s'efforçait de ne pas se créer d'attente, mais son esprit vagabondait d'un scénario à l'autre. Bien sûr, l'idée d'une chaude nuit en compagnie de l'énigmatique Viking lui plaisait, mais la pensée qu'ils pouvaient peut-être se découvrir amoureux lui souriait davantage. Était-elle mariée, divorcée ? Au téléphone, Claude lui avait révélé qu'il vivait seul depuis un certain temps, qu'il n'avait pas d'enfant. Même s'il connaissait encore très peu de choses sur elle, il se préparait à cette rencontre, animé par l'espérance que l'amour serait au rendez-vous.

::

Dès sa sortie de la gare Grand Central, Claude fut emporté par l'atmosphère new-yorkaise, émerveillé de se retrouver sur le territoire romanesque de Paul Auster. Ce jour-là, New York baignait

dans une lumière diffuse, sous un ciel opaque dont les nuages gris se reflétaient dans les milliers de vitres des gratte-ciel, d'imposants édifices de briques qui lui semblaient néanmoins fragiles. Dans les ruelles, il remarqua les bacs à ordures et les échelles de secours, accrochées aux murs comme des lierres grimpants. À chaque coin de rue, des courants d'air surgissaient, transportant les effluves des nombreux restaurants. Les gaz d'échappement des automobiles et des camions de livraison se mêlaient aux exhalaisons humides de la ville souterraine, qui provenaient des grilles du métro, comme si ces dernières étaient les branchies d'un monstre marin. Claude s'accrochait volontairement aux réalités environnantes pour contrer le stress de la rencontre.

Une fois devant l'hôtel où ils avaient rendez-vous, la nervosité dominait la joie qu'il éprouvait de revoir cette femme. Puis, il prit une profonde inspiration, en se disant que s'il restait lui-même, tout irait bien.

Lorsqu'il l'aperçut, sa splendeur exotique lui fit le même effet que la première fois : il fut ébloui. Souriante, vêtue d'un veston de cuir souple, d'un col roulé et d'un pantalon en velours côtelé, elle vint à sa rencontre avec la contenance stoïque qu'il lui connaissait. Un instant, il crut qu'elle allait lui serrer la main comme une femme d'affaires, mais non, elle l'embrassa sur une joue. Avait-elle fait bon voyage ? Oui, un excellent voyage, elle arrivait d'Égypte. Et sans attendre, elle l'informa qu'elle leur avait réservé une chambre à deux lits et qu'elle était affamée. Aussi allèrent-ils directement à la salle à manger de l'hôtel.

Loin de prendre la tournure sentimentale que Claude avait espérée, leur premier tête-à-tête eut plutôt la forme d'un

interrogatoire. À peine assise, Alva se lança : accepterait-il de remplir le rôle de procréateur, de partenaire d'affaires, et était-il prêt à venir vivre en Islande ? Quel romantisme ! Était-ce la coutume scandinave ou une nouvelle vogue « amour business » qu'il ne connaissait pas encore ? N'aurait-elle pu d'abord lui dévoiler les sentiments qu'elle éprouvait à son égard ?

Abasourdi par cette proposition hors-norme, Claude était tout de même séduit par la détermination d'Alva. Elle semblait tenir pour acquis que leurs rires étaient un gage d'harmonie et leur agréable rencontre, celui d'un bonheur certain inscrit dans le ciel ! Il eut presque envie de dire oui. Mais il se contenta de répondre que cela l'intéressait et, pour mettre un peu de fantaisie dans leur entretien, une main posée sur le front, il fit mine d'être étourdi, en ajoutant qu'il irait bien s'étendre un brin, afin de décanter l'offre qu'elle venait de lui faire.

Lorsqu'Alva sortit de la salle de bain, vêtue d'un déshabillé affriolant, il jugea que Dieu avait surestimé sa capacité à survivre à une telle apparition. Cependant, il n'eut pas à s'inquiéter longtemps : la belle paradoxale adopta une attitude distante, souhaitant sagement poursuivre la conversation commencée au restaurant. Pour s'aider à garder son sang-froid, Claude alla prendre une douche d'eau froide, et quand cela eut réussi à calmer ses ardeurs, il sortit de la salle de bain, en peignoir, et il prit place sur le lit qu'elle lui avait désigné. À peine était-il installé qu'Alva reprit son interrogatoire, le questionnant sur son enfance, sa famille, son travail. Les réponses qu'il lui fit présentaient de lui le portrait d'un homme éprouvé par la vie, mais qui avait toujours su se relever avec dignité. Mal aimé dans son enfance, Claude avait fait de la quête de

l'amour la trame de sa vie, avec les bonheurs et les souffrances que cela implique. Il rêvait d'être un amoureux comme d'autres aspirent à devenir ingénieur ou acteur. Si ses relations amoureuses avaient toujours été empreintes d'humour et de tendresse, il avait compris au fil des ans que ses expériences de jeunesse, marquées par l'abandon de ses parents, lui faisaient choisir, inconsciemment, des compagnes qui le quitteraient. « Avant de rencontrer le grand amour, peut-être est-il nécessaire de passer par différentes passions ou aventures qui agissent sur nous comme des miroirs et qui nous font évoluer », confia-t-il à Alva.

Admirative, elle était accrochée à ses paroles. Jamais elle n'avait entendu un homme se dévoiler de la sorte. Claude conclut en lui disant qu'il idéalisait l'amour, le rendant inaccessible. C'est ainsi que la roue de l'abandon tournait dans sa vie. Touchée, Alva le remercia de ses confidences et, plus encore, de lui avoir parlé avec son cœur.

Quand, à son tour, il voulut l'interroger, elle avoua sa gêne. Jamais elle ne s'était livrée comme il venait de le faire. Elle essaya tout de même, admettant qu'elle devait sa bonne humeur et son sourire à son elfe, un génie de la mythologie scandinave qui veillait sur elle depuis sa naissance. Accompagnée de la sorte, elle était demeurée forte à travers les épreuves que sa famille avait traversées. Les femmes vikings étaient de redoutables guerrières, affirma-t-elle fièrement, ajoutant que certaines avaient cependant dû s'incliner. Puis, sur un ton meurtri, elle lui confia que son mariage avait échoué après quelques années. Cette voix d'une femme au cœur blessé eut l'heur d'émouvoir Claude. Voulant la consoler, il lui offrit de la prendre dans ses bras. Elle le trouva gentil, mais refusa.

Avant d'éteindre sa lampe de chevet, déconcertante, elle l'invita à la rejoindre dans son lit : « Juste pour dormir », précisa-t-elle sur un ton sans équivoque. Fébrile, incertain de pouvoir contenir son désir, il accepta tout de même. Après avoir laissé tomber sa robe de chambre, il s'allongea près d'elle. En déposant sa tête sur son épaule, elle lui chuchota : « Bonne nuit. »

Claude remercia ses cours de yoga et de méditation qui lui furent d'un grand secours pour se concentrer sur sa respiration et ainsi réussir à calmer son corps et son esprit en effervescence. Puis, il compta des centaines et des centaines de moutons.

Leur nuit fut sage.

À l'aube, elle dormait encore lorsque, doucement, il se glissa vers elle sous le drap.

« Que fais-tu ? » gémit-elle d'une voix endormie, le corps feignant de se dérober, avant de s'abandonner.

Ils prirent le petit déjeuner au lit et firent des plans pour la journée. Un peu de magasinage, de bouquinage, avant d'aller déambuler dans Central Park. Dans l'ascenseur, se voyant dans la glace, l'œil allumé et le teint rosé des amants comblés, ils rirent. À la tombée du jour, revenus à l'hôtel, ils affichaient toujours le même sourire complice.

Le lendemain, au milieu de Time Square, le cœur et l'esprit chamboulés par cette nouvelle aventure qui s'amorçait, Claude, songeur, la regarda disparaître dans la foule. Malgré la bonne entente et la compatibilité sexuelle qui existaient entre eux, il ne se sentait pas prêt, comme elle le souhaitait, à lui faire un enfant et à

quitter sa vie actuelle pour s'en construire une autre en Islande. Cette histoire lui semblait soudainement se dérouler trop vite. Il ne voulait surtout pas reproduire la conduite de son père, qui avait laissé derrière lui une famille désunie. Avant de penser enfant, ne devaient-ils pas devenir un couple, un vrai ?

Mais le proverbe « Ce que femme veut, Dieu le veut » allait à Claude comme un gant. Alva prit l'initiative des rencontres suivantes. Disposé à se laisser porter par cette aventure, il composa avec le bouleversement de ses horaires et de ses nombreuses activités, il rata des cours, mit les bouchées doubles au retour de chacune de ses rencontres avec Alva et négligea ses amis. Pourtant, Claude ne se plaignait pas d'avoir à courir après son souffle : une chance inouïe de connaître l'amour avec une femme de rêve s'offrait à lui, il ne voulait pas la rater.

::

À Londres, Alva avait choisi un hôtel près de Hyde Park et de Piccadilly Circus. Leurs chaleureuses retrouvailles furent abrégées par la sonnerie du téléphone : Ludvik, le père d'Alva, les attendait dans le hall pour prendre le thé. C'est ainsi que Claude apprit qu'il allait faire la connaissance de celui qui serait peut-être un jour son beau-père.

Bel homme, élégant, le père accueillit affectueusement sa fille, et c'est comme un simple ami que Claude lui fut présenté. Ludvik lui tendit une main polie, sans plus, et, l'air préoccupé, il demanda à s'entretenir seul avec sa fille. Claude les laissa en tête-à-tête et en profita pour sortir prendre l'air.

Quelques minutes plus tard, Alva vint le rejoindre. Elle s'excusa de la tournure de la rencontre en affichant sa déception et en maugréant son mécontentement. Ils marchèrent un long moment, elle avait besoin de ventiler. Plus tard, incapable de retenir ses larmes, elle lui fit de timides révélations au sujet de son père qui profitait d'elle, de sa générosité financière. Enfin, Alva accordait à Claude une place dans son intimité ! Accrochée à son bras, elle lui répétait à quel point elle se sentait bien avec lui et souhaitait un avenir à ses côtés.

L'au revoir, cette fois, fut plus difficile ; leur attachement s'intensifiait. Avant la fin de leur séjour à Londres, Alva se montra inquiète pour sa santé, le trouvant pâle et fatigué. Elle lui proposa d'aller rendre visite à son frère, Andri, qui étudiait l'acupuncture à Santa Fe, au Nouveau-Mexique. Par son entremise, elle tenterait de lui obtenir une consultation avec son professeur, un grand maître, selon les dires de son frère. L'inquiétude d'Alva et sa proposition apportèrent à Claude un doux réconfort.

: :

À l'aéroport d'Albuquerque, Andri vint les accueillir accompagné de sa petite amie texane avec laquelle il habitait. Le jeune homme avait les mêmes traits que sa sœur, des cheveux blonds identiques et une attitude réservée, semblable à la sienne. Une année que le frère et la sœur ne s'étaient pas vus, aussi leur rencontre fut-elle un moment de grande joie. Leur complicité fraternelle était évidente. Andri raconta se plaire beaucoup dans cette ville où la médecine holistique et les approches alternatives étaient en plein essor.

Il les conduisit directement à son école, afin de rencontrer le maître chinois. Ce dernier les accueillit poliment et, après avoir pris le pouls de son nouveau patient et observé sa langue, il confirma à Claude que son énergie était à plat. Pour lui faire comprendre le sérieux de son état, le maître le compara à une voiture qui risquait de ne plus redémarrer, car « batterie vide », conclut-il en riant. Il remit à Claude une prescription d'ingrédients chinois à concocter et le somma d'arrêter toutes ses activités pour deux mois. Puis, il lui fit un traitement d'acupuncture qui lui donna un regain d'énergie.

En quittant les lieux, sur un ton humoristique, Claude remercia sa belle Islandaise de lui avoir sauvé la vie, mais elle ne riait pas, au contraire. Elle lui répéta le sérieux de son état de fatigue et proposa de l'emmener chez elle, en Islande ; elle prendrait soin de lui. Claude avait trop d'engagements auxquels il ne pouvait pas renoncer pour accepter, aussi l'invita-t-il plutôt à venir chez lui, à Montréal, ajoutant que cela leur donnerait l'occasion de voir comment ils s'adapteraient au quotidien, puisqu'ils envisageaient de vivre ensemble. Elle accepta.

: :

Par son exotisme, Alva fit sensation auprès des amis de Claude. Cependant, elle se contenta de rencontrer les gens sans démontrer d'intérêt à tisser des liens avec eux, préférant demeurer seule avec lui. Elle ne manifesta pas davantage de curiosité à l'égard de Montréal, une ville pourtant si vivante. Elle demeurait difficile à saisir. À part quelques confidences ici et là, elle ne parvenait pas facilement à parler d'elle.

Leur intimité était donc en jeu. Pour créer des liens durables avec l'autre, ne faut-il pas savoir ce que l'on ressent et être capable de l'exprimer ? D'où venait la difficulté d'Alva à se confier ? Comme lui, elle avait connu la honte de voir le drame de son histoire familiale étalé sur la place publique, mais lorsqu'il voulut approfondir le sujet, elle refusa d'en parler. Devant cette attitude de fermeture, il commença lui-même à moins se livrer et, pendant qu'il s'occupait de préparer son congé à venir, elle passait ses journées à la maison, à lui tricoter un gilet aux motifs de son pays, en laine d'Eider qu'elle avait apportée d'Islande.

Certes, leurs corps s'unissaient, leurs esprits se rejoignaient à plusieurs égards, mais... L'empressement d'Alva à enfanter dominait de plus en plus leur effervescence amoureuse. Il comprenait le sentiment d'urgence qu'elle éprouvait, parvenue à la mi-trentaine, et ce besoin de procréer l'obligeait à interroger son propre désir de devenir père. Même s'il souhaitait vivre l'expérience de la paternité, afin notamment de transmettre les valeurs de son grand-père Jos, une figure aimante et un modèle, il considérait que sa relation actuelle ne s'y prêtait guère.

Heureusement, il emmena Alva visiter Québec, Ottawa, les chutes du Niagara, voyages au cours desquels il découvrit que lorsqu'elle songeait à autre chose qu'à la maternité, cette femme, érotisée, se métamorphosait et n'avait plus rien de la grand-mère qui tricotait toute la journée. Il tenta à nouveau de lui communiquer son attachement, son affection, mais ses mots n'avaient pas leur place, il revenait à leurs corps de tout dire.

Cela n'empêcha pas Claude de prendre conscience que, malgré ce temps passé ensemble, leur relation n'avait pas marqué

beaucoup de points. À la fin de son séjour, la belle Islandaise lui indiqua clairement qu'elle ne se voyait pas vivre au Québec. Peut-être, suggéra-t-elle, que chez elle, en Islande, l'essentiel pourrait émerger et faire naître cet amour qui cherchait à voir le jour ?

::

Avant l'atterrissage, le commandant, avec qui il avait échangé quelques mots lors de l'embarquement, invita Claude à prendre place dans la cabine de pilotage. C'est du ciel qu'il découvrit l'Islande : une terre aride, aux aspects lunaires, sans aucune forêt, présentant une topographie de reliefs escarpés et de volcans endormis. Il eut l'impression d'atterrir sur une autre planète.

Alva habitait un appartement magnifiquement meublé, décoré avec des objets rapportés des quatre coins du monde. Les fenêtres du salon offraient une vue splendide sur la mer et le port, où étaient amarrés de nombreux chalutiers. Durant les quelques heures où brillait la lumière du jour, ils firent le tour de la ville et allèrent se baigner au Lagon bleu, un spa géothermique naturel à ciel ouvert. Ce bassin d'eau turquoise, entouré de collines et de champs de lave, offrit à Claude un dépaysement et un enchantement particulièrement bienfaisants après son long voyage. Profitant de ce moment magique, les deux amants étaient loin de se douter du désappointement qui allait suivre. Si Claude croyait, avant de mettre les pieds en Islande, qu'il pourrait aller n'importe où dans le monde et y faire sa place, il dut déchanter. Sa bonne volonté, cette fois, ne suffisait pas.

Le soir, chez des amis d'Alva, Claude réalisa rapidement que son intégration serait beaucoup plus difficile que ce qu'il avait imaginé. Malgré les efforts que fit sa compagne pour que ses amis s'intéressent à lui, les conversations se déroulèrent en islandais, et personne ne lui manifesta le moindre intérêt. Déçue, elle ne comprenait pas leur attitude distante, et lui, affecté, demeura songeur.

Le lendemain, un scénario semblable se répéta lors d'un souper de famille. L'atmosphère lourde qui régnait autour de la table et les conversations, de nouveau en islandais, le firent se sentir bien loin des siens. Dans la voiture, sur le chemin du retour, Alva lui raconta que ses proches, pendant le repas, avaient cherché à lui faire comprendre qu'elle serait mieux avec l'un des leurs. Sa mère s'était même permis de lui dire qu'elle devrait accepter le repentir de son ex et renouer avec lui. Fâchée, Alva se sentait trahie. Une fois à l'appartement, elle se retira dans sa chambre pour pleurer. Claude n'insista pas et alla s'installer pour la nuit au salon. Ils vécurent là un moment pénible, se sentant tous les deux exclus.

Ces deux soirées difficiles plaçaient les amants face à une éprouvante réalité. Claude osa nommer ses besoins : il lui était primordial de se sentir accepté et de pouvoir communiquer avec les gens pour vivre heureux. Il était clair qu'ici il serait toujours un étranger, et affronter la mentalité insulaire n'était pas une option pour lui. Alva le comprenait. Cette démarche d'intégration, qui s'annonçait laborieuse et à contre-courant de leur rêve d'amour, leur apparut soudain insurmontable. Remplis de tristesse, ils prirent conscience que leur odyssée amoureuse allait devoir prendre fin. Après les larmes, Claude chercha des mots doux pour qualifier ce que leur

rencontre leur avait permis de vivre : un amour de velours, comparé à la durée du jour, en cette saison d'hiver islandais où à peine l'aube se dessine-t-elle à l'horizon que déjà le crépuscule s'annonce.

N'ayant plus d'attente, au cours des derniers jours passés ensemble à Reykjavik, Alva et Claude retrouvèrent la légèreté et les rires du début, profitant de cette harmonie qui faisait d'eux d'excellents amis, à défaut d'être des amoureux.

::

C'est lors d'un transit à Londres qu'ils se dirent définitivement adieu. En la regardant s'éloigner, Claude se sentit dépouillé de ce qu'elle était venue habiter en lui, mais cette fois-ci, sans se sentir abandonné. Il constata que cette aventure islandaise lui avait permis d'évoluer : ayant été en mesure de se choisir, de nommer ce qui était primordial pour lui, il avait également pu mesurer l'importance qu'il accordait au fait d'établir des liens profonds dans un climat de partage et de confiance.

::

De retour à Montréal, Claude rangea sa vie affective, faisant même une croix sur les aventures d'un soir, s'évitant ainsi des rencontres intimes sans lendemain. Mais il entretenait toujours l'espoir de rencontrer l'âme sœur. Et ce fut le cas avec l'apparition de la patineuse...

Lui, d'habitude si intuitif, ce jour-là, il ne vit rien venir. Son ami Léon l'avait invité à patiner avec un groupe de copains dans le Vieux-Montréal. Dès son arrivée sur les lieux, il laissa son regard s'attarder sur elle, vêtue d'un long manteau blanc entrouvert qui produisait l'effet d'une cape. D'ordinaire confiant en présence des femmes, il se sentit étrangement intimidé par le charisme et la beauté de cette patineuse.

Lors des présentations – elle s'appelait Jeanne, quel joli prénom –, il fut envahi par un sentiment d'émerveillement, une espèce d'envoûtement. Il crut d'abord qu'il était normal d'être séduit, tout le monde l'était, elle était si ravissante. Sans le comprendre encore, il venait tout simplement... de tomber amoureux !

Leur ami commun fit en sorte qu'ils puissent patiner, elle et lui, ensemble. Troublé, Claude se concentrait pour harmoniser leur glisse sans la regarder, alors qu'elle lui racontait sa rencontre matinale avec une personne de son entourage qu'elle estimait beaucoup. Il découvrait avec admiration sa sensibilité, son humanité.

Quand le surveillant de la patinoire signala à tous qu'il était temps de patiner dans le sens contraire, Claude sécurisa la manœuvre en prenant la patineuse par la taille. Sentant la présence de cette main, Jeanne cessa de parler. À partir de ce moment, elle tourna la tête vers lui à plusieurs reprises, intriguée, puis après un dernier tour, en allant rejoindre le reste de leur groupe, elle lui avoua spontanément : « Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette main-là, mais on ne veut plus la quitter. » Dans son regard assuré, il devinait la femme conquérante, qui le désirait, et il aimait cette force qui émanait d'elle.

Après le patinage, alors que tout le groupe s'était réuni chez Léon pour un chocolat chaud, une inquiétude s'insinua pourtant en lui. Était-ce la peur de ne vivre encore qu'une aventure ? La peur de ne pas être à la hauteur ? La peur d'être blessé ? Son ami bienveillant lui chuchota de demeurer ouvert et, surtout, de ne rien saboter. C'est alors qu'une réflexion, aussi surprenante qu'apaisante, traversa l'esprit de Claude : *Si je reste pour la nuit, je reste pour la vie*. Et dès qu'ils se retrouvèrent seuls, entraînés dans le tourbillon d'une chorégraphie sensuelle, aucune de ses peurs ne subsista. Si la scène avait été filmée, on aurait vu deux corps soudés l'un à l'autre, pressés d'exulter, mais auparavant, la caméra aurait capté, en gros plan, les feux d'artifice qui brillaient dans leurs yeux. Leurs cœurs venaient de s'unir.

Claude percevait la richesse de la nature sensible de Jeanne, sujette aux modulations, aux transformations ; il avait le merveilleux sentiment d'accéder à son univers intérieur, d'être en présence de plusieurs incarnations de femmes. L'humanité profonde qui émanait d'elle l'amenait à se sentir en totale confiance, et le dévoilement de sa féminité lui apparut comme celui d'un vaste monde. Enchanté, Claude avait l'impression qu'il n'aurait pas assez d'une vie pour découvrir toutes les beautés de Jeanne.

Après cette première rencontre, tout alla très vite.

Comme il l'avait pressenti, Claude choisit de passer le reste de sa vie auprès d'elle, et Jeanne vibrait du même désir.

::

Vingt-cinq ans plus tard

En transit à l'aéroport d'Amsterdam après un séjour en amoureux à Prague, Claude et Jeanne avançaient vers leur porte d'embarquement quand il entendit crier son prénom, prononcé avec un accent distinct. Immédiatement, il reconnut son Islandaise. « Claude, tu n'as pas changé », lui dit-elle gentiment. Heureux de la revoir, il lui fit la bise et lui présenta son épouse, Jeanne, qui n'hésita pas à dire : « Claude m'a déjà parlé de vous. Vous êtes aussi radieuse que dans sa description. » Le compliment, plutôt que de l'intimider, fit sourire l'Islandaise qui à son tour louangea Jeanne : « C'est d'abord vous que j'ai remarquée de loin. Vous avez l'aura d'une actrice de cinéma. » Fièrement accrochée au bras de son mari, Jeanne lui répondit d'un sourire.

Un jeune homme blond, aux traits nordiques, les rejoignit. Alva leur présenta son fils, pilote d'avion. En quelques minutes, elle eut le temps de leur raconter l'essentiel de sa vie de mère comblée, mariée à un Islandais. Ils vivaient heureux dans une ferme, avec un cheptel de moutons et quelques chevaux. Saisissant son fils par le bras, elle termina en leur disant à quel point elle était fière de lui.

À son tour, Claude esquissa un bref portrait de leur vie. Ensemble depuis presque vingt-cinq ans et animés par une belle complicité, ils avaient réalisé plusieurs projets dans le milieu culturel. N'ayant pas eu d'enfant, ils avaient choisi de mettre leur synergie amoureuse au service de différents organismes, tout en s'appliquant chaque jour à jardiner leur amour, ajouta-t-il. À ces paroles, une émotion discrète traversa le regard azur de leur interlocutrice.

Après avoir échangé des souhaits de santé, de bonheur, et s'être fait la bise, ils s'éloignèrent les uns des autres. Puis, Alva

revint sur ses pas et leur déclara, tout sourire : « Mon elfe me chuchote de vous dire que vous êtes beaux ensemble, vous inspirez l'amour. »



JACQUES HÉBERT

Né au milieu des années 1950 dans une famille brisée par l'alcoolisme du père, Jacques trouva refuge dans les bibliothèques. Jeune décrocheur, il quitte son milieu à dix-sept ans pour chercher ailleurs cet amour qui lui manque tellement. Dans son sac à bandoulière, il met un carnet de notes pour sa prose, de même que *Sur la route*, le livre de son idole Jack Kerouac dont il souhaite suivre les traces. Après sept ans à sillonner l'Amérique et à vivre différentes péripéties, il rentre au pays désillusionné et dépendant de différentes substances.

À vingt-quatre ans, il choisit la sobriété et entreprend de rebâtir sa vie. Une expérience de sauvetage, au bord de la mer, lui fera découvrir le pouvoir de ses mains ; il s'engage alors dans une carrière de massothérapeute. À la mi-trentaine, il fait un retour aux études dans le but d'obtenir un bac en enseignement et une maîtrise en kinanthropologie, l'étude de la motricité humaine. Son mémoire de recherche sur les effets de la vibration manuelle ajoutera des lettres de noblesse au massage. Professeur, chercheur, accompagnateur, Jacques s'applique toujours à offrir à ceux qui le consultent des pistes de mieux-être.

En écoutant ses histoires de résilience, le directeur littéraire Jacques Allard l'invita à écrire le récit de sa vie : *Il fera aussi clair... qu'il a fait noir* (2005). Une deuxième collaboration suivra en 2008 : *Une chaise longue en enfer*. Ce récit,

romancé, raconte vingt-cinq ans d'amitié et de cheminement dans la sobriété, en compagnie de son ami Charlie.

Ayant pris conscience que toucher les gens avec ses mots leur apportait un réconfort, le même que celui prodigué avec ses mains, Jacques leur offrit une présence, une écoute ; il devint une voix réconfortante pour les démunis et ceux qui traversent de dures épreuves.

L'amour tant recherché, Jacques l'a finalement croisé au début de la quarantaine. Depuis, quotidiennement, il jardine sa relation amoureuse en posant les gestes doux et indispensables à son épanouissement : communiquer, se rapprocher, entretenir la beauté, l'admiration, ainsi que le désir de l'autre.

L'amour n'est-il pas la source de toutes les joies, des plus grandes victoires et des plus belles réalisations ? Se tourner vers l'autre, autant vers l'amoureuse, vers l'ami, que vers celui qui souffre encore, est devenu sa devise.

Sa nouvelle, *L'amoureux*, est un récit qu'il a puisé à même ses expériences personnelles. Car, si vous croisez Jacques pour la première fois et que vous lui demandez ce qu'il fait dans la vie, il s'amusera certainement à vous répondre : « Je suis un amoureux ! »

Photo de l'auteur : Photo-Maître

CLAIRE BERGERON

Le mystérieux champagne

Élaine Lesage aimait ce moment de la journée, cette heure langoureuse qui précédait le crépuscule, alors qu'une brume éthérée flottait, caressante, à la surface du lac. Auteure de romans, reconnue par ses pairs, elle s'était plu à développer l'amour sous toutes ses formes, le glorifiant au fil de ses écrits. Cet amour avec un grand A, celui des poètes et des chansonniers existait, elle en était convaincue, mais dans sa propre vie, elle n'avait fait que l'effleurer. Peut-être l'avait-elle croisé sans le reconnaître, trop attachée à sa précieuse liberté...

Ah, l'amour ! Quel étrange phénomène ! On y croit, on s'y jette à corps perdu, et il nous échappe, pour un rien, pour une parole malencontreuse. Puis le rêve revient, et de nouveau l'espoir et les palpitations, suivis encore une fois de l'heure des adieux...

C'est ici, dans cette auberge et sur ce quai en contrebas, qu'elle avait vécu sa première romance, à l'âge de quinze ans.

L'été après la mort accidentelle de sa mère, ne voulant pas changer leurs habitudes, son père, Charles, avait décidé de passer le mois d'août en Abitibi, à l'Auberge des Aurores boréales. Militaire de carrière, il venait d'être affecté pour deux ans à Lahr, en Allemagne, sur une base de l'armée canadienne, et sa fille l'accompagnerait.

À l'auberge, sur le site enchanteur de leurs vacances, il y avait Jasmin, le fils du propriétaire. À leur arrivée, cette année-là, c'est à

peine si Élane le reconnut : l'adolescent boutonueux, gauche et aux bras trop longs avait cédé la place à un grand jeune homme athlétique, courtois et enjoué. Dans ses yeux, aussi gris qu'un ciel d'orage, flottait un voile de mystère, surtout lorsqu'il les posait sur elle, avec une intensité à peine dissimulée. Leurs jeux de l'été furent les mêmes que les années précédentes, vélo, baignades, excursions en forêt ; c'est dans leurs échanges que se glissèrent quelques variations. Jasmin la laissa gagner les courses à vélo, il porta son sac au cours des randonnées. Et quand elle le rejoignait vêtue de son maillot, au lieu de la pousser dans l'eau en éclatant de rire comme autrefois, il lui tendait la main et l'aidait à descendre vers le lac. Sur le sable, il étendait sa serviette et s'asseyait à ses côtés, gauchement. La grande vague de liberté qui jetterait de son piédestal la religion et ses interdits n'avait pas encore déferlé sur la Belle Province, aussi les timides amoureux se désiraient-ils sans oser davantage.

Allongés sur le quai, le dernier soir des vacances, ils admiraient les étoiles en élaborant mille projets pour leur avenir, au cours duquel ils changeraient le monde, mais sans aborder le domaine des sentiments, trop intimidant.

Sous la lumière bleutée du clair de lune, Jasmin savait que c'était son ultime chance de déclarer ses sentiments à celle qu'il aimait en secret. Se soulevant sur un coude, il la contempla, belle et alanguie à ses côtés.

— Je t'aime, jeta-t-il d'un trait, dans un filet de voix.

Émue, Élane frissonna.

— C'est merveilleux que tu me l'avoues, je n'arrivais pas à me décider à faire le premier pas, craignant que tu me trouves trop

libertine. Je t'aime aussi, le rassura-t-elle, ingénument.

Puis elle leva une main vers le visage de son compagnon et le caressa doucement du bout des doigts.

— Tu es le seul homme que j'aimerai, ma vie entière, ajouta-t-elle avec l'assurance de ses quinze ans. Je pars au loin, mais je reviendrai !

Dans le concert du chant des grillons, curieuse et sensuelle, elle lui offrit ses lèvres.

— Attends-moi un instant, proposa Jasmin en se levant, troublé. J'ai une idée...

Et quelques minutes plus tard, il revint, une bouteille de champagne dans les mains.

— Nos pères seraient horrifiés s'ils nous voyaient. Pour eux, nous sommes encore trop jeunes pour profiter de ce délicieux nectar, mais commettons ce délit et célébrons la naissance de notre amour, suggéra-t-il, en se glissant auprès d'elle.

Avant de faire sauter le bouchon, avec délicatesse, il approcha son visage et effleura la jolie bouche tendue vers lui. Enivré sans même avoir goûté la boisson effervescente, il sentit son cœur partir à la dérive et il fut saisi d'un agréable vertige.

— Quand tu es arrivée au début des vacances, avec ton chapeau de paille et ta robe fleurie, j'ai su tout de suite que j'étais amoureux.

Semblant vouloir magnifier ce candide aveu, le ciel s'illumina soudain, déclenchant sur l'horizon une valse ondulante de couleurs miroitantes dans les tons de vert, de bleu et de jaune, qui s'éparpillèrent à l'infini, projetant sur la voûte céleste des pics de

lumière qui se mirent à danser dans le clair-obscur. Et la nuit brilla d'une incandescente beauté.

— Qu'est-ce que c'est ? s'exclama Élane, éblouie et conquise.

— Une aurore boréale, répondit son compagnon, d'où l'appellation de notre auberge.

Assis sur le bout du quai, Jasmin attira Élane entre ses bras. À l'oreille, il lui relata une vieille légende.

— Les Indiens racontent que le ciel est un immense dôme perforé, au travers duquel s'envolent les demandes des humains, pour aller rejoindre l'esprit des défunts.

— Vers maman...

— En effet, acquiesça-t-il, en effleurant sa joue de son haleine chaude. Et le mythe veut que cette joyeuse sarabande soit la promesse d'une vie heureuse. Faisons le vœu de...

Du haut du talus, la voix du père d'Élane interrompit ses paroles.

— Dis bonsoir à ton petit copain, suggéra Charles à sa fille. Nous partons très tôt demain, il est temps d'aller au lit. Viens, ma princesse, je t'attends.

Et le vœu inachevé demeura suspendu dans le temps...

— Nous boirons ce champagne une autre fois, promit Jasmin, en regardant la bouteille sur laquelle perlaient les premières gouttes du serein.

— Je pars pour longtemps, se désola Élane, tu es certain que nous nous reverrons un jour ?

— Bien sûr ! C'est écrit sur les pages de notre destin, j'en suis convaincu !

Et sous l'œil attendri de Charles, inconscient qu'il interrompait un des moments les plus importants de la vie de sa fille, les deux adolescents se séparèrent. Un ultime sourire, une accolade discrète et, le cœur lourd, Élane rejoignit son père.

Il y avait cinquante ans de cela. De ses histoires d'amour, vécues au fil des âges, c'était celle qui était restée la plus chère à sa mémoire.

— Bonsoir, la salua une voix charmante, l'extirpant de sa rêverie. Vous êtes Élane Lesage, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'adore vos romans ! Les femmes auxquelles vous donnez vie sont attachantes. J'aime tellement qu'à travers leurs questionnements, au milieu des tempêtes, elles demeurent debout face à l'adversité. Et puis, votre imagination et votre sens du suspens me fascinent...

Charmée, Élane observait la jeune personne assise sur un banc, à quelques pas du sien. Dans les teintes opalescentes du soleil couchant, elle avait la beauté de ses héroïnes : des yeux immenses dans lesquels se reflétait le mauve du crépuscule, des lèvres pleines, et ses cheveux, retenus par des lunettes fumées, retombaient en cascade légère, laissant échapper quelques mèches ondulées qui encadraient un visage à l'ovale parfait.

— Vous décrivez l'amour avec de si jolies nuances, poursuivit l'inconnue, que je me suis souvent demandé, en vous lisant, jusqu'à quel point vous puisiez dans vos expériences personnelles.

Élane eut un sourire vague.

L'amour ! Quel fascinant mystère !

Après des études en littérature, elle s'était mariée à vingt-deux ans, pour le meilleur et pour le pire. Mais aussi pour échapper à la rigidité du colonel Lesage et connaître enfin la jouissance de la sexualité, car croyez-le ou non, les femmes se mariaient encore vierges à cette époque, surtout celles qui, comme Élane redoutaient l'enfer... Avec Laurent, elle avait vécu cinq années du meilleur, et quinze du pire, pas nécessairement dans cet ordre, avant de se décider à rompre ce que Dieu avait uni et que l'homme n'avait point le droit de séparer. Cette vie à deux n'avait toutefois pas été vaine, puisqu'elle avait eu un fils, l'amour inconditionnel de son existence.

Se retrouver sans attaches amoureuses à quarante-deux ans, après vingt années de vie en couple, fut pour elle le début d'une nouvelle aventure. Un vent de liberté avait soufflé sur le monde, balayant dans le tourbillon des changements la stricte morale judéo-chrétienne, avec ses peurs et ses interdits. L'enfer avait fermé ses portes ! Dorénavant, l'amour était fait d'indépendance et de plaisir. Il était sans entraves. Et la femme, après une rude bataille, avait gagné sa place au soleil, à l'égalité des hommes. Enfin presque...

Les observations de l'inconnue avaient ramené à Élane le souvenir de ces chevaliers vieillissants, venus à sa conquête au cours des vingt-trois dernières années. Force lui avait été de constater que les hommes de sa génération éprouvaient de la difficulté avec l'audace féminine, éduqués dans leur jeunesse à être les maîtres du jeu. Dans la trame de ses écrits, certains de ses amants s'étaient montrés dignes d'une ligne, d'autres d'un paragraphe, et les plus originaux s'étaient vu octroyer un personnage secondaire. Mais aucun n'avait su ravir son cœur et

devenir le héros du grand livre de sa destinée. Pour elle aussi, le passage du temps avait laissé des traces ; ces irréparables outrages dont parlait Racine et qu'elle n'arrivait plus à camoufler lui pesaient certains soirs, devant son miroir. Avec un brin de nostalgie, elle constatait, à soixante-cinq ans, que sa vie sentimentale ressemblait davantage à un recueil de nouvelles qu'à un grand roman d'amour.

— Votre compliment m'honore, répondit-elle à l'inconnue. Mais il ne faut voir dans mes histoires rien de personnel, les écrivains sont des voleurs de destins.

— Des Arsène Lupin de la littérature...

— C'est un peu ça, s'amusa Élane, tout en remarquant qu'une larme perlait au coin d'une des paupières de la jeune femme.

Hésitante, elle risqua :

— Une personne jolie comme vous l'êtes doit avoir tous les hommes à ses pieds ?

Un voile de tristesse assombrit le regard de l'inconnue, qui se tourna vers le lac aussi calme qu'un miroir en cette fin de journée.

— Quand j'étais petite fille, je rêvais du prince charmant, convaincue que l'amour était fait pour durer la vie entière. Après quelques déceptions, j'ai commencé à imaginer qu'il n'était qu'un rêve. Puis, au fil de mes espoirs envolés, j'ai constaté qu'il était devenu un mirage. Et j'ai cessé d'y croire. Jusqu'au jour de mes trente ans où...

Et elle se tut.

— Jusqu'au jour où vous avez croisé le vrai, le grand, celui qui vous a possédée corps et âme, suggéra Élane en souriant.

— Oui ! admit la jeune femme, des étincelles pétillant dans ses yeux immenses.

S'ensuivit un moment de silence que l'écrivaine respecta.

— Je suis designer de mode, et mon patron m'offre la gérance de notre nouvelle succursale à Paris...

— Et vous voilà confrontée à un choix déchirant : votre travail ou votre amoureux ?

— Je suis une personne indépendante, autonome, qui assume ses décisions.

— Et...

— Mon amour pour Johan m'a fait perdre mes repères. C'est à lui, à son choix, que j'ai abandonné ce difficile dilemme. Je ne pensais jamais qu'un jour je remettrais mon destin entre les mains d'un homme.

— Vous l'aimez à ce point... Ça m'émerveille ! constata Élane.

— Johan est marié.

— Oh !

— Nous nous sommes rencontrés à un vernissage, celui de sa femme. J'accompagnais mon patron ; je ne connais rien à la peinture et j'avoue y trouver un certain snobisme. Je faisais mine d'observer attentivement un tableau quand quelqu'un m'a bousculée et a failli me renverser. Dans le verre qu'il tenait à la main, le liquide effervescent a valsé un instant, et quelques gouttes du précieux champagne sont venues terminer leur envol contre ma joue. Désolé, le coupable a tendu la main vers mon visage et, du bout des doigts, a tenté de retenir les perles ambrées qui, impertinentes, roulaient vers mon corsage.

— Vous décrivez bien la situation, vous avez un excellent talent de conteuse...

L'inconnue esquissa un sourire, et elle poursuivit :

— Quand sa main a touché ma joue, son regard a croisé le mien. Et ce fut magique. J'étais amoureuse. C'est étrange, n'est-ce pas ? Je n'arrive pas à me l'expliquer moi-même. Et ce fut pareil pour lui, un véritable coup de foudre.

— C'est un miracle qui doit se produire quand deux êtres sont destinés l'un à l'autre...

— Nous avons ri, tenté de résister, puis nous nous sommes revus... Johan aime sa femme et ses deux enfants, mais il m'adore.

— Votre relation dure depuis combien de temps ?

— Une année. Quand Antoine, mon patron, m'a offert un poste à Paris, j'en ai discuté avec Johan, et il a compris que s'il désirait que je reste au Québec, il devait faire un choix.

— Et s'il quitte son épouse, vous refuserez l'emploi dans la Ville lumière ?

— Jamais je n'aurais pensé que l'amour puisse être suffisamment fort pour me faire renoncer à mon rêve de devenir une étoile de la mode à Paris...

— Et vous attendez sa réponse ?

— Oui, il doit me faire signe cette fin de semaine, car Antoine, mon patron, souhaite que je m'envole avec lui dès le milieu de la semaine prochaine.

Le monde avait changé : les femmes avaient acquis la liberté, l'égalité, le droit de choisir et de s'exprimer. Et cette jeune personne, indépendante financièrement, nantie de merveilleux projets, abandonnait son destin à la décision d'un homme... Dans le cœur des femmes, l'amour demeurerait-il à ce point le nirvana, l'inaccessible étoile ? Est-ce qu'il en était de même dans celui des hommes ?

L'écrivaine se leva.

— Je m'excuse de ne pouvoir poursuivre notre conversation, mais je suis attendue au Salon du livre, je participe à une table ronde, ce soir. Justement sur le thème de l'amour.

Et elle se dirigea vers sa voiture. Cet amour fou, insensé, pour lequel on renonce à tout, même à son rêve le plus précieux, sans le regret d'annihiler son indépendance, elle l'avait cherché en vain. Une fois envolés les moments passionnels du début, la réalité du quotidien retrouvait ses droits. Et c'était encore plus vrai passé la quarantaine, quand chacun venait vers l'autre avec son bagage de vie, souvent meurtri, toujours appréhensif.

Les années après son divorce s'étaient écoulées d'un amant à l'autre. *Il faut bien que le corps exulte*, chantait Brel. Élane appréciait le contact viril des hommes, leurs mains fortes et caressantes, leur corps nu contre le sien, mais jamais elle n'avait eu le sentiment de saisir l'essentiel. Au creux de ses nuits solitaires, surtout quand revenaient la titiller les effluves printaniers, elle rêvait de cette affection enveloppante, teintée de passion, mais aussi faite de tendresse et d'altruisme, qui n'était certainement pas réservée à la jeunesse. Puis elle s'éveillait au matin seule dans son lit, et elle se réconfortait à l'ombre de sa précieuse liberté.

En revenant à l'auberge, après sa soirée au Salon du livre, Élane songeait à sa table ronde : elle avait aperçu la jeune femme du lac, assise au fond de la salle, qui l'écoutait attentivement. Cette inconnue possédait tous les atouts de la conquête, et pourtant... Comment pouvait-elle être certaine que cet amour méritait le sacrifice de sa carrière ? N'allait-il pas lui aussi se briser sur les écueils du quotidien ? Surtout que, dans la vie de son amoureux, il y

avait des enfants et une épouse qu'il aimait encore. Comme il lui était impossible de consulter le dernier chapitre de l'histoire de cette belle inconnue, Éleine choisit de ne plus y penser.

Debout devant la fenêtre de sa chambre, nostalgique, elle observait le quai, théâtre de son premier amour. Le sentiment de plénitude ressenti dans les bras de Jasmin, à cette lointaine époque, était sans doute dû à l'exaltation ou à la naïveté de sa jeunesse, car jamais, au cours de sa vie, elle n'avait retrouvé la certitude de cette nuit-là.

Quelqu'un frappa à sa porte. Elle ouvrit.

— Du champagne pour vous, annonça le garçon d'étage en déposant le seau sur une table ronde.

— Pour moi ?

— Il y a une carte, dit l'employé, en la lui tendant.

Et il s'esquiva tandis que l'écrivaine déchirait la minuscule enveloppe.

Ma tendre amie,

Mes pensées s'envolent vers toi.

Buvons ce champagne... il nous attend.

Éleine retourna à la fenêtre, elle scruta le quai, les berges du lac. Se pouvait-il que ce soit Jasmin ? Après tant d'années...

Rapidement, elle enleva son pyjama et revêtit une tunique de soie. Le sommeil pouvait attendre. Un brin de maquillage, des escarpins vernis, et au cœur ce souvenir inoubliable, elle descendit vers le lac. Quelle femme, pensa-t-elle, n'a pas rêvé de revoir

l'homme de son premier émoi amoureux ? Celui du premier baiser... Au cours des années, Jasmin avait dû lire des articles sur ses parutions littéraires, et il avait appris qu'elle présidait le Salon du livre de l'Abitibi cette fin de semaine... Mais peut-être que ce n'était pas lui, après tout.

Quelques années plus tôt, un procès très médiatisé avait attiré son attention : Jasmin Beauregard en était le juge. C'était la première fois qu'elle entendait parler de lui depuis son départ pour l'Allemagne, une trentaine d'années plus tôt. En le reconnaissant sur la photo du journal, une profonde émotion l'avait submergée et elle avait eu envie d'aller le saluer. Après y avoir longtemps songé et avoir élaboré plusieurs scénarios de leurs retrouvailles, certains très tendres, mais d'autres moins sympathiques – les sentiments s'effritent au passage du temps –, elle avait choisi de conserver intact le souvenir de leur passé. Les fantômes de l'adolescence ne souhaitent pas être dérangés, avait-elle conclu.

Et cette nuit, dans sa tunique légère qu'agitait un souffle de vent, elle osait espérer la magie du destin. Mais il n'y avait personne sur le quai ni sur la plage. Un long moment, elle se plut à écouter le chant des grillons, se remémorant l'été de ses quinze ans. Puis elle remonta vers l'Auberge des Aurores boréales, intriguée par la provenance du mystérieux champagne reçu.

Sur le sentier éclairé d'un rayon de lune, quelqu'un avançait lentement. Vêtu d'une chemise blanche, les manches roulées sur les avant-bras, l'homme avait un teint basané, ainsi que l'aisance naturelle de celui qui a traversé la vie avec assurance, confiant dans son destin.

— Bonsoir, Élane, la salua-t-il en arrivant à sa hauteur. J'espérais vraiment te croiser ce soir.

— Jasmin... C'est vraiment toi ?

— Tu es aussi jolie que dans mes souvenirs.

L'écrivaine remercia le couvert de la nuit qui estompait ses rides, et l'ample tunique qui dissimulait son corps alourdi au fil des ans.

— Tu viens souvent ici ? s'informa-t-elle.

— Chaque fois que je passe en Abitibi, je loge à cette auberge, qui appartient maintenant à un lointain cousin ; mais je m'y sens toujours chez moi, c'est le lieu de mon enfance...

Le juge baissa les yeux vers son amie d'autrefois.

— ... et celui de mon premier amour.

— C'est si loin tout ça, murmura Élane.

— Et si près... Après le décès de mon épouse, il y a trois ans, j'ai eu envie de te revoir.

— Et tu as préféré ne pas le faire ?

— Nous deux, c'était une autre époque. Les gens changent en cinquante ans. Je me disais que ce sont les amours inachevés qui nous laissent les plus beaux souvenirs, qu'il fallait en conserver la magie.

Étonnée, Élane arqua les sourcils.

— Justement, ce soir, lors de ma table ronde, c'est ce que j'ai raconté à mes lecteurs...

— Je sais, j'y étais, répondit-il, coquin. Je te plagiais, ma très belle.

La taquinerie ramena Élane à la complicité de leur jeunesse ; dans le bagage de cet homme, elle était présente. Cinquante

années de vie se dissipaient et cédaient la place à la mémoire d'hier.

— En t'écoutant parler et affirmer que nous devrions vivre notre vie comme il serait bon de la lire quand viendra le temps des souvenirs, j'ai songé que j'avais encore quelques chapitres à écrire, avant cette étape de l'existence.

— Et tu es venu à l'Auberge des Aurores boréales...

— J'espérais effectivement que tu logeais ici, admit Jasmin, les yeux pétillants d'une jeunesse retrouvée.

Élaine glissa tendrement le bras sous celui de son vieil ami.

— Si nous allions sur ma terrasse, proposa-t-elle, nous pourrions enfin boire ce champagne qui nous attend depuis cinquante ans.

— Tu t'en souviens ! s'amusa Jasmin.

— Les vœux suspendus dans le temps semblent n'avoir aucune date de péremption ; il ne manque ce soir qu'une aurore boréale pour compléter le tableau de notre jeunesse.

Et dans le corps des sexagénaires, usés par la sagesse, battaient des cœurs de vingt ans, qui eux, n'avaient pris aucune ride.

Le lendemain matin, en arrivant dans le hall de l'auberge, Élaine aperçut l'inconnue de la veille. Elle alla à sa rencontre.

— Je m'excuse de mon indiscrétion, lui dit-elle, mais hier, vous avez piqué ma curiosité. Avez-vous reçu de votre amoureux la réponse que vous attendiez ?

La jeune femme porta un regard mélancolique vers la baie vitrée, qui ouvrait sur le lac. Visiblement bouleversée, elle essuya une larme avant de répondre :

— Johan a choisi son épouse et ses enfants.

— Oh ! Vos adieux ont dû être difficiles.

— Il n'est pas venu. C'était convenu ainsi entre nous.

— Votre histoire est très émouvante, s'attendrit Élane. Vous ne m'avez pas dit votre nom, ce serait agréable de le connaître, pour mieux me souvenir de vous.

— Vous allez être étonnée, dit l'inconnue en inclinant joliment la tête, nous sommes presque des homonymes : je m'appelle Hélène Lepage.

— Vraiment ?

Chez Élane, la folle du logis fut alertée.

— Si vous aviez été le choix de Johan, de quel signe aviez-vous convenu ?

Le regard d'Hélène s'empreignit de douceur.

— Lors de notre première rencontre, comme je vous l'ai raconté, il m'avait éclaboussé le visage de gouttelettes de champagne. C'est en touchant ma joue pour les essuyer que s'est produit l'effet magique qui a fait de nous des amoureux.

— Et alors ?

— Si j'étais son choix, il devait me faire parvenir une bouteille de champagne. Et si je l'acceptais, je lui fixais un rendez-vous pour enfin nous délecter des bulles de notre amour.

— Et c'est uniquement si vous étiez d'accord qu'il parlait à son épouse ?

— Oui. Johan ne voulait pas rompre avec elle sans être certain que j'étais prête à partager sa vie. Il aime sa femme, je le sais depuis le début. D'ailleurs, il vient de le prouver en décidant de demeurer auprès d'elle.

— Mademoiselle, je...

— Ne soyez pas désolée. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit, et j'avais des réticences à bâtir mon bonheur sur la détresse de deux jeunes enfants, qui auraient été privés de leur père au quotidien. Johan a choisi sa famille, et c'est bien ainsi, il monte dans mon estime. Comme vous l'avez suggéré hier, lors de votre table ronde, ce sont souvent les amours inachevés qui laissent au cœur les plus merveilleux souvenirs...

Le garçon d'étage s'approcha d'Élaine.

— Je suis allé à votre chambre chercher vos bagages, mais votre valise n'est pas prête.

— Pierrot la lune ! s'exclama le directeur, qui avait entendu les paroles de son employé. Je n'ai pas dit *madame Lesage dans la six*, mais *madame Lepage dans la dix* ! Allez, fais ton travail, notre invitée attend !

Confus, le garçon hésita.

— Dépêchez-vous, s'impacienta Hélène, mon taxi est déjà là !

Puis elle se tourna vers l'écrivaine et lui tendit la main.

— J'ai été très heureuse de vous rencontrer. Grâce à vous et à votre philosophie de l'amour, je pars pour Paris l'esprit en paix. De plus, dans mes valises, j'emporte un trésor : un grand amour suspendu dans le temps qui conservera à jamais son authenticité et sa tendresse.

Et nul ne connaît l'avenir ! songea Élaine, retenant son secret sur la méprise de la veille. Peut-être qu'un jour, quelque part, ces amants verraient la magie du destin les réunir...

Jasmin venait à sa rencontre, elle lui sourit. Son éditrice pouvait attendre, elle avait une dernière nouvelle à écrire avant de clore le recueil de ses amours...



CLAIRE BERGERON

Dans notre vie, certains faits entourés de mystère alimentent l'imagination. Pendant un Salon du livre, Claire a reçu à sa chambre d'hôtel une bouteille de champagne, et la carte qui l'accompagnait ne portait pas de nom. Aussitôt, l'imaginaire de l'auteure s'est envolé vers mille et une déductions : un sourire aperçu au restaurant, une lectrice ou un lecteur ravis, un inconnu croisé quelque part... Mais pourquoi n'avoir pas signé ? Trois ans plus tard, *Le mystérieux champagne* ayant conservé son secret, l'auteure a décidé de lui offrir ses lettres de noblesse en écrivant une nouvelle sur les étranges hasards de la vie.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, Claire a été une passionnée des mots, des émotions qu'ils inspirent, des sourires qu'ils font naître, et du bonheur qu'elle ressent chaque fois qu'elle s'assoit pour écrire. Elle a entretenu de nombreuses correspondances, écrit des textes, un journal intime. Et un jour, trente ans après leurs échanges, le correspondant de ses seize ans, qui vivait au-delà de l'Atlantique et qu'elle avait depuis longtemps oublié, l'a recontactée : « À travers tes mots, j'étais amoureux de toi », lui a-t-il alors écrit dans une lettre manuscrite envoyée à l'adresse de ses parents. C'est en partie cet aveu qui a réveillé le rêve qui sommeillait au fond d'elle-même : celui d'écrire un roman et de le faire publier. Si sa plume avait ce merveilleux pouvoir de faire naître des sentiments, peut-être réussirait-elle à émouvoir un lectorat ? Mais pour réaliser un rêve, il faut se lancer

à sa conquête ! Prise dans le tourbillon du temps et du travail, tour à tour infirmière et femme d'affaires, avec deux enfants à aimer et à conduire vers un demain heureux, c'est à la retraite, quand le temps ne lui fut plus compté, qu'elle a découvert que son amour des mots se jumelait à sa passion d'écrire. Et Claire a vu un de ses plus chers désirs se concrétiser ! Elle a publié un premier roman, *Sous le manteau du silence*, aussitôt suivi par *La promesse d'Émile*, puis ont suivi *Quand les femmes étaient des ombres*, *Une justice à la dérive* et, en mars 2016, *Les amants maudits de Spirit Lake*.

Toujours passionnée par sa tardive carrière d'écrivaine, Claire se lève tous les matins avant l'aurore, l'esprit fourmillant de personnages qui s'accrochent à son imagination et qui la suivent toute la journée, souvent jusqu'au milieu de ses rêves. Entourée de ses proches et de ses fidèles lecteurs, notre auteure accumule les doux moments de l'existence pour, comme elle se plaît à le répéter, s'en délecter quand sera venu le temps des souvenirs. Claire souhaite déposer sa plume uniquement quand elle tournera, bien malgré elle, la dernière page du livre de sa vie. Et qui sait si, dans l'au-delà, il n'y aura pas une place pour une écrivaine qui aura emporté sa passion d'écrire.

www.clairebergeron.com

claire@clairebergeron.com

 [Auteure – Claire Bergeron](#)

Photo de l'auteure : Maxyme G. Delisle

DANIELLE GOYETTE

L'amour au temps du granola

*Pour toi mon amour,
tu as les plus beaux yeux bleus du monde.
Merci pour tant de bonheur.*

Les yeux bleus et la luzerne.

Les yeux bleus et la luzerne ont régné sur toute mon existence.

Les yeux bleus m'ont catapultée maintes fois au bord de la corniche du précipice suicidaire.

La luzerne, elle, source de vie et de bonheur, a été l'indéfectible complice de ma survie.

Le premier homme

Le premier homme aux yeux bleus que j'aie aperçu m'a totalement bouleversée. À l'époque, je ne savais pas encore identifier le bleu. Et encore moins un homme. Mais cet être m'enveloppait de tant de tendresse que ce fut mon premier coup de foudre. Même si je ne savais pas encore ce qu'était un coup de foudre. À vrai dire, je ne savais pas grand-chose de la vie. Mais quand il me chatouillait derrière les oreilles – ces curieuses protubérances fixées à mon moi supérieur qui me permettaient de percevoir ses allégresses sonores –, j'en gigotais de plaisir et en redemandais toujours.

Ce *câlineur* sur pattes changeait même mes emballages. J'appréciais toujours le confort immédiat qui s'ensuivait. Tout autant que le bleu de son regard, dont je ne pouvais me lasser. Mes premières syllabes furent pour lui : pa-pa. Ce fut le premier geste de remerciement que je pus lui offrir, puisqu'il était beaucoup trop grand pour que je puisse l'emballer à son tour, alors que mes doigts ne

répondaient pas encore aux commandes de guili-guilis que j'aurais aimé lui prodiguer.

Quant à mon premier contact avec la luzerne, il remonte à bien plus loin encore, et ce fut le fondement de mon immuable discordance dans cet univers que j'allais trop souvent aborder à quatre pattes.

Mon-pa-pa, dont je ne connaissais pas encore le nom, observait *ma-ma-man*, dont je ne connaissais pas plus le nom, qui se faisait frotter le bedon par un drôle d'appareil au bout duquel s'activait une créature inconnue, toute de blanc emballée.

Et soudain, à travers la mince cloison moelleuse qui me séparait d'eux, j'entendis : « On voit bien ses petits bras, ses petits pieds ici... Tout est beau... Oh ! Mais... Comme c'est étrange, très, très étrange... »

« Qu'y a-t-il, docteur ? » s'était inquiétée *ma-ma-man*. « C'est étrange... regardez, juste à côté de ses pieds... il y a un... euh... on dirait bien... un petit... un. euh. jardin... de... de... attendez... ça semble être de la luzerne... Euh... Votre petite fille cultive... de... de la luzerne dans votre ventre, madame ! »

Je n'ai jamais compris ce qu'ils pouvaient trouver là de si étrange au fait que je sois déjà accro à la luzerne avant ma venue dans leur monde. Après tout, il fallait bien que je me nourrisse. Téter du bouillon amniotique tiède me donnait des nausées et les provisions qui me parvenaient par son boyau bizarre étaient insipides.

Mais *ma-ma-man*, elle, savait déjà que je serais unique – j'étais sa fille, après tout – et, dès son retour de l'hôpital, elle s'équipa en

germoirs, question que je ne sois jamais en manque de ma drogue verte, même dans mes premiers biberons.

P'tit Voisin

J'ai ainsi poussé aussi vite qu'un bouquet de graines germées, enveloppée du fier regard bleu de mon père gaga et l'estomac tapissé des verdure de ma mère plus gaga encore, gargantuesque même ! Tout allait pour le mieux hors de moi et en moi. Jusqu'à ce que je rencontre d'autres yeux bleus. Ceux de P'tit Voisin.

J'avais cinq ans. Lui, juste trois de plus que moi. Je marinai dans un bonheur naïf, avec les multibisous de mes parents et ma propre macroculture de germinations dans ma chambre. Pourquoi, en ce cas, la vie avait-elle décidé de me catapulter une calamité qui allait tout chambouler ?

Car, par un cuisant après-midi d'été, alors que nous étions assis face à face dans le carré de sable, il a laissé tomber son camion jaune Tonka et a mis sa main dans ma petite culotte. P'tit Voisin aux yeux bleus me fixait, ne regardant pas ce qu'il faisait, mais tripotant quelque chose qui n'existait pas chez lui.

« Mais c'est où, ce que j'ai que t'as pas ? » me souffla-t-il en baissant les yeux vers mon vide.

Ébranlée, j'ai alors regardé dans sa culotte. Une petite couleuvre y frétilait et brandissait sa tête ratatinée vers ma main tremblotante. J'y ai déposé un doigt, puis deux, l'ai caressée et elle a soulevé sa nuque pour en redemander. Mais qu'avait P'tit Voisin aux yeux bleus que je n'avais pas ? Nous nous sommes regardés, ses beaux yeux d'idiot ravi m'ont souri et je me suis enfuie. Tous yeux bleus allaient dorénavant me hanter... tout comme cette petite

couleuvre mystérieuse que, moi, je n'avais pas dans ma petite culotte.

Je pouvais comprendre que mes parents m'aiment malgré le fait que j'étais mal construite, mais comment tous les autres allaient-ils pouvoir m'aimer en un tout pas entier ? Pour survivre à ce marasme apocalyptique existentiel, je me suis empiffrée d'une titanesque orgie de luzerne jusqu'à m'en verdir le blanc des yeux, espérant ainsi survivre à la horde d'interrogations qui m'affamaient. J'ai porté en moi cet accablant secret sept mois, onze jours, vingt-six minutes et quatorze secondes. Jusqu'à ce que j'assiste, abasourdie, au premier changement de couche de ma petite cousine Lucie. Elle aussi était faite en moins, comme moi. Elle aussi, il lui manquait quelque chose. Quel drame !

C'est à ce moment-là que j'en ai déduit que nous, les filles, il nous manquerait toujours quelque chose dans la vie. Une petite couleuvre...

Même si je ne comptais encore ma vie que sur les doigts d'une main, j'étais déjà totalement désillusionnée. Ça promettait comme avenir ! Seule la luzerne sut alors me consoler. À chacune de mes ruminations, j'avais le sentiment réconfortant de me parachuter au temps où je baignais dans le douillet ventre de ma mère parsemé de cette *alfalfa* miraculeuse qui avait le don de me rappeler que je n'étais, moi aussi, qu'une bien petite graine dans l'univers. La luzerne me tapissait le cœur de béatitude et elle s'ingurgitait aisément en période d'existence indigeste. Dorénavant, telle une cocaïnomane insatiable, j'allais devoir avoir, toujours à portée du

gosier, un ravitaillement de mon herbe salvatrice et requinquante. Surtout que mon glouton appétit de désespoir s'accroît proportionnellement avec le nombre de mes interrelations avec des yeux bleus.

Ballot Lourdaud

J'ai été adolescente pendant beaucoup trop d'années. Donc seule. Il ne flottait autour de moi qu'un flou nauséux d'adolescents, tous aussi seuls que moi et qui ne savaient pas plus que j'existais. Chacun naviguait dans un autre flou, musical celui-ci. C'était avant le grand boum *peace and love* et les belles rengaines « vers d'oreille » d'Harmonium. C'était le temps où l'on ne s'aimait pas encore pour rien. À vrai dire, on ne savait que ne pas s'aimer. On était adolescents, quoi ! On se cherchait sans se trouver. Et on se cherchait là où il ne fallait pas, quand on prenait le temps de se chercher. C'est dans cet étouffant espace-temps, en apesanteur, que je suis tombée sur lui. Littéralement et... malheureusement.

Nous avions tous deux quatorze ans. J'étais boutonneuse, il était bedonnant. Nous combattions vainement nos excès respectifs de graisse indésirable dans une solitude poisseuse d'ignorés. Cet état désespérant faisait de nous deux parias répulsifs et exclus, sources de dédain et de médisance innommables de la part de nos copains d'école, dont quelques-uns se révulsaient même au simple énoncé de notre médiocre existence.

Ballot Lourdaud et moi nous croisions sans jamais prendre conscience de l'existante proximité de l'autre, car nous n'avions tous deux que ce regard fuyant de ceux que seul le sol rassure.

Puis, je lui suis rentrée dedans. En plein dans le bedon, à dire vrai. Et j'ai levé le regard. Il a cligné des yeux . Et m'a éblouie. Ses iris étaient d'un bleu fuyons-ensemble-ce-monde-cruel-où-nous-sommes-incompris. J'ai tout de suite craqué pour lui et le rebondi de sa bedaine. Il n'a pas vu mes boutons, obnubilé par mes petits seins vierges qui pointaient en sa direction et sur lesquels il venait par étourderie de flanquer ses mains potelées. Mes excroissances gênées n'avaient encore jamais été abordées et ne rêvaient qu'à cela depuis leur première percée dans mon univers.

Dès cet instant, ce fut un coup de foudre réciproque. Nous avons passé une multitude de soirées au sous-sol, à nous tripoter toutes les parcelles de peau possibles, qui n'aspiraient qu'à exciter les jeunes explorateurs de sensations fortes que nous étions.

À quatorze ans, j'ai donc découvert avec Ballot Lourdaud qu'il n'y avait rien de plus merveilleux que de s'émoustiller d'un plaisir solitaire avec la main d'un autre. Et à répétition, s'il vous plaît. Et j'ai soudain pensé qu'il y avait mieux que la luzerne. Car j'étais tombée amoureuse. Je m'épanchais dans le bleu de ses yeux et le charnu de son corps. J'avais apprivoisé sa couleuvre frémissante, de taille respectable celle-là, qui produisait une liquoreuse guimauve collante aussi souvent que je lui prodiguais des caresses. Et je ne voyais plus que ses yeux bleus...

Si bien que j'avais oublié d'exister. J'avais oublié que j'existais, à vrai dire. Je n'étais plus que l'indispensable accessoire de béatitude d'un Ballot Lourdaud qui, lui-même, en était venu à oublier que j'existais. Une fois de plus, j'en déduisis que je n'étais pas un tout complet. Je n'étais devenue qu'une habile main droite et une

bouche charnue occupée à ne rien dire. Et, un jour, il a détourné ses yeux bleus. Il a regardé ailleurs. En vérité, il a plutôt jeté son dévolu sur une autre main et une autre bouche. Cessant ainsi de poser sa divine *bleuétude* sur ma petite personne éplorée.

Je n'existais soudain plus du tout.

J'avais seize ans. Une première peine d'amour en poches sous les yeux. Le cœur en cataclysme, le corps noyé dans un déluge de larmes et le nez plein à perpétuité. L'école était finie depuis que l'été s'était pointé, je n'avais plus qu'à être malheureuse comme emploi du temps. Je me suis vite rendu compte qu'il m'était plus facile de pleurer que de sourire.

Ma tendre mère, attristée par tant de chagrin en une si petite personne, remplit mes germoirs, croyant pieusement en la germination et en la vie.

Après cinq jours, les petites pousses salvatrices pointaient vigoureusement leur vitalité sous mon nez, toujours aussi plein. Elles me pansèrent peu à peu le désespoir, brin par brin, ingérés un à un. Je pense que la luzerne m'insufflait une volonté de vivre qu'elle seule pouvait m'inspirer par la force herculéenne d'exister dont ses pousses, pourtant si petites, faisaient preuve. Si minuscules, elles parvinrent peu à peu à combattre mon chagrin éléphantique. Ballot Lourdaud demeura ma plus lourde peine d'amour... Jusqu'à la prochaine.

Bellâtre Sérénade

Les mois passèrent aussi vite que les amourettes insignifiantes et sans conséquence. J'avais fait fi des yeux bleus, je consummais de façon assidue mes bouquets quotidiens de luzerne anxiolytique, je

m'affublais de longues jupes à volants, assorties à des jupons en dentelle de cotonnade. Et je ne sortais jamais sans mes bottes de construction sexy, agrémentées de gros bas de laine gris à rayures rouges. Je dissimulais le tout avec art sous un immense châle de macramé beige à longues franges. J'évoluais dans un monde, toujours un peu flou, où se côtoyaient les gars aux longues tresses dans le dos et les filles aux fleurs de soie dans les cheveux. La plupart avaient les yeux hagards, l'index et le majeur en un V permanent, susurrant à tout vent, à voile et à vapeur, de faire l'amour, pas la guerre.

Tout allait pour le mieux, je m'étais cadenassé le cœur à triple tour.

Jusqu'à ce qu'un soir fatidique, je sois soudainement assailli par une voix et des yeux vraiment trop bleus... Lequel de ces deux attributs me transperça en premier ? Je ne saurais dire. Mais il ne m'en fallut pas plus pour baisser ma garde.

C'était un soir du temps des fêtes où le cafard des esseulés se pellette à la tonne dans les bars enfumés. Le p'tit café foisonnait aussi d'âmes errantes en quête de solitude à partager. On y dégustait de gigantesques sandwiches végés au seitan caoutchouteux simili-poulet. Ce que je préférais cependant, c'était les germes de luzerne qui en débordaient. En manger me réconfortait toujours.

Que pouvait demander de mieux une accro de ma trempe ? L'amour ? Mais non, oh non ! Que non !

Et pourtant !

Moi, j'avais dix-huit ans de naïveté croupissant au fond du cœur. Lui, il jouissait de quelques expertes années de plus qui lui conféraient l'assurance d'un pro de la conquête spéciale. Accompagné de sa guitare douze cordes, assis sur un tabouret au milieu de la petite scène surélevée, enveloppé d'un halo de lumière digne des aurores de comédie romantique, Bellâtre fredonnait la populaire chanson de Piché : « *C't'aujourd'hui l'jour de l'an, y faut changer d'maîtresse²* ».

Puis, il a levé les yeux vers moi. J'étais là, au loin, camouflée sous ma gêne paralysante, tapie à faire tapisserie au fond de la petite salle bondée. Ses yeux azur ont pourtant percé le dense brouillard de fumée de cigarette. Eh oui ! Ça fumait dans les bars en ce temps-là, car graines et granola faisaient bon ménage avec les herbes en tous genres. Il m'a ainsi ravi le cœur tout comme mon peu de volonté cultivée à même mes germoirs. Pourquoi cessais-je systématiquement de manger de la luzerne quand je tombais amoureuse ? Ne m'aidait-elle pas, pourtant, à m'enraciner , me rattachant clairement à la réalité ?

J'ai toujours nourri cette contradiction qui poussait vers un précipice suicidaire cette partie de moi encline au vertige, alors que l'autre tentait désespérément de s'agripper aux fines ronces qui lui lacéraient les mains. Dans un cas comme dans l'autre, il aurait mieux valu que je demeure bien au chaud à la maison, assise à lire le roman Harlequin que j'aurais évité de m'inventer, en me goinfrant de cargaisons de luzerne.

Enfin, je n'en étais pas là. Loin de là, d'ailleurs. Je me préparais plutôt au peloton d'exécution. Sérénade aux yeux azur a terminé sa chanson, s'est gavé des applaudissements des ferventes groupies

bavant d'admiration au pied de la scène, a déposé lentement sa guitare dans son étui, levé le plus beau postérieur qu'un tabouret ait porté, pour se diriger dans un flou cinématographique passionnel vers ma petite personne verdâtre à moitié pétrifiée sur sa chaise. Il avait les yeux bleus, il en fut fini de moi en un fragment de fraction de milliseconde.

Il nous a commandé deux chocolats chauds, puis n'a plus dit un mot. Il s'est seulement assis à quelques centimètres de moi, plongeant son regard au fond du mien, jouissant de son effet sur ma piètre personne, sirotant le sucré nectar du bout de ses lèvres suaves. Ses yeux bleus monologuaient à sa place. Si, au moins, j'avais pu me noyer dans ma tasse fumante à ce moment-là...

Mais il m'a invitée dans son humble trois-pièces et je l'ai suivi.

Et j'ai adopté instantanément ce rôle dans sa vie.

Je suis devenue l'ombre de son ombre, comme l'a si bien hurlé Jacques Brel.

Son ombre dans les coulisses des salles de spectacle où il se produisait, étouffée sous les bouffées d'endorphines des jeunes filles en fleurs qui ne rêvaient qu'à être déflorées par cet aguichant Bellâtre.

Son ombre, en attente impatiente au fond des salles, alors qu'il signait des autographes aux nanas qui n'oubliaient jamais d'entrouvrir leurs chemisiers avant de s'approcher de lui.

Son ombre dans l'appartement où il n'était pas très souvent, occupé à ses tournées de spectacles alors que je me consacrais assidûment aux préparatifs de mes examens universitaires. Car, malgré le fait qu'il se soit engouffré dans ma vie, je réussissais tout de même à récolter de bonnes notes, faute de récolter cette luzerne

qui, si je m'étais concentrée sur sa culture, aurait pu m'aider à prendre conscience que j'étais beaucoup trop amoureuse.

Même quand nous faisions l'amour, je devenais ce qu'il espérait : l'ombre de lui-même, le miroir d'une jouissance qui n'en tenait qu'à lui. Même s'il m'arrivait d'y prendre de plus en plus de plaisir, en secret.

Car un spectre peut aussi avoir ses moments d'extase.

Je dois avouer que Bellâtre Sérénade avait un petit quelque chose d'intense qui me faisait l'aimer : il semblait m'aimer. En tout cas, il posait des gestes qui m'en donnaient l'impression de mille et une façons. C'était quand même assez troublant d'imaginer qu'un être aussi remarquable puisse aimer une moitié d'existence. Comment pouvait-on vouer des sentiments à un ectoplasme éthéré de ma nature ? Une silhouette diaphane à demi existante ? Un ouvrage inachevé ?

Ses petites attentions me déroutaient chaque fois. Certains soirs, il me rapportait des plantes immenses dérobées dans les grands jardins du parc voisin. Certaines nuits, il me composait des hymnes à l'amour, assis en Indien au pied de notre lit défait. D'autres jours, il demeurait à la maison, installé en silence au bout de la table, à me regarder étudier. Sans rien dire. Demeurant là, à fixer ses inspirants yeux bleus sur ma filiforme personne. Et j'étudiais alors merveilleusement bien. J'obtenais des notes à en faire brailler tous mes collègues d'université. Ses yeux bleus pétillants restaient le centre de mon univers.

Mes phares dans la nuit. Mes rayons de soleil au quotidien.

Mes pierres précieuses. Mon trésor.

Et souvent, il souriait. Me souriait. Et me souriait encore. Et quand je me permettais de retomber amoureuse plus durement encore, de m'écorcher à nouveau les genoux dans ma chute, il me refaisait subir avec découragement ces soirées où il accordait trop souvent à d'autres ses sourires, ses chansons, ses tendresses et ces interminables nuits où il ne rentrait pas.

Pourtant, nous avons emménagé ensemble un an auparavant. Nous formions donc un couple aux yeux de tous ceux qui ne vivaient pas avec nous. Quant aux coups d'œil que je portais fréquemment sur notre vie à deux, ils donnaient plutôt cette vision de distorsion similaire à celle d'une branche à demi immergée qui se courbe au regard et trompe ainsi son véritable aspect.

Était-ce cela, l'amour ?

Une illusion d'optique permanente ?

Était-ce cela, cet effluve qui flottait parfois dans l'air quelque part autour de nous ou entre nous ?

Il continuait pourtant de me donner parfois le goût d'y croire. L'idée m'était même venue de jeter le bocal de mes graines de luzerne crouissantes au fond de l'armoire, lors de bonasses impressions temporaires qui me faisaient imaginer que nous étions faits l'un pour l'autre.

Je l'ai aimé, ça, oui, j'en suis certaine. Il m'a aussi aimée un peu, je crois. Mais je n'ai jamais eu l'assurance d'être la seule à faire vibrer son cœur et son corps. Je me consolais en me disant qu'à être tant convoité, il devait être exceptionnel. Idiotement sclérosée par l'amour d'être en amour, je suis donc demeurée l'ombre dans sa vie encore une année, jusqu'à ce qu'il en vienne à passer plus de

temps sans moi qu'avec moi. Et plus de temps avec ma meilleure amie qu'avec moi !

Puis, il est parti un matin, tout sourire, avec sa guitare, ses valises, abandonnant derrière lui mon amour décrépit. Il ne m'a laissé que trois de ses cheveux dans le lavabo de la salle de bain. Et un grand trou béant à la place du cœur.

Je pris alors conscience que j'étais vraiment un produit dérivé de ma chère mère. Cette douce femme avait toujours eu, elle aussi, ce besoin insatiable d'amour dans sa vie, coûte que coûte. Pourquoi fallait-il que nous ayons absolument un homme près de nous, tout près de nous, juste pour nous, pour nous sentir alors véritablement complètes ? Cette insoutenable quête était-elle à l'origine de cette bâtarde expression : la « tendre moitié » ?

En peine d'amour, je n'existais plus du tout. Il n'y avait plus qu'une solution pour mettre fin à ce que je n'étais pas assez. J'ouvris toute grande la porte de la cuisinière, m'appuyai la tête sur un oreiller et lançai le gaz à plein régime. C'en était fini. Dans l'attente de me voir disparaître, alors qu'un foudroyant mal de cœur me rappelait que j'étais encore bel et bien vivante, je me surpris à fixer la porte de l'armoire sous le comptoir. Celle-là même où j'avais rangé mon bocal de graines de luzerne, que je n'avais pas jetées, finalement. Et si la vie m'envoyait un signe ?

Je fermai sur-le-champ le gaz, ouvris la porte de l'appartement pour que se disperse cette odeur de fin du monde et sortis mon germe. S'il y avait une bouée de sauvetage possible, ce serait bien

mes petites graines vivifiantes qui n'aspiraient qu'à me ramener à la vie.

Je survécus tant bien que mal aux cinq jours de germination. Puis, je m'enivrai de ces pousses rédemptrices qui semblaient presque me sourire du haut de leur vigoureuse petitesse.

Et je suis revenue à moi. Prenant soin de mon cœur à rapiécer, de ma petite personne délaissée. J'ai recommencé à manger doucement, accompagnant même ma luzerne de verte crème glacée aux pistaches.

Luzerne et bagatelle

J'ai cultivé la luzerne au même germe que ma patience, en quantité industrielle.

La patience est un défaut fondamentalement féminin.

Nous, les femmes, on attend toujours.

L'autre ou un autre.

L'autre en retard, l'autre qui ne viendra pas ou plus, même l'autre qu'on ne connaît pas encore. Mais on attend. Que le téléphone sonne, qu'on frappe à la porte, qu'on nous aborde. Que celui qu'on attend se présente au petit bar qu'on fréquente assidûment chaque week-end. On s'épuise à attendre, on devient impatiente, mais on ne sait faire que cela, attendre. Toujours. Tout le temps. Au cas où il viendrait quand on ne l'attend plus...

Puis soudain, un jour, on craque. Exaspérée, la bouche pleine de luzerne, on décide qu'on en a fini d'attendre. Et on se met en mode hors d'atteinte.

C'est alors là, à ce moment de saine lucidité, que j'ai décidé de plonger sans plus me créer d'attente. M'immergeant dans les plus beaux yeux bruns et noirs que je pus croiser, me noyant le temps d'une ou deux nuits dans leurs bras chauds, dans des vapeurs ouatées de pot, ne connaissant que leurs prénoms et le galbe de leurs fesses, tentant toujours de prendre soin de me détourner de tout requin bleu qui aurait osé me torpiller d'une seule œillade en coin. Bon, je dois avouer que cela m'est arrivé quand même, en cours de route. Quelques écorchures de plus sur les genoux et sur le cœur. Mais vite cicatrisées d'un baume de verdure. J'acquerrais de l'expérience.

Et entre mes bouchées de luzerne bien ruminées, sur des airs d'Harmonium, des Séguin et de Beau Dommage, j'ai ricoché de bagatelle en bagatelle. À une époque, j'étais même devenue une vraie cascadeuse du cœur. La vie me semblait toute belle, j'étais superficielle, ça me convenait parfaitement. J'ai ainsi eu le temps de terminer mes études, entre deux saillies et deux *bécotines* sans lendemain. Je me suis même trouvé un emploi agrémenté de quelques intéressantes promotions.

J'étais soudain devenue quelqu'un... Et même ma propre ombre. Une toute, complète et accomplie.

Je n'étais plus une moitié d'existence.

Les années m'ont ainsi vivement passé sur le corps, comme autant d'amants aux yeux obscurs. Tels ces inconnus dans mon lit, mes germinations étaient variées, passant du tournesol aux fèves mung, du sarrasin au radis. Mon système immunitaire était maintenant aussi solide que ma force de caractère.

Plus jamais on ne m'éperonnerait le cœur.

Plus jamais.

À moins que...

Sublime Saphir

À moins que...

À moins qu'on manipule ce cœur avec un soin bienveillant.

À moins qu'on ne l'effleure que du bout des mots, du bout de caresses furtives et tendres, du bout des lèvres d'une douceur infinie. À moins qu'on l'aborde délicatement, comme on recueille dans ses grandes mains chaudes un oisillon tombé du nid auquel on redonne la pulsion nécessaire pour reprendre son envol.

À moins que...

À moins que je ne rencontre un jour cet être plus grand que nature, qui me dépasse d'une tête et de mille pensées heureuses...

À moins qu'il me regarde comme si j'étais entière...

Qu'il me laisse me mirer en lui, dans ses yeux... bleus... sans y perdre le souffle ni la couleur des miens.

Sublime Saphir est ainsi entré dans mon cœur comme une première brise printanière se faufile sous notre robe fleurie trop courte. Il s'est installé confortablement dans mon existence. Se tenant juste assez loin pour m'observer sans me heurter. Et il a attendu. M'épiant, comme on apprivoise peu à peu un chaton abandonné qui ne sait qu'être sauvage, qui n'a appris qu'à lécher ses plaies après les coups.

Et il a attendu. Il m'a attendue !

D'une patience indestructible, telle la densité de la pierre précieuse qu'il était.

Il travaillait au dépanneur. J'allais y acheter mon journal. Chaque samedi. Il me souriait. On jasait un peu. Je baissais les yeux, je craignais les siens, je rougissais. J'étais gênée. J'avais peur. Il continuait de me sourire. Il m'offrait des réglisses rouges. Et je décampais aussitôt, claudiquant, m'agrippant le cœur à deux mains, craignant de l'échapper en chemin.

Et il a quand même continué de m'attendre. Il m'a attendue en retard, même quand je ne venais pas. Il a attendu. Cinq ans. De cette unique patience qu'ont les pierres précieuses qui ne s'effritent jamais au contact du temps. Il a attendu que le téléphone sonne, que je frappe à sa porte, que je l'aborde. Il a attendu que je l'attende à mon tour pour me faire comprendre qu'on pourrait cesser de s'attendre et plutôt s'espérer, se désirer, se rêver l'un et l'autre.

Sublime Saphir avait les plus beaux yeux qui soient. J'ai craint de trop le regarder et d'en périr. Pourtant, cette fois, ces yeux bleus là se sont posés sur moi pour me caresser, pour m'aimer sans retenue.

Et je me suis laissé aimer. Et il s'est laissé aimer.

Et on est devenus ensemble.

On est devenus nous deux.

On est devenus nous. À s'aider à devenir plus encore.

Il m'a appris à aimer me plonger dans ses yeux bleus sans peur de m'y noyer. Il a appris à se plonger dans mes yeux verts sans peur de s'y perdre. On s'est dorloté le cœur fragile, on s'est apaisé l'âme inquiète, on s'est réconforté nos vies d'écorchés.

On s'est épaulés, encouragés, fortifiés...

On s'est enfin aimés comme on rêvait d'être aimés.

On s'est aimés pour vrai.

Parce que c'était vrai ce qu'il y avait entre nous.

Et on a soudain compris tous les deux que ce regard intime qu'on échangeait allait toujours nous ramener l'un vers l'autre, au creux de l'autre, au fond du cœur de l'autre, en l'autre, comme jamais ni lui ni moi ne l'avions vécu.

Et nous avons amassé des bonheurs. Du bonheur d'être ensemble au bonheur d'être l'un de l'autre. Le seul autre.

De jour en jour, mille bonheurs ont surgi comme une flambée d'étincelles sur un gâteau d'anniversaire.

Tous ces voyages. Ces bouffées d'ailleurs que l'on a respirées à fond, main dans la main : ce chaud baiser sur cette île au large de Marseille, ce gros poisson-perroquet poursuivi en pouffant de rire dans les eaux mexicaines, cette nuitée sous la tente, seuls sur cette immense plage déserte de l'Île-du-Prince-Édouard, ces jambon-beurre dégustés paresseusement collés l'un contre l'autre sur le banc d'un petit parc sous le regard des Parisiens pressés, ces baignades amoureuses dans la beauté turquoise de la cajoleuse mer cubaine...

Tant de souvenirs encore et encore...

Plus de vingt-cinq ans déjà d'un amour complet, comblé, entier. Tant d'années à construire un monde qui n'appartient qu'à nous, qui nous grandit de l'intérieur, qui se partage toujours d'un simple regard.

Et j'ai compris un jour pourquoi nos deux cœurs n'avaient pu que se préférer, n'avaient pu que se reconnaître et ne pouvaient que continuer à s'aimer aussi intensément.

Car ce bel homme aux yeux si bleus était né prématurément.

À huit mois de grossesse.

Brusqué de quitter le ventre maternel.

Mais pourquoi donc ?

Il m'a avoué un jour ce qu'il n'avait jamais osé raconter à personne...

Il avait dû quitter l'abri maternel parce qu'il y avait... cultivé un jardin de luzerne !

Il avait dû quitter ce refuge chaud parce qu'il y avait trop de luzerne. Il ne fournissait plus à tout manger.

Il avait donc dû sortir de là pour me rencontrer un jour, pour que nous puissions engloutir enfin ensemble cette verdure chatouilleuse prodigue de bonheur. Celle qui nous avait permis, à tous deux, de survivre aux affres de la vie, en attente de se rencontrer enfin.

Et c'est ainsi que j'ai compris toute la force de notre amour ! Ce que nous avons en commun était inné en nous. Tous les deux, nous aimions tout autant la luzerne, nous avons toujours aimé follement la luzerne. Comme personne d'autre sur cette Terre...

Depuis nos tout premiers balbutiements, nous avons toujours été faits l'un pour l'autre.

La vie m'avait enfin offert le plus beau des présents : il avait les yeux bleus et il aimait la luzerne !



DANIELLE GOYETTE

Danielle Goyette vibre à tout. À tout, tout le temps, beaucoup trop, trop souvent. Chaque seconde, jour et nuit, même en rêve, elle ressent, s'émerveille, tremble, s'enflamme, s'inquiète, s'écroule, se rassure, rit, s'attendrit, s'émeut, pleure, sanglote, puis sourit à nouveau. Vivre en elle est aussi épuisant que captivant. Mais ce qu'elle aime surtout, c'est aimer. C'est doux au cœur, c'est doux à vivre. Et ça donne le goût d'écrire.

Pour elle, vivre d'amour, c'est soupirer et... respirer.

Pour elle, écrire l'amour, c'est respirer et... soupirer.

Elle ne pourrait se passer ni d'amour ni d'écriture.

Comme elle le dit souvent, elle a toujours écrit. Sûrement même dans le ventre de sa mère. Cette dernière lui a raconté que, toute petite, alors qu'elle commençait à lire, Danielle lui avait confié un grand secret. À la sortie de la bibliothèque, les mains remplies de livres, elle avait murmuré à sa maman : « Un jour, tu sais, c'est mon nom qu'il y aura sur la page couverture ! » Sa mère n'en a jamais douté. Danielle savait qu'elle ne serait heureuse qu'en écrivant... et en étant amoureuse.

Si elle n'écrit pas, ça lui crie en dedans de s'y remettre. Quand elle écrit, elle a le cœur qui palpite. Valse avec les mots l'enivre. Elle aime écrire comme elle aime aimer, au rythme des soubresauts de son cœur.

Au fil de ses lectures, elle a cherché les dames qui parlaient d'amour. D'amour de vivre, d'amour du cœur. Gabrielle Roy, Anna Gavalda, Annie Ernaux... à qui elle eut même la folie d'envoyer un jour son livre *L'Absent*. Quelques semaines plus tard, elle recevait d'Europe une jolie carte postale écrite dans une bouffée de tendresse de la part de la grande auteure française. Elle en est encore émue chaque fois qu'elle en parle.

Danielle Goyette a œuvré comme rédactrice publicitaire, puis comme journaliste pour des magazines dans les domaines encyclopédique, psychologique, culturel et touristique. Côté livres, elle a même versé dans l'insolite, devenant l'auteure des douze tomes de la série *Québec insolite* aux Éditions Michel Quintin et de six tomes de la série jeunesse *As-tu peur ?* Son roman *Caramel mou*, publié chez Guy Saint-Jean Éditeur, fut accueilli avec autant de gourmandise par les lectrices que les bonbons engloutis par les enfants les soirs d'Halloween. Son récit *L'Absent*, racontant l'absence du père, en a fait pleurer plus d'un.

À dix-huit ans, elle fut victime d'un grave accident alors qu'elle était passagère dans la voiture et dans la vie d'un jeune homme qu'elle aimait trop. Cette profonde fracture dans son existence a laissé en elle une indomptable urgence de vivre. Aujourd'hui, plus que jamais, elle aime vivre, elle aime aimer, elle aime écrire.

Cette nouvelle qu'elle vous offre ici s'abreuve aux souvenirs d'êtres qu'elle a mal aimés et à la présence douce de celui qu'elle aime tant depuis tant d'années.

 [danielle.goyette.9](https://www.facebook.com/danielle.goyette.9)

Photo de l'auteure : Nancy Bordeleau

GINETTE DURAND-BRAULT

La mémoire du désir

À soixante-douze ans sonnés, après trente-six années d'enseignement de la littérature à l'Université de Montréal, Madeleine avait encore tout pour être heureuse. La peinture occupait dorénavant l'essentiel de son temps. Elle s'y adonnait avec talent et énergie, encouragée par l'intérêt que suscitaient ses tableaux dans certaines galeries de Montréal. Elle vivait encore avec l'homme qu'elle avait épousé au début de la trentaine, un courtier de haut vol qui l'avait fait vivre dans l'aisance et lui avait donné deux enfants, Maude, une ravissante célibataire de trente-cinq ans qui enseignait l'histoire de l'art, et Morency, trente-deux ans, ingénieur de talent, marié et déjà père d'adorables jumelles.

Un matin d'août, un imprévisible coup de tonnerre retentit dans ce ciel bleu : son mari mourut subitement. Pourtant robuste pour ses soixante-quinze ans, Paul-Albert tomba foudroyé par une crise cardiaque, alors qu'il s'affairait à ramasser les reliefs de son petit déjeuner. Occupée depuis l'aube à terminer un tableau dans le grenier spacieux où elle avait aménagé son atelier, Madeleine n'avait rien vu, rien entendu.

L'épreuve fut particulièrement cruelle pour elle, qui avait si peu l'habitude du malheur. Madeleine était de ces personnes pour qui la santé, la beauté et la réussite relevaient de l'ordre naturel des choses. Or, sans le moindre signe annonciateur, une brèche venait de s'ouvrir dans l'assise de son château. Désemparée, elle délaissa

ses pinceaux et s'abîma pendant des heures dans l'ombre de son salon à ne rien faire d'autre que d'écouter de la musique en cherchant à comprendre. Pourquoi fallait-il que s'arrête son bonheur tranquille ?

Il ne s'agissait pas seulement de la disparition d'un être cher. Cette mort inopinée sonnait l'échéance d'un immense pan de son existence, comme si la vie était un livre dont les chapitres se dissolvaient à mesure qu'on les lisait, enfance, adolescence, jeunesse, maturité, vieillesse et grand âge. De toutes ces étapes, il ne lui restait que la vieillesse et plus tard le vrai déclin, celui qui vous dépouille de vous-même. Devant sa prostration, Maude et Morency craignirent que leur mère ne tombe dans la dépression la plus creuse.

Pourtant, après quelques semaines, sa vitalité naturelle finit par prendre le dessus. Madeleine se lança dans une quête éperdue du passé. Quels chemins avait-elle parcourus, que pouvait-elle encore sauver de l'ultime naufrage ? Elle fouilla dans ses tiroirs et ouvrit tous ses placards. Elle y trouva de vieilles enveloppes brunes débordantes de photos écornées et de papiers jaunis, des lettres échangées avec ses flirts au temps du collège, des fleurs séchées, des billets doux et d'autres, plus cruels, griffés d'initiales indéchiffrables, des dizaines de cahiers contenant le journal intime qu'elle avait écrit entre treize et trente ans et puis, tout à coup, perdue dans le fatras poussiéreux, une photo en noir et blanc, celle d'un beau jeune homme sanglé dans son uniforme militaire. Elle eut le souffle coupé.

Frédéric ! À l'évocation de son nom, trois années fulgurantes de sa vie clignotèrent comme des néons dans les rues noires du passé.

Qu'était-il donc devenu ? Elle avait vingt-quatre ans et lui trente-deux à l'époque. Il en avait donc autour de quatre-vingts s'il était toujours en vie.

Songeuse, elle remit tous les vieux papiers à leur place en gardant devant elle la photo et les cahiers de son journal intime couvrant les années de 1964 à 1967, pendant lesquelles ils s'étaient fréquentés. Car une idée venait de se planter comme un clou dans sa tête.

— Il faut que je retrouve Frédéric, se dit-elle à voix haute.

::

L'enquête qu'elle commanda lui coûta cher, mais elle le retraça. L'homme n'était pas loin puisqu'il habitait une vieille maison de pierres dans une jolie rue débouchant sur les rives de la rivière des Prairies. Selon l'enquêteur, il avait quitté l'armée quinze ans auparavant avec le grade de général et s'était installé dans la région de Nice, en France. Cinq ans plus tard, il était revenu au pays pour vivre dans cette demeure héritée d'une tante morte à un âge avancé. Il s'était surtout consacré au soutien de jeunes musiciens et chanteurs, dont ceux de l'Atelier lyrique de Montréal. Depuis deux ans, la maladie lui avait graduellement fait abandonner ses activités. Il ne sortait plus que pour subir des traitements à l'hôpital. Seule sa sœur cadette venait le voir régulièrement et semblait s'occuper de lui. Il y avait peu de traces de sa femme, Nina Lepailleur, que Madeleine se souvenait d'avoir rencontrée lors des belles soirées de la garnison de Longue-Pointe. Elle demeurait à Québec d'où elle était originaire.

Madeleine pouvait maintenant relancer Frédéric de mille manières. Elle préféra toutefois cultiver le mystère et s'approcher de lui à petits pas, pour se donner le plaisir de le reconnaître et, surtout, le moyen de s'enfuir si elle était déçue de ce qu'elle découvrait.

Elle fureta d'abord dans le quartier. Abandonnant son auto à quelque distance, elle marchait dans les rues, passait devant la porte de sa résidence, les yeux accrochés aux fenêtres toujours voilées. Elle ne le voyait jamais. Peut-être était-il trop malade ou handicapé ? En tout cas, il était là, elle en était sûre, elle le sentait. Si ses mains n'étaient pas trop abîmées, peut-être jouait-il encore du piano, comme il aimait le faire dans le temps ?

::

— J'ai bien réfléchi et j'ai décidé de vendre la maison, annonça Madeleine à Maude, six mois après la mort de Paul-Albert. C'est trop grand pour une femme seule, ici. J'ai découvert un coin charmant au bord de la rivière des Prairies. Je veux m'y installer. Les vieux arbres y sont magnifiques et la rivière renvoie une lumière fabuleuse.

— Toujours la peinture, maman, dit Maude, qui savait certains désirs de sa mère impossibles à contrer.

— Plus que jamais, ma fille. La mort de ton père a été une leçon pour moi. Je dois vivre autrement si je veux pousser plus loin ma démarche artistique. Je suis entrée dans une nouvelle période de ma vie ; elle ne doit pas tourner en saison morte. Il y a urgence, à mon âge.

Maude eut un sourire affectueux. Cette douce lubie était le signe incontestable que sa mère reprenait goût à la vie. Elle

approuva son projet, bien que la perspective de perdre la maison de Westmount où elle avait grandi avec son frère la peinât d'avance.

::

Madeleine loua un vaste logis au deuxième étage d'un duplex en briques brunes sur la rue des Grands Ormes. Il n'était pas de la première fraîcheur, mais il présentait le précieux avantage de se trouver juste en face de la résidence de Frédéric. Elle le fit rénover à sa manière, avec un coin propre à lui servir d'atelier, et s'y installa au début du printemps.

Les jours allongeaient et des bourgeons pointaient dans l'air parfumé. Quand il faisait beau, elle enfilait son manteau court et son foulard de cachemire pour s'asseoir sur le grand balcon de bois qui donnait sur la rue. Faisant mine de lire, elle observait ce qui se passait chez Frédéric, c'est-à-dire peu de choses à part la visite d'une jeune femme munie d'une trousse, qu'elle supposa être une infirmière, et celle de quelques livreurs. Celui qu'elle guettait était toujours aussi invisible.

Un matin, pourtant, une autre femme dans la soixantaine se présenta à l'entrée de la maison. La porte s'ouvrit lentement et une belle tête blanche émergea dans la lumière du jour, comme un animal sortant du cœur d'un arbre. L'homme fit quelques pas sur le palier et parla avec la visiteuse en lui montrant de la main la pelouse qui reverdissait. Ah ! C'était lui ! C'était bien lui ! Il avait un sourire paisible et doux. Ses paroles étaient hors de portée, et pourtant, Madeleine avait l'impression d'entendre son timbre un peu grave, une vraie voix d'homme qui sortait d'une poitrine puissante et

chaude où sa tête se souvenait d'avoir dormi. Elle aurait tout donné pour qu'il levât les yeux vers elle. Mais il fit entrer la femme et referma la porte derrière lui. Le nom de la sœur de Frédéric ressurgit dans sa mémoire : Cécile. Cette femme était sûrement Cécile.

La vue éphémère du vieil homme avait mis des larmes dans les yeux de la voyeuse. Les traits de son visage étaient toujours aussi harmonieux, mais il paraissait terriblement frêle et moins grand qu'à l'époque de leurs amours. Ses mouvements avaient quelque chose d'hésitant et il avait perdu ce port altier du temps où l'uniforme semblait avoir été dessiné pour lui. Où était donc passée la force magnifique qu'il irradiait jadis, tranquille, aussi frémissante que l'eau d'un lac sous le vent quand elle soufflait des mots d'amour à son oreille ? Madeleine ferma les yeux, en souvenir d'instantanés qui n'avaient pas de prix.

— Toi seule peux me faire cela, disait-il souvent après le premier baiser.

Il la savait légère, incapable de se poser et vivait dans la crainte qu'elle aille vers d'autres bras. Cette angoisse se muait en un besoin profond, acharné de la posséder. Mais elle était vierge. Alors il voulait vite des fiançailles, ce qui la faisait rire et la rebutait. Au cours d'une soirée élégante, au milieu d'un parterre d'officiers en grande tenue, elle avait pourtant pris spontanément une grande décision.

— Cette nuit, je veux dormir avec toi.

— Si tu veux, ma chérie, avait-il simplement répondu en contenant son émotion pour ne pas effaroucher le bel oiseau qui venait de se poser sur son épaule.

Mais au moment de s'aimer dans la chambre d'hôtel, inexplicablement, les signes habituels de défloration n'étaient pas

apparus. Madeleine avait beau jurer qu'il était le premier, il refusait de la croire. Ce fut le début d'une tendre guerre qui dura trois ans, de querelles en bouderies, de fausses ruptures en retrouvailles échevelées, entremêlées de flambées foudroyantes de passion.

Le souvenir de cette nuit-là en appela un autre bien plus important dont elle revit le film jusque dans ses moindres détails. Tout avait commencé par une dispute acerbe au sujet d'un rendez-vous que Frédéric avait manqué. Après une semaine de silence obstiné entre eux, il l'avait appelée le premier, non pour s'excuser ou expliquer son absence, mais pour l'inviter à souper au mess des officiers. Madeleine avait tout de suite deviné qu'il y serait question de rupture. Or, elle n'était pas de celles que l'on quitte ; elle préférait encore les angoisses de l'impasse au vertige de le perdre. Après un refus on ne peut plus clair, elle avait raccroché impoliment.

Le soir venu, elle avait néanmoins erré comme une âme en peine avant de se présenter au mess à une heure tardive. Frédéric s'y trouvait encore, fumant sagement devant le foyer où le feu se mourait. L'endroit était désert ; même le barman s'était retiré. Une petite musique sortait encore des haut-parleurs. Il l'avait accueillie avec une réserve polie. Elle, désespérée, s'était assise dans l'un des fauteuils de cuir placés devant l'âtre, prête à entendre ce qu'il avait à dire. Il avait parlé d'une voix calme, le regard capté par le rouge vif des tisons qui achevaient de se consumer.

— Je ne t'attendais pas ; je suis content que tu sois venue. Ce que j'ai à te dire n'est pas facile. Alors écoute-moi jusqu'au bout. Tu sais que je t'aime, Madeleine, et que j'étais prêt à t'épouser. Mais j'ai compris que toi, tu ne l'étais pas. Sur presque tout, au fond, nous ne nous entendons pas. Nous sommes trop différents. Est-ce une

question d'âge, de mentalité, de tempérament ? Je ne le sais pas. Je pense que ce sera encore pire à l'avenir parce que ton futur métier sera incompatible avec le mien. Ma carrière militaire exige des déplacements constants. Tu ne renonceras pas à ta profession pour venir t'ennuyer dans un cantonnement en Alberta ou ailleurs. C'est pourquoi je veux rompre définitivement et je vais demander une mutation à Calgary.

Elle l'avait écouté sans broncher. Seule la crispation de ses narines trahissait l'effort qu'elle faisait pour cacher une sidération qui la tétanisait. Pour se donner un peu de temps, elle lui avait demandé s'il restait du café quelque part. Il avait disparu derrière le comptoir pour revenir avec un plateau sur lequel étaient posés une tasse fumante et un petit gâteau à la vanille. Le petit gâteau à la vanille... c'était tout lui. Il aimait la nourrir, il adorait la voir manger.

Madeleine n'avait pas daigné lever les yeux du magazine qu'elle feuilletait pour le remercier. Le temps s'étirait en minutes amères. N'en pouvant plus, elle avait quitté brusquement son siège, fait quelques pas et s'était attardée devant le tableau qui ornait le mur, une scène équestre du genre que les Anglais aimaient.

Pour l'instant, leur bataille était silencieuse, mais leur peur n'en était que plus vertigineuse. Sans y croire, chacun cherchait en soi l'arme capable de briser la chaîne qui les tenait ensemble. Elle résistait à tout, depuis des mois. Et pourquoi était-ce ainsi ?

Plus de quatre décennies plus tard, depuis son balcon déserté par le soleil, Madeleine se le demandait encore. Elle rentra, rangea son manteau et son précieux foulard. Elle prit le journal intime sur le dessus de la commode et l'ouvrit. Peut-être y trouverait-elle une réponse à sa question. Elle avait sûrement écrit quelque chose sur

cette nuit inoubliable à son retour à la maison. Elle finit par tomber sur la bonne page, c'était le 26 février 1965.

Je fixais le tableau où figuraient des joueurs de polo en pleine action. Chaque seconde qui passait rajoutait à notre effroi. Nous étions deux prisonniers frappant sur leurs barreaux, deux galériens attachés à la même rame, éperdus et désespérés. Je trouvai la force de dire à Frédéric qu'il avait raison et que, oui, nous étions incompatibles, mais que je ne voyais pas comment nous pourrions nous arracher l'un à l'autre. Il m'a répondu qu'il le fallait absolument, que cette liaison ne nous menait nulle part, qu'elle l'empêchait de vivre, de bien travailler, de dormir, qu'il n'en pouvait plus de son obsession amoureuse, qu'il devait s'en libérer pour redevenir l'homme d'avant.

— Moi aussi, lui ai-je répondu, j'aimerais ne plus penser à toi et ne plus attendre tes satanés coups de fil qui ne viennent jamais à l'heure. Je voudrais retrouver ma belle indifférence et ne plus vivre pour l'instant où tu me prendras dans tes bras en me serrant jusqu'à me couper le souffle. Je voudrais ne plus aimer ta voix, tes épaules et la peau de tes mains, mais mon corps ne veut rien d'autre et mon esprit est incapable de le faire renoncer. Ta simple vue me bouleverse. À l'université, je suis entourée de beaux garçons, drôles, intéressants. Aucun ne m'émeut comme tu sais le faire. C'est un vrai mystère. Je ne peux pas me sauver de toi. Dis-moi que tu ne ressens pas la même chose ?

J'avais prononcé la formule magique. À mesure que je parlais, l'expression de Frédéric passait de la tristesse à l'étonnement, au soulagement, presque à la joie. Il parut hésiter pendant quelques

secondes. Puis, il jaillit de son fauteuil, s'approcha et m'attira contre lui avec une douceur extrême, pour me consoler. J'enroulai lentement mes bras autour de son corps. Ses épaules frémissaient sous mes mains. Je couchai ma tête affolée contre sa poitrine, et il me souleva d'un geste vif pour m'emporter, comme on lève l'ancre, dans un mouvement pur, imparable, laissant tout en plan, oubliant la lumière, les cigarettes, le manteau. Il me porta jusqu'à sa chambre, au bout d'un long corridor. Près de son lit, je vis ma photo dans un grand cadre de métal.

— Je ne peux pas la regarder sans avoir envie de toi, dit-il.

Sur son pupitre, une autre plus petite était disposée avec un soin étudié. Sur le rebord de la fenêtre, je reconnus ma tête penchée vers lui. Mon Dieu, que d'amour ! Un amour qui allumait le mien. Oui, j'aimais Frédéric. Par lui, j'entrais enfin sur le territoire insondable de la passion, ce continent paradoxal, à la fois féroce et doux qui vous enchante en vous broyant.

Nous échouâmes sur sa couche et, au lieu de nous fuir, nous nous enfonçâmes encore plus dans l'effarante aventure.

Madeleine avait le visage en feu en s'imaginant en train d'écrire ces lignes, encore tout imprégnée du plaisir des sens. C'était elle, c'était bien cette Madeleine dans la vingtaine qui s'était réveillée à la vue du beau jeune homme en noir et blanc. L'âge et le temps ne l'avaient pas tuée.

Sauf qu'elle lui semblait aujourd'hui lourde à porter pour un cœur trois fois plus vieux. De l'eau fraîche lui ferait du bien. Elle se dirigea vers la cuisine, mouilla son visage, but et revint à la table afin de poursuivre sa lecture. En tournant la page, elle eut la surprise de

constater que la suite n'y était pas. Le feuillet avait été arraché. On tombait sur un autre texte rédigé quatre jours plus tard. Étrange... Qui donc avait fait cela ? Certainement pas elle ; jamais elle ne reniait ou ne biffait ce qu'elle avait écrit dans son journal. C'était une question d'honnêteté envers elle-même. Quelqu'un avait lu ces lignes et les avait censurées. Mais qui ? Paul-Albert ? Non, ce n'était pas son genre ; d'ailleurs, ce type de document ne l'intéressait pas ou, mieux, n'existait pas pour lui. Une femme de ménage en manque d'amour, peut-être ? Elle en avait eu plusieurs au cours des années. Ou encore les enfants ? Morency était d'emblée à exclure. Un garçon normal, de tempérament réservé comme lui, ferait tout pour ignorer la vie amoureuse de sa mère. Au contraire, une Maude adolescente avait pu tomber sur cette paperasse et céder à la curiosité devant les passages allumeurs. Les filles n'ont parfois pas la pudeur des garçons à ce chapitre. Elle devait vérifier cette hypothèse auprès de l'intéressée. En s'y prenant finement, il va sans dire... Mais Maude hurla sa protestation en croyant saisir l'insinuation équivoque de sa mère. Madeleine dut s'excuser.

: :

Des semaines passèrent sans résultat du côté de Frédéric. L'été approchant, Madeleine se donna une visibilité irrésistible depuis son balcon. Elle soigna longuement les cascades de fleurs suspendues au garde-fou, salua à haute voix ses voisins et les enfants qui jouaient sur le trottoir. Il ne pouvait pas ne pas la voir. Ou alors, il ne la reconnaissait pas. Ou pire, il la voyait et la reconnaissait, mais il refusait d'entrer en contact avec elle. Mais pourquoi ? De quoi

aurait-il peur ? À leur âge, franchement, ils ne pouvaient plus se faire du mal comme dans le temps. À moins qu'il ne soit complètement indifférent. Voilà, c'était peut-être ça : il n'avait que faire d'elle, il n'avait aucune envie de renouer, il s'en foutait comme de l'an 40, pour reprendre une expression chère à Maude quand elle envoyait promener sa mère à l'adolescence.

À la longue, l'obsession d'être reconnue par Frédéric devenait lassante. Chaque jour, Madeleine se levait, peignait, prenait soin de sa maison, sortait, rentrait et se couchait en cherchant l'angle qui la placerait dans l'œil de son voisin d'en face. Jusqu'à ce beau jour de juillet où Maude vint passer l'après-midi sur le balcon de sa mère, histoire de s'assurer qu'elle allait bien. Car Morency et elle restaient inquiets. Depuis son déménagement, Madeleine n'avait pas repris le cours de ses sorties habituelles au théâtre ou au concert ni ne fréquentait plus ses vieux amis de l'université. Ses coups de fil étaient rares. Était-ce la peinture qui l'accaparait ou ruminait-elle encore un deuil mal assumé ?

Devant les questions de sa fille, Madeleine comprit ses craintes. Elle rassura Maude tant qu'elle put en lui montrant ses dernières toiles.

— Comme tu le vois, je suis en pleine production. L'inspiration est là, et je suis assez contente de ce que je fais. De grâce, ne vous inquiétez pas pour moi, Morency et toi. C'est vrai que je vois peu de monde, ces temps-ci, mais un artiste doit choisir, tu sais. Et puis, je me plais bien sur cette rue. Tu vois cette maison de pierres devant nous ?

— Elle est jolie. Je gage que tu voudrais l'acheter.

— Oui... non. Je connais le vieil homme qui l'habite.

— Tu lui as parlé ?

— Non. Mais j'aimerais.

— Tu n'as qu'à aller le voir. Qu'est-ce qui t'en empêche ?

Madeleine haussa les épaules, l'air songeur.

— J'y pense, justement.

Après le départ de Maude, ce soir-là, elle tourna et retourna la question dans sa tête. Rien ne pouvait l'en distraire, même la lecture. Sa fille avait absolument raison. C'était ridicule à la fin. Elle n'avait qu'à traverser la rue et à sonner à la porte de Frédéric. L'âge n'avait certainement pas altéré ses bonnes manières. Tout ce qui pouvait arriver, c'était qu'il l'accueille poliment, peut-être même avec joie, content de la surprise et curieux de savoir ce qu'elle était devenue. Comme le charmant voisin qu'il devait être.

Mais de prince charmant, Frédéric ne pouvait pas se transformer en charmant voisin. Pareille banalisation tuerait la magie qui la faisait vibrer depuis des semaines. Au fond, si elle ne traversait pas la rue, c'était pour ne pas éventer le mystère, pour continuer de rêver à lui et préserver la mémoire du désir qui les avait si durement soudés, quelque quarante ans auparavant.

Tout cela était fou. Elle eut honte d'elle-même en pensant que, depuis son arrivée sur la rue des Grands Ormes, elle n'avait cherché qu'à nourrir son émoi en tergiversant et en manœuvrant comme une jeune idiote à la recherche du premier frisson. Elle était retombée en adolescence, voilà ce qui lui arrivait. Un peu plus et elle retomberait en enfance. C'était tout simplement indigne d'elle. Elle n'était plus au temps des grandes vibrations et lui non plus. Une femme mature et raisonnable devait se contenter du Frédéric qui existait et rendre grâce au ciel qu'il soit toujours vivant. Au lieu de se perdre dans un

passé révolu, elle devait partager avec lui le seul présent qui leur restait. Voilà ce qu'elle devait faire. Traverser la rue pour aller le saluer en toute simplicité. C'était dit. Pas plus tard que demain, elle le ferait. En attendant, il fallait éteindre la lampe et tâcher de passer une bonne nuit.

Elle venait à peine de s'assoupir quand le bruit d'une sirène la réveilla. Ses paupières entrouvertes saisirent la lueur tournante d'un gyrophare. Elle courut à la fenêtre. L'ambulance attendait devant la maison de pierres, le moteur en marche. Elle se précipita sur le balcon juste à temps pour voir deux hommes poussant en toute hâte une civière vers le véhicule. Elle enfila une robe de chambre et sortit. L'ambulance décollait déjà. Il était deux heures du matin, il n'y avait personne pour la renseigner. Impuissante et dévastée, pleurant à chaudes larmes, elle rentra chez elle.

— Frédéric, où es-tu ? Tu ne peux pas mourir avant de m'avoir vue. Tu ne peux pas, tu m'entends ? Mon Dieu, faites qu'il ne soit pas en danger, je vous en supplie, dit-elle à haute voix.

Ah ! Et puis pourquoi évoquer toujours le pire ? Un départ en ambulance ne signifiait pas nécessairement que sa dernière heure était arrivée. Pour se calmer, elle se prépara une camomille, s'assit dans son lit et alluma le petit téléviseur accroché au mur afin que passent les heures jusqu'à ce qu'il fasse jour. Elle sonderait les voisins. Il s'en trouverait sûrement un pour lui parler de Frédéric. Au pis aller, elle rappellerait l'enquêteur.

Hélas ! Sa petite investigation resta sans résultat. On ne l'avait pratiquement pas vu depuis qu'il était atteint d'un cancer. Sa tablette numérique lui fournit un numéro de téléphone qu'elle composa en vain plusieurs fois. Elle fit le tour des hôpitaux en demandant la

chambre de monsieur Frédéric B. On lui répondait toujours que ce nom ne figurait pas sur la liste des patients. Elle scruta en vain les notices nécrologiques de tous les journaux. Elle pensa, à demi soulagée, qu'il était quelque part dans une maison de convalescence.

::

Dix jours s'étaient écoulés depuis la triste nuit de l'ambulance quand une femme se présenta à sa porte.

— Bonjour, madame. Pardonnez-moi de vous déranger. Je suis Cécile B. et je viens pour accomplir les dernières volontés de mon frère, Frédéric B., décédé récemment. Il habitait...

Mon Dieu ! Il était mort. Madeleine porta la main à sa poitrine pour calmer son cœur qui s'emballait.

— Oui, juste en face, dans la maison de pierres, dit Madeleine d'une voix chancelante. Entrez, je vous en prie. Venez vous asseoir. Excusez mon émotion. Vous ne savez pas combien ce décès me désole. J'ai bien connu votre frère dans ma jeunesse. Nous nous sommes fréquentés. Il a même été question de mariage entre lui et moi. J'habite ce logis depuis peu et je savais qu'il occupait cette maison. Mais j'hésitais à le déranger. J'espérais qu'il me reconnaisse et vienne me saluer. Il sortait si peu...

— Madame, non seulement il vous a reconnue, mais il a passé ses dernières semaines assis à la fenêtre de sa chambre à vous regarder vivre. Il vous a vue lire sur votre balcon, soigner vos fleurs, converser avec les voisins. Il savait l'heure à laquelle vous vous leviez le matin et celle où vous éteigniez les lumières, le soir. Ça l'a

rendu très heureux, malgré son état. Les médecins ne pouvaient plus rien pour lui, il lui restait peu de temps.

Madeleine pleurait pour de bon.

— Pensez-vous qu'il aurait aimé me voir ? Je me reproche de ne pas avoir eu le courage d'aller lui parler.

— Je lui ai proposé de vous amener près de lui, il a refusé. Il préférait que vous gardiez le souvenir de ce qu'il était dans sa jeunesse. Il m'a dit... que vous étiez la personne qu'il avait le plus aimée dans sa vie.

— Nous avons été follement amoureux l'un de l'autre, c'est vrai. Mais j'étais trop jeune. Notre rupture a été très difficile. Je me suis mariée quelques années plus tard et lui aussi, je crois. J'ai été heureuse avec Paul-Albert, et pourtant, après sa mort l'année dernière, c'est à Frédéric que je me suis mise à penser.

Perplexe, Cécile songea que ce n'était probablement pas le hasard qui avait amené cette femme à vivre devant la porte de son frère. Tout cela était trop intime pour qu'elle s'autorise la moindre question. Elle se contenta de sourire en sortant de son sac à main une enveloppe blanche.

— Il avait préparé ces papiers pour vous peu de temps avant son départ. Il m'a demandé de vous les remettre en personne après son inhumation.

Madeleine tendit une main tremblante.

— Quand est-il mort ? J'ai cherché, je n'ai pas vu de notice.

— Quelques heures après son arrivée à l'hôpital. C'est lui qui avait choisi le silence. Il avait donné des ordres très stricts. Il n'y avait que son épouse et moi à la dernière cérémonie.

— Nina Lepaillieur, bien sûr. Son frère était mon collègue à l'université.

— Ils n'ont pas eu d'enfants. Ils étaient séparés depuis longtemps, mais toujours mariés.

Était-ce par respect pour Nina que Frédéric l'avait délibérément écartée des derniers moments de son existence ? Madeleine ne pouvait se défendre d'en être blessée. La visiteuse sentit le malaise de son hôtesse.

— Je ne veux pas abuser davantage de votre temps. Vous devez avoir hâte de prendre connaissance de ce que Frédéric vous a écrit. Je vais repartir. Vous avez été très aimable de me recevoir.

— C'est moi qui vous remercie. Ce document m'est très précieux, vous savez. Peut-être auriez-vous la gentillesse de me donner vos coordonnées, au cas où j'aurais besoin de communiquer avec vous ?

— Certainement. J'habite dans le quartier d'Hampstead. Je vous laisse ma carte. Vous y trouverez même mon adresse courriel. N'hésitez pas à m'écrire. Je serai toujours très heureuse de vous répondre, dit Cécile B. en se dirigeant vers la sortie.

::

Enfin seule, Madeleine déposa avec précaution l'enveloppe intacte sur la table de la salle à manger et resta debout à la regarder. Elle avait presque peur de l'ouvrir. Ses plis contenaient les dernières paroles que Frédéric lui adressait de l'autre côté de la rue. Il y avait là sa voix, son souffle et sa pensée pendant qu'il l'observait depuis sa fenêtre. D'outre-tombe, il se tenait près d'elle et la regardait

encore, attendant qu'elle s'assoie et pose ses lunettes sur son nez pour lire les mots qu'il avait écrits.

— Frédéric, j'ai peur, je suis trop bouleversée. Donne-moi le temps de venir jusqu'à toi, murmura-t-elle.

Elle prit ses clés et sortit, malgré la pluie qui commençait à tomber. Elle marcha pendant une heure, comme pour accompagner le vieil amoureux jusque sur le pas de sa mort et suivre son cercueil. Comme elle regrettait de ne pas avoir assisté à ses ultimes instants et de ne pas avoir pu lui rendre le dernier hommage ! En tout cas, c'était bien de sa faute, puisqu'elle avait trop tergiversé. Aussi capricieuse qu'à vingt-quatre ans, elle avait préféré le désir à son objet, les vibrations de l'imaginaire à un véritable tête-à-tête. Rien n'avait changé en elle, et il le savait sans doute. Entre le puissant pouvoir d'aimer de son cœur d'homme et la légèreté du papillon fou qu'elle était, leur disparité avait empêché leurs retrouvailles comme elle avait empêché leur union, jadis. Du moins avait-elle gardé vivant leur si beau désir. Maintenant que Frédéric était mort, qu'en restait-il ? Elle leva les yeux vers le ciel. Les grands ormes ruisselants n'arrêtaient pas de murmurer. Il restait l'univers et tout ce qu'il contenait de mort et de vie.

Elle rentra, prête à entendre ce que son premier amant voulait lui dire avant de mourir. Elle s'installa sur son balcon, un grand parapluie ouvert au-dessus de sa tête, et brisa le cachet de l'enveloppe. C'est ainsi, devant la maison de pierres désertée, qu'elle lut la dernière lettre de Frédéric.

Ma belle Madeleine,

Je te vois tous les jours de l'autre côté de la rue, pour mon plus grand bonheur. Je ne sais ni comment ni pourquoi tu m'as été rendue à la fin de ma vie. Je n'ai pas besoin de le savoir. Que ce soit l'effet du hasard ou d'une décision de ta part est sans importance. L'amour exceptionnel que nous avons partagé suffit à l'expliquer. Le fil qui reliait les routes où nous marchions loin l'un de l'autre était incassable.

Nous n'avons pas vécu ensemble, et pourtant, nous n'avons jamais été totalement séparés en dépit de tout ce qui a rempli nos existences pendant tant d'années. Je soupçonne cependant que ma fidélité a été plus grande que la tienne. J'avais parfois de tes nouvelles par mon beau-frère, qui te voyait souvent dans les corridors de l'université. Tu lui paraissais heureuse auprès de Paul-Albert. De mon côté, Nina a été une épouse parfaite. Elle savait qui tu étais pour moi et c'est en toute connaissance de cause qu'elle avait lié son sort au mien. J'ai toujours admiré ma femme et j'ai fait de mon mieux pour respecter la force de ses sentiments pour moi. Cependant, je n'ai jamais su la chérir comme je te chérissais ni me résoudre à avoir un enfant d'elle, ce qui, avec l'usure des jours, a fini par nous obliger à vivre séparément.

Je vais bientôt mourir, Madeleine. Il faut bien partir un jour et je ne m'étendrai pas sur le sujet. Je préfère te tenir à l'écart de ma mort et de ma trop longue agonie. Ce qu'il y a entre nous doit rester du côté du vivant. Sache que je t'aime aujourd'hui du même amour qu'au temps de nos fréquentations et que je ne regrette rien. Ma folle passion pour toi a été le joyau de ma vie. Peu de gens en connaissent de semblables. Elle m'a fait beaucoup souffrir, et j'admets que, d'une certaine manière, elle a asséché mon jardin.

Mais elle était si belle, elle m'a poussé si loin au fond de moi-même, elle m'a donné des émotions si fortes que je n'en suis jamais revenu. Après toi, je savais que pareille chose ne pouvait plus m'arriver. Aucune autre femme n'avait le pouvoir de m'emmener jusque-là. Je ne regrette pas non plus notre si dure séparation. C'était le prix à payer pour que la flamme ne s'éteigne pas.

Avant de terminer cette lettre, je veux te dire que tu seras l'héritière de cette maison et de ce qu'elle contient. Tu ne dépouilleras personne en l'acceptant, puisque Nina a la sienne, bien plus belle, et qu'elle touchera un legs important en plus d'une pension. Quant à ma Cécile, je ne l'ai pas oubliée non plus. Accepte cet héritage, je t'en prie. Je serai consolé de quitter ce monde en pensant que c'était la condition pour que tu vives enfin sous mon toit.

Je t'embrasse et te serre sur mon cœur,

Ton Frédéric

P.-S. Un jour, peu importe comment, j'ai découvert que tu tenais un journal. Je l'ai ouvert et j'ai commis l'indiscrétion de lire un passage ; faute de temps pour aller jusqu'au bout, j'ai dû voler cette page. Elle m'a suivi tout au long de ma vie. Je te la rends. Et je t'offre mes excuses.

Madeleine déplia le feuillet chiffonné. Elle essuya ses larmes et ouvrit le cahier à l'endroit de la déchirure. Elle lut enfin la suite de ce qu'elle avait écrit le 26 février 1965.

L'air que nous respirions avait le velouté de l'huile. Sans me vaincre, il me domina de sa tendresse. J'en brûle encore. Il y avait sa patience à m'aimer, sa douceur à me plier comme un drap autour de lui, son corps dru, son front tendu devant mon visage et la courbe de son cou incliné vers moi, son cœur inépuisable qui exultait et l'humilité profonde qui sourdait de son âme. Ses mains sur mes reins m'emmenèrent avec lui sur la crête d'une vague qui monta au bord du ciel.

Personne ne m'a jamais fait autant de bien que lui. Je ne sais pas où tout cela nous mènera. Je ne suis pas digne d'un tel cœur, mais je lui donnerai ce que je peux, le temps que je pourrai. Le téléphone qui sonne sera sa voix, les pas dans l'escalier la résonance de ses pieds, le creux du lit l'empreinte de son poids, l'oreiller aura l'odeur de ses cheveux et le moindre vent me rappellera son souffle. Quand nous nous éloignerons l'un de l'autre, je ne les oublierai pas. Son âme douce et profonde me portera à travers le temps.

C'est fini. Il m'aimera toujours, Frédéric. Et je le retrouverai toujours.

∴

— Allo ! Maude, c'est toi ?

— Oui maman, comment vas-tu ?

— Je... Je vais bien... Je voulais te dire : je vais déménager.

— Dans la maison de pierres en face de chez toi ?

— Oui. Il faudra que tu m'aides. Maude, j'aurai besoin de toi.

- Mais tu pleures, maman, pourquoi tu pleures si fort ?
- Je... je t'expliquerai.
- Bon, attends-moi, j'arrive tout de suite, maman.



GINETTE DURAND-BRAULT

Quand on lui a demandé d'écrire une nouvelle sur l'amour, Ginette a tout de suite pensé au grand mystère du désir. Qui aimons-nous ? Pourquoi l'imprévisible étincelle s'allume-t-elle inexplicablement à la vue d'un parfait inconnu ? Pourquoi avons-nous un faible pour une personne, réagissons-nous à son charme, cherchons-nous à la revoir, comme si l'on devinait en elle la promesse cachée du bonheur tant convoité ? Mais attention ! Être en amour est à la fois merveilleux et dangereux, puisqu'on ne saurait s'abandonner à ce sentiment sans donner du pouvoir à l'autre.

C'est en réfléchissant à cette énigme que Ginette s'est souvenue d'un couple d'amoureux qu'elle avait connu à la faculté de droit. Dans la classe, tous s'amusaient de leurs éternelles disputes ; ils n'arrêtaient pas de se séparer et de se retrouver, comme s'ils étaient à la fois incompatibles et aimantés l'un à l'autre. Ginette ne savait pas tout de leur histoire, ni comment ils avaient fini par se séparer. Mais des années plus tard, elle apprit par des relations communes que la jeune fille avait fait un mariage heureux, alors que le garçon ne s'était jamais remis de l'avoir perdue. L'auteur tenait la trame de sa nouvelle. Elle inventa Madeleine et Frédéric comme elle a conçu la Marie-Jeanne de son roman *Écris-moi, Marie-Jeanne*, aimée de Philémon, ou son Rodrigue captivé par le regard bleu de

Roselyn Leigh, à Londres, au milieu des bombes. Dans *La mémoire du désir*, Ginette voulait démontrer que certaines amours ne s'éteignent jamais tout à fait.

La plupart des gens mènent plusieurs vies au cours de leur existence. L'auteure n'aurait pas pu trouver les accents chauds de sa nouvelle sans les multiples expériences qu'elle a vécues : celle de la fillette studieuse, de l'adolescente friande de beaux garçons et de la jeune fille aux si nombreux flirts que sa mère, inquiète, l'appelait « ma Barbe bleue ». Pourtant, après cette jeunesse ébouriffée, c'est avec sérieux qu'elle entra dans la phase de l'amour à long terme et celle d'une carrière professionnelle qui dura une quarantaine d'années. Avocate auprès des enfants en difficulté, et plus tard juge au tribunal chargé de leur protection, elle est aussi épouse, mère et grand-mère. L'écriture est maintenant la grande occupation de sa retraite, répondant enfin à un désir qui remonte à l'âge de raison, nourri de tous les livres parcourus depuis l'enfance, dont certains inoubliables, comme *Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar, et *La détresse et l'enchantement*, de Gabrielle Roy. Pour elle, lire et écrire sont des actes de même nature ; ils procèdent de la même intimité amoureuse avec les mots.

 [Ginette Durand-Brault](#)

Photo de l'auteure : Maxyme G. Delisle

CYNTHIA SARDOU

L'ultime seconde

En quittant l'Auberge Saint-Gabriel où avait lieu un lancement, Marie Dublin serrait contre elle le livre que l'auteur lui avait remis.

— Je l'ai dédié à votre intention, avait-il dit à voix basse, avant de lui baiser la main pour ensuite s'éclipser et se mêler à la foule des invités présents, visiblement impatients de lui parler.

Debout devant le vieil hôtel chargé d'histoire, sis dans le plus ancien quartier de Montréal, l'animatrice se posait mille questions, tentant de comprendre ce qu'elle venait de vivre.

::

Femme de carrière, Marie accordait peu de temps à sa vie amoureuse. Le travail était sa priorité, au détriment de son existence personnelle. Depuis cette lointaine époque où elle rêvait de fiançailles, de vie à deux et d'amour fait pour durer l'existence entière, elle n'avait fait qu'accumuler les désillusions, ses aventures romanesques n'avaient jamais réussi à combler ses attentes. Issue d'une famille d'artistes, unie et aimante, elle avait reçu une bonne éducation et coulé des jours sans histoire, jusqu'à cette soirée de printemps pendant laquelle elle avait présenté à ses parents son premier flirt. Elle avait dix-huit ans. Ceux-ci l'avaient accueilli avec froideur, et dès que le jeune homme avait été parti, ils s'étaient

empressés de lui faire remarquer que ce genre de garçon n'était pas digne d'elle. Étonnée de ce jugement hâtif, mais influencée par les paroles des siens, Marie avait mis du temps avant de leur présenter à nouveau un homme qu'elle fréquentait. Moins directs cette fois, car leur fille avait maintenant vingt-deux ans, ses parents s'étaient tout de même permis des propos désobligeants à son égard, aussitôt qu'ils s'étaient retrouvés seuls avec elle. Choquée de leur attitude rébarbative, sans doute motivée par la culture québécoise et religieuse de leurs ancêtres, qui surveillaient avec diligence la moralité de leurs filles, Marie choisit de vivre ses amours en cachette des siens. Et pour ce faire, elle loua un tout petit appartement sur le Plateau. Enfin, elle goûtait à la tranquillité. Elle venait d'obtenir son premier emploi de recherchiste dans une station de radio ; le sentiment de partir à la conquête du monde la ravissait, même si elle souhaitait au fond de son cœur de croiser au passage la perle rare, l'homme qu'elle pourrait présenter à sa famille en toute confiance.

Puis le temps passa, et Marie, travailleuse acharnée, obtint l'emploi de ses rêves : l'animation d'une émission télévisée, un métier qui lui permettait d'interviewer différentes personnalités du milieu artistique. Alors que sa carrière était en pleine effervescence, après de nombreux flirts sans lendemain, elle vécut une histoire romantique de quelques années avec un reporter qui couvrait les affaires politiques, surtout les actualités liées aux guerres du Moyen-Orient. Fascinée par cet homme intelligent, Marie connut des moments d'une profonde intensité, surtout que leurs emplois respectifs leur assuraient une agréable complicité. Heureuse de retrouver Mark chaque fois qu'il rentrait au pays, Marie préféra taire aux siens la passion qui l'animait, car, follement éprise, elle craignait

leur *verdict*. Certes, leur opinion n'aurait pas dû l'influencer à son âge, mais c'était plus fort qu'elle, leurs paroles la touchaient toujours profondément.

Mark, père d'une fillette de dix ans et amoureux de sa liberté, parut troublé quand Marie lui confia son désir d'avoir des enfants, de fonder une famille. Quelques jours plus tard, ne désirant sans doute pas de port d'attache, il lui lança d'un air très décontracté :

— La direction m'a offert un poste de correspondant au Pakistan. Et j'ai décidé de l'accepter. Je vais donc m'installer là-bas pour quelques années.

Ce furent les seules paroles qu'il prononça pour lui annoncer leur séparation ; pas un seul mot d'amour ou de regret au moment de la quitter.

Cette rupture fut terrible pour Marie. Elle mit des mois, voire des années à s'en remettre, le tout en silence, sans confier sa peine à quiconque. Marie craignait un nouvel abandon, aussi se complut-elle dans le célibat pendant les années qui suivirent, cherchant simplement à savourer les moments tranquilles qu'elle déroba à sa vie trépidante de femme publique.

::

Le début de ce mois d'octobre était joliment ensoleillé, les journées étaient encore longues, et Marie se plaisait à écouter le chant des oiseaux, mêlé au bruit de l'eau qui caressait ses pieds en vaguelettes ondulantes. C'était l'été indien, une période colorée et très agréable. Souvent, au sein de la nature paisible, il lui arrivait d'imaginer un homme à ses côtés, quelqu'un avec qui elle pourrait

partager ces moments d'une douceur infinie. Car, bien qu'elle cherchât à s'en défendre auprès de sa famille et de ses amis, la solitude des trois dernières années commençait à lui peser. Arrivée à la fin de la trentaine, Marie se sentait confrontée à une remise en question, avec, en toile de fond, le fait qu'elle avait probablement trop investi dans sa carrière. Passionnée par son métier d'animatrice, elle recevait chaque semaine de nombreux invités de différents milieux artistiques, venus de Montréal ou d'ailleurs et, elle-même artiste dans l'âme, elle trouvait instinctivement les questions pour les mener sur le sentier de la confiance. Cette aisance naturelle la comblait et elle en éprouvait un sentiment de fierté.

Après les enregistrements, l'équipe se réunissait régulièrement dans des endroits prisés de Montréal pour assister à des événements médiatiques ou autres et, au fil du temps, Marie commença à les trouver ennuyeux. Elle chercha à s'en éloigner. Quant à ses amies, la majorité avait quitté leur cercle pour se marier et avoir des enfants. Aussi les circonstances de la vie lui apportaient-elles de moins en moins de possibilités de faire des rencontres sentimentales.

Ses choix semblaient donc la limiter à une existence de célibataire et elle s'efforçait de s'y complaire. Un de ses grands plaisirs solitaires était de se rendre près d'un lac, à vélo ou à pied, et de se reposer en se plongeant dans un excellent roman qu'elle venait de proposer à ses téléspectatrices, lors d'une chronique littéraire.

Mais au fond d'elle-même, bien dissimulée derrière la travailleuse acharnée et la femme désenchantée par l'amour, la petite princesse de son enfance, celle qui rêvait au prince charmant,

refusait de perdre espoir. Après tout, Marie avait toujours été positive, elle l'avait prouvé maintes fois dans les défis qu'elle avait relevés pour surmonter ses peurs, ses maux, ainsi que les jalousies dans son entourage professionnel. L'amour, le vrai, existait sûrement encore pour elle, quelque part, aux hasards de la route. Peut-être était-elle passée à côté sans le reconnaître ?

Alors qu'elle s'abandonnait à la douceur de cet après-midi d'automne, un souvenir s'imposa à l'esprit de Marie, celui d'un homme qui lui avait écrit à la suite d'une rencontre imprévue au Salon du livre de Québec, le printemps précédent. Journaliste et écrivain, Bruno L'Heureux accompagnait un des invités qu'elle avait interviewés au cours du week-end. Dans les jours suivants, Bruno lui avait fait parvenir une carte pour la féliciter de son travail et la remercier de l'accueil chaleureux qu'il avait reçu de sa part. Marie en avait été ravie, mais elle restait sur ses gardes : ses parents bien en vue lui avaient jadis demandé d'éviter d'attirer les regards sur elle pour ne pas donner le loisir à certains indiscrets d'étaler leur vie en première page... *Vivons cachés ! Vivons heureux !* lui répétait-on depuis sa tendre enfance. Elle avait donc accepté le compliment du journaliste en jugeant que c'était le genre d'envoi qui ne nécessitait pas de réponse, puis elle s'était ravisée. La carte de cet homme sympathique était-elle une simple marque de politesse ? Et si le compliment était plutôt une sorte d'invitation à faire plus ample connaissance...

Marie hésita un instant devant l'alternative et, finalement, elle repoussa l'image de Bruno, considérant que c'était un épisode clos. Le cœur léger, elle longea le lac un moment avant de prendre le sentier qui menait à son appartement ; cet intermède de détente lui

permettrait de retourner à ses occupations avec une bonne dose d'énergie.

Plusieurs mois plus tard, alors que Marie s'apprêtait à quitter le bureau, Aline, sa recherchiste, lui remit une invitation qui lui était adressée personnellement, pour le lancement d'un roman intitulé *Mon ultime seconde*.

— Ce livre retrace le parcours d'un journaliste quinquagénaire pendant l'une de ses missions à l'étranger, en Inde plus précisément, lui fit remarquer Aline. La description du bouquin de Bruno L'Heureux m'a rappelé ce drame décrit par Dominique Lapierre dans *Il était minuit cinq à Bhopal*.

En entendant sa recherchiste prononcer le nom de l'auteur, le souvenir du billet reçu quelques mois auparavant refit surface dans la mémoire de Marie et, intriguée, elle prit connaissance du communiqué de presse.

Sa lecture lui permit de découvrir que ce voyage s'était imposé à Bruno L'Heureux comme une sorte de libération. Son personnage, en Inde, s'était lié d'amitié avec un sage qui lui avait proposé des pistes de réflexion afin d'intégrer ses activités personnelles et journalistiques de façon positive dans sa propre vie, malgré les horreurs que son métier l'amenait à côtoyer. Un pèlerinage, disait le communiqué, qui lui avait permis de combler certaines de ses attentes et avait ravivé ses espérances de réaliser une partie de ses rêves. Un vibrant témoignage, qu'à travers son histoire, l'auteur désirait partager avec ses lecteurs.

Quels pouvaient être les rêves d'un homme comme lui ? se questionna Marie. Vivement intéressée, elle accepta de se rendre à

son lancement afin de revoir ce fameux Bruno L'Heureux. Entre-temps, elle parcourut quelques articles publiés par le journaliste, et le personnage l'intrigua de plus en plus : il relatait différents actes terroristes dans le monde, des expériences humaines bouleversantes qu'il racontait avec sensibilité. Mais la plupart des reportages qu'il avait publiés au cours des six derniers mois parlaient de son vécu en Inde, une recherche émouvante qui plut à l'animatrice. C'est en se disant qu'elle pourrait l'inviter à son émission que Marie se rendit à l'Auberge Saint-Gabriel pour assister à son lancement.

En arrivant à la soirée, elle se présenta à l'accueil.

— Pouvez-vous m'indiquer où je peux trouver l'auteur Bruno L'Heureux ? demanda-t-elle au préposé.

— Certainement ! Qui dois-je annoncer ?

— Dublin... Marie Dublin, s'amusa-t-elle à dire, à la manière de James Bond.

— Suivez-moi, madame. Monsieur L'Heureux m'a demandé de vous conduire à lui dès que vous seriez là.

Quand il vit Marie, Bruno l'accueillit avec un large sourire.

— Je suis heureux que vous ayez accepté mon invitation, s'empessa-t-il de la remercier en baisant la main qu'elle lui tendait. Vous êtes toujours aussi ravissante que dans mon souvenir.

Et sans lui laisser le temps de répondre, l'écrivain enchaîna :

— Mon roman vous intéresse ?

— J'ai envie, en effet, de découvrir le regard que vous posez sur l'Inde.

— Mais la suite de mon histoire, mes questionnements, mon voyage, ma quête de me réaliser en tant qu'être humain, la poursuite

de mes rêves... Est-ce que tout cela vous interpelle ?

— Le communiqué de presse est attirant, je l'avoue.

— C'est un roman... mais...

— Je ne remets pas en doute vos talents de romancier, monsieur L'Heureux, et je vous assure que votre sujet m'intéresse énormément ! D'ailleurs, je me suis interrogée sur les rêves qu'un homme tel que vous souhaitait encore réaliser. Votre vie est tellement remplie, avec vos courses à travers le monde, l'écriture de vos nombreux articles et romans...

L'Heureux se pencha à l'oreille de Marie.

— J'ai écrit *Mon ultime seconde* parce que mon voyage en Inde a transformé mes perspectives d'avenir. Mes expériences de vie ont toujours été très mouvementées, et j'ai privilégié mon travail aux dépens de mes émotions. Mais aujourd'hui, ajouta-t-il en prenant un air mystérieux, je souhaite que ça change.

Des invités le saluaient au passage en le félicitant pour son dernier ouvrage ; Marie se trouvait privilégiée que l'auteur lui accorde autant de son temps.

— Si je vous disais que j'ai eu l'idée d'écrire ce bouquin dans le but de vous séduire...

— Me séduire ? l'interrompt Marie, interloquée.

— Oui, vous séduire !

— Mais que savez-vous de moi ? Et pourquoi semblez-vous si sûr de vous ? Vous ne me connaissez pas...

— Je vous connais bien plus que vous ne le pensez, Marie. Votre visage est comme un miroir dans lequel se reflètent vos pensées et votre quête d'amour. Et nous avons des amis en commun, des gens du métier qui vous connaissent très bien. Depuis

notre rencontre en avril dernier, ils ont répondu à plusieurs de mes questions vous concernant.

— Mais pourquoi vous intéressez-vous autant à moi ?

— Vous êtes une femme bien singulière, mademoiselle Dublin. En vous observant lors de votre entrevue au Salon du livre, le printemps dernier, j'ai deviné la bonté et la générosité qui vous animent. Au fil de vos paroles, j'ai ressenti, je l'avoue, une sorte de coup de foudre. Les voies du destin sont parfois très mystérieuses, vous savez, il faut demeurer attentif aux signes qu'elles mettent sur notre route. Je vous ai écrit, et vous ne m'avez pas répondu. Que croyiez-vous ? Que j'allais vous laisser passer sans me battre pour vous conquérir ? Depuis le moment où je vous ai vue, j'ai le sentiment que vous êtes la femme que je cherche depuis longtemps.

Ébahie, Marie se taisait malgré ses bouleversements intérieurs.

— Certes, poursuivit Bruno, je ne suis pas un homme parfait, je prends d'énormes risques dans mon métier, au point de souvent me sentir égaré dans ma propre existence. Mais ce voyage en Inde m'a fait comprendre l'importance de certaines choses. Et l'amour en fait partie. Dans mon roman, je raconte que la vie, les amis, la famille et l'amour ne correspondent pas toujours à l'idée qu'on se fait d'eux. Lorsque vous lirez ce livre, chère Marie, vous comprendrez que rien n'est exactement comme nous le percevons.

— Vous me bouleversez, lui souffla Marie, émue, mais je ne sais pas trop quoi vous dire, je vous connais si peu...

— Pardonnez mon indélicatesse, je vous ai débité mes sentiments d'une façon bien particulière. Il faut dire que, depuis notre rencontre, je vous observe de loin, sur le Net ou dans vos émissions, que je pouvais capter jusqu'en Inde. Ce que j'ai

découvert de vous n'a fait que confirmer ma première impression. Vous êtes une femme authentique, et je souhaite vous connaître davantage. Ce roman est le vôtre, lisez-le et vous comprendrez les sentiments que je vous porte. Ce sera à vous, ensuite, d'en compléter l'histoire, conclut-il.

Silencieuse, Marie ne savait que répondre à ce qui lui apparaissait comme une étonnante déclaration d'amour.

— Voici mes coordonnées, ajouta Bruno en lui donnant sa carte. Je dois maintenant rejoindre mes autres invités.

Il prit la main de Marie et la baisa à nouveau, délicatement.

— J'ai dédié cet exemplaire de mon roman à votre intention, dit-il en le lui tendant.

Puis Bruno L'Heureux s'éclipsa et se mêla à la foule rassemblée pour le lancement.

Marie demeura sur place quelques minutes, tentant de réaliser ce qu'elle venait de vivre. Un homme lui tendait la main d'une manière totalement inattendue, un étranger s'intéressait à elle en secret depuis des mois ; tout cela la laissait perplexe. Bruno L'Heureux lui avait brièvement parlé de ses expériences : son récit était celui d'un homme qui avait remis ses choix de vie en question, notamment après l'avoir croisée sur sa route. Songeuse, elle but une dernière gorgée de champagne avant de quitter la salle de réception.

Sur le trottoir, en face de l'Auberge Saint-Gabriel, elle ne put résister à l'envie d'ouvrir le livre que Bruno lui avait remis et de lire sa dédicace :

Chère Marie,

L'amour est en vous et mon souhait le plus cher est de le conquérir. N'ayez pas peur de nous. Offrons-nous la chance d'apprendre à nous connaître. Je suis persuadé que notre première rencontre ne fut pas le fruit du hasard, elle était écrite dans les pages de nos vies mutuelles, afin de nous conduire sur les sentiers de l'amour. Ce que je souhaite le plus, c'est de partager les choses essentielles de la vie avec vous, d'avancer à vos côtés. Je vous offre mon roman, Mon ultime seconde, en souhaitant de tout cœur que la dernière seconde de ma vie, je la passe entre vos bras...

Affectueusement,

Bruno

Cette dédicace émut profondément Marie. Le moment était-il venu pour elle de remettre de l'amour dans sa vie ? En acceptant la demande de Bruno, si joliment présentée, que risquait-elle, au fond ? Peut-être rien de plus que de découvrir cet amour, qu'elle recherchait depuis si longtemps. Et si leur relation s'avérait amicale, elle constituerait un doux passage de son existence.

En rentrant chez elle dans la nuit étoilée, Marie avait le sentiment que la vie venait de lui faire un merveilleux cadeau, qu'elle lui offrait, à elle aussi, la chance de rêver sans contrainte à son « ultime seconde »...



CYNTHIA SARDOU

Auteure d'un livre lié à son parcours personnel, Cynthia Sardou s'est donné comme but d'aider ses semblables. Sa nouvelle, dont l'histoire touche le milieu du show-business, elle dit l'avoir écrite en voulant démontrer que le contexte idéal pour croiser l'âme sœur n'existe pas. Son héroïne devra admettre que, dans son cercle professionnel comme dans d'autres, l'amour finit toujours par rayonner, dans des circonstances imprévues et parfois étonnantes...

Animatrice d'une émission culturelle à la radio depuis 2014, journaliste et correspondante dans les années 2000, elle a traité de sujets d'actualité internationale. Durant cette période journalistique, elle a été chargée de la programmation de journaux télévisés à iTélé, une chaîne d'information de Canal+ France.

Actuellement conférencière chez Bureau de Conférenciers OriZon, elle témoigne de l'art de se reconstruire après avoir subi un traumatisme. Voyageuse intemporelle qui s'est réconciliée avec la vie et avec elle-même, elle donne des pistes et des solutions dans un récit intitulé *Une vie à reconstruire*, publié chez City et Hachette Canada. Un message d'espoir, utile pour les victimes de traumatismes.

Ses auteurs préférés sont Albert Camus, Paul Auster, Romain Sardou, Sylvie Payette et Isabelle Laflèche. Très différents les uns des autres et d'origines

variées, ces écrivains l'inspirent pour les raisons suivantes : Albert Camus pour avoir décrit le thème de l'absurde de manière philosophique, son frère Romain Sardou pour ses romans historiques qui la poussent à aller plus loin dans ses projets de vie ; Paul Auster, Sylvie Payette et Isabelle Laflèche pour leur facilité et leur efficacité à traiter avec légèreté de sujets profonds de la vie courante et, en fin de compte, à faire triompher les émotions.

Toujours remplie d'optimisme et de projets, Cynthia est en cours d'écriture d'un premier roman et souhaite animer une émission culturelle à la télévision, au Québec.

Une citation de Simone de Beauvoir est pour elle une grande source de motivation : « Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'univers et le temps : il se suffit, il réalise l'absolu ! »

www.cynthiasardou.com

cynthia@iboom.ca

Photo de l'auteure : Mathieu Charrois

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

La bobine d'Aznavour

Je trépassai presque un matin sur le plancher du salon, peu avant que ma femme s'empare du téléphone. Si je n'ai pas de souvenirs des phrases qu'elle précipita dans le combiné, c'est que mon ouïe à ce moment précis de ma vie m'intéressait peu. Pour être franc, j'étais absorbé par ma position allongée sur le tapis, par la torture cardiaque, aussi, que je tentais d'anéantir en me comprimant les côtes. Vous auriez eu beau vous pencher sur ce thorax, écouter ce qui se tramait dedans, presque rien ne vous serait parvenu : je gisais là sans autre battement audible que celui de la porte de l'au-delà.

L'ambulance survint, et je fus brusquement expédié avec un brancard et ma femme à l'hôpital de Sainte-Berthe, puis aussitôt transvasé en ville dans un autre établissement de soins mieux ajusté aux sans-battements de mon espèce. Le cheminement vers ce lieu se fit à toute allure en compagnie d'une sirène, des crissemments du caoutchouc sur l'asphalte et d'une perte considérable de lucidité, car j'étais frappé à toutes les minutes de divagation, de râlements ou d'irresponsabilité. Heureusement pour moi, l'un des chauffeurs de l'ambulance m'accompagnait dans son arrière-boutique et semblait connaître sur le bout des doigts les agissements du corps humain. Grâce à lui, je pus profiter du voyage pour souffrir atrocement plutôt que pour périr. Le thorax en effet me torpillait encore, et tout dans son entrepôt virevoltait formidablement, comme si les sangles retenant son contenu aux étagères s'étaient rompues.

Ma femme, tout mon corps et un peu de mon esprit furent enfin menés à destination, et c'est alors que je passai beaucoup de temps dans l'inconscience, puisque je ne retiens de cette portion de ma vie qu'une grande inactivité de cerveau. Je tiens donc ce qui suit de ma femme elle-même, qui me l'a proclamé plus tard, étant donnée ma distraction pendant cette période vécue sans que je le sache le moins du monde.

On me désinstalla le sternum, derrière lequel haletait encore le cœur, mais aussi faiblement qu'un bruissement de feuille. Puis on le retira de son grabat de sang avec son choix de tuyères, de mécaniques machinales et de pauvres soubresauts, et tous les sentiments que j'y avais stockés depuis mes débuts dans l'existence. Je veux dire il y a soixante-quinze ans. Ensuite, le chirurgien et ses aides-tuyauteurs établirent dans le logement thoracien un cœur ne m'appartenant pas du tout et dont je n'avais jamais entendu parler. Divers travaux urgents de plomberie furent effectués là, incluant le soudage de mes aortes, la mise en boîte de l'amphithéâtre et le rétablissement du flux pompique, si j'ai bien compris. Puis on s'assura que les battements allaient bon train, que le sang se bousculait bien, qu'il m'arrivait jusqu'aux extrémités, et ce fut la réinstallation du sternum, consolidée par une impressionnante corvée de haute couture qui, encore aujourd'hui, me subdivise le buste du nord au sud.

Je conservai jalousement mon inconscience pendant un long moment, puis j'ouvris les yeux. Ce fut une vision d'extrême tristesse, comme un infini malheur qui en prenant le tournant de ma vie n'avait pas pu me contourner et m'était rentré dedans. Je me vis portant sur le devant un pansement comme tombé des colombages de ma mort.

Je ressentais dans le cerveau les allées et venues d'une vache broutant dans la pensée. Oh, qu'était-il survenu de mon corps, de son grand escalier en colimaçon, de ses paliers, de ses ruelles, de son âge qui se dénouait jadis comme un bouquet ?

Du temps s'écoula, puis se répandit le long de ma vie. La reconquête de ma force eut lieu après beaucoup de chômage, d'efforts nuls et d'inertie consacrée à dormir. Je fus rassuré, à la fin, de retrouver tout le stock de mes sentiments, bel et bien conservé dans mon cœur substitut. Par quel mystère les avait-on transvasés là, je n'en sais rien du tout. Je n'interrogeai personne à ce sujet : j'avais récupéré mon bien, cela me suffisait. Je retrouvai aussi le plus inestimable de ces sentiments, ma joie de vivre, doucement sortie, je crois, de sa cachette au fond des organes, et le chirurgien, qui trois fois par jour écoutait aux portes de mon thorax, m'annonça que j'allais bientôt pouvoir quitter l'hôpital sain et sauf.

Vint en effet le jour de mon retournement à la maison, et celui du voisinage avec ma femme pour une cinquantième année, si ma mémoire est bonne. À l'heure prévue, celle-ci arriva pour me recueillir au chevet de ma literie avec sa boîte de chocolats et je pus m'habiller, ainsi qu'enfiler mes souliers. Je fis mes adieux au comptoir des infirmières qui toutes sourirent et m'envoyèrent la main, et même quelques baisers symboliques soufflés ici et là. Ma femme en leur envoyant la sienne (l'autre tenait ma valise) déversa quelques larmes émotives, qui mouillèrent ses beaux yeux où restaient accrochés de petits nuages d'inquiétude. Je la rassurai tout de suite en lui promettant de ne plus jamais manquer de trépasser devant elle dans le salon, si possible.

C'est à partir de cette minute inexplicable que quelque chose changea, comme si je voyais ces beaux yeux-là pour la première fois et non pas tous les jours depuis cinquante ans environ. Pour tout avouer, je me sentis en entrant dans l'ascenseur comme farci d'un merveilleux sentiment d'admiration érotique.

Nous prîmes ensemble le taxi non sans nous embrasser au préalable pendant une bonne minute sur le trottoir, et devant le chauffeur qui observait sa montre. Le trajet se passa admirablement puisque mon corps renouait avec le spasme du sexe, oublié depuis une quarantaine d'années à mon avis, et avec la beauté sculpturale de ma femme âgée elle aussi d'à peu près mon âge. Dans le rétroviseur, on voyait la moustache du chauffeur inexplicablement affolée chaque fois que, là, sur la banquette arrière, nous exécutions une manœuvre charnelle.

Ça ressembla à des retrouvailles après une absence interminable, séparant le temps en deux. Nous nous couchâmes beaucoup l'un sur l'autre durant cette époque de mon retour à la maison, mais pas seulement : quelque chose naquit, pour ainsi dire, de nos étreintes longitudinales. Pendant un temps impossible à estimer mais qui avait duré toute ma vie, mon cœur n'avait battu que pour pousser mon sang, que pour arroser le pâturage de mes os, si j'ose utiliser une image agricole. C'était avant que ma femme ne m'arrive avec ses longs cheveux blancs, ses chocolats, ses yeux embués et son nuage d'inquiétude.

Ce que je ressentais maintenant, c'était que mon sang ravitaillait par les racines une grande cohue de fleurs. Étaient-ce là les effets de la survenue en moi de ce nouveau cœur ? Qui sait ? Mais je parierais que le rétablissement du flux pompique avait un

rapport. À présent, lorsqu'il avait plu dans la soirée et que je descendais un moment au jardin, la petite porte à ressort près de la potentille faisait en se refermant le même bruit de larmes que ma femme avait répandu en tenant ma valise. Je restais dans l'allée, j'observais le ciel agiter doucement son service d'argenterie au-dessus de Sainte-Berthe. Plus tard, quand j'avais bien réfléchi à ma vie et que la lune commençait à courir dans les branches, je rentrais dans la maison retrouver ma femme lisant son livre et m'accueillant avec son érotisme romanesque, car tout cela était quasiment trop beau pour être vrai.

Vraiment, on aurait juré que tout le cerveau me fleurissait. Mon corps tout à coup comprenait que la vie n'était faite que de petits riens : une main qui vous touche l'épaule, un baiser sans raison aucune, un regard plein d'âge et de songes, le mouvement d'une chevelure qui vous donne l'envie énigmatique de vous retrouver en pleine literie pour un rassemblement sexuel. Tout cela était d'une beauté mirobolante, si je me souviens bien de ce que ce mot veut dire.

Ça s'est poursuivi de cette façon pendant un moment indéterminable puisque le temps a passé très vite. Nous vieillissions comme d'habitude, le corps continuait de faire son exercice de fruit mûr, mais sauf imprévu, ça ne nous empêchait nullement d'être jeunes. Oh, que j'aimais ce cœur nouveau qui parce que j'étais en compagnie de ma femme me cognait comme un pivert dans le thorax ! Ma femme aussi, bien qu'elle fût en parfaite santé mis à part ses rhumatismes et son ouïe gauche, semblait frappée de fièvre conjugale. Ce n'est qu'une théorie, mais je crois en toute franchise que mon cœur battait avec tant de force que son martèlement

télégraphique plein de nouveauté et de jeunesse avait été entendu par ma femme en dépit de son ouïe, puis communiqué par les aortes ou l'amphithéâtre jusqu'à son propre cœur. Je n'irai pas jusqu'à dire bêtement que nous étions tous les deux redevenus des adolescents, mais il m'est arrivé de murmurer dans l'appareil auditif de ma femme des mots que vous ne prononcez normalement qu'assez tôt dans la vie, lorsque par exemple vous n'avez que seize ou dix-sept ans. Je n'aime pas parler comme les poètes puisque j'aime bien qu'on me comprenne, mais depuis mon échange cardiaque on pouvait comparer la vie matrimoniale à la maison à la renaissance d'un feu mal éteint, allumé dans l'adolescence avec son art d'être amoureux et de toujours penser à la libido.

D'autres années passèrent, et même nous dépassèrent, puisque nous traînions toujours un peu en arrière du temps, si j'ose dire, à nous embrasser comme sur la banquette d'une auto. Chaque jour nous aimions la vie sans trop nous soucier de son avenir qui au loin dégringolait le long des journées.

Puis, un matin vers les onze heures, le soir est tombé. Ce que je veux dire, c'est que mes yeux ont commencé à ne plus bien trouver la lumière en dépit du soleil qui vous arrivait sur le corps avec sa chaleur et ses bienfaits rhumatismaux. Et maintenant je vais essayer de décrire cette nuit sans lune qui me survenait dans le regard à toute heure du jour. Ma femme devait sans cesse me tenir le bras, sinon j'avancerais dans les murs et les meubles. Partout les objets me surprenaient dans les jambes. Je fus même une fois ou deux assommé frugalement, si ce terme est exact, par l'embrasure de la porte venue à ma rencontre.

C'est alors que j'ai commencé à remarquer les choses du dedans, à voir mes souvenirs enfermés dans le corps depuis des temps passés de mode et même révolus tandis que j'avais continué de vivre. À un moment, j'ai même retrouvé mentalement le jeu de quilles de mes huit ans avec son allée sous la table dans la petite cuisine de mes parents, car nous n'étions pas assez riches pour nous payer un salon. Oh, et j'ai reconnu aussi avec beaucoup de sentiments notre jardin qui tous les étés déambulait devant la vitre. Et je me suis rencontré plus tard encore, jeune homme très en proie aux salopettes et à la sueur de son front dans les usines travaillant du matin au soir d'arrache-pied pour un petit loyer, le dos courbé sous le poids de ses dettes et épuisant ses modestes réserves d'enfance. C'était étrange de retrouver avec tant de précision ces fruits de la mémoire jamais tombés de leur branche et comme attendant depuis toujours d'être cueillis. Mais peut-être aussi leur croissance n'était-elle pas encore terminée et restait suspendue d'ici à ce qu'un éclairage nouveau ne se répande sur ma vie, si on me permet une parenthèse métaphysique.

Nous reprîmes le taxi pour l'hôpital. Le chauffeur se scandalisa un peu parce que j'utilisai beaucoup mes mains pour voir ma femme sur la banquette. Au premier feu rouge, nous fûmes menacés d'expulsion, puis ça se calma quand je me contentai de toucher les longs cheveux blancs invisibles.

Un chirurgien me posa ses questions et m'examina à vue d'œil. Seulement, l'hôpital de Sainte-Berthe n'y connaissait rien en regards, et c'est pourquoi j'ai été de nouveau transvasé en ville afin qu'on me dévisage de plus près. L'ambulance ne crissa pas cette fois-ci, et la sirène ne nous accompagna pas non plus, puisqu'en

somme rien ne pressait dans cette nuit qui me descendait dessus. Les deux chauffeurs furent très aimables avec nous tout le long du voyage, mais parurent agréablement surpris de m'entendre parler de certains sujets touchant notre libido octogénique pendant que ma femme m'encourageait gentiment à me taire.

En ville, un spécialiste du regard dont j'oublie le nom professionnel m'étudia les prunelles pendant un long moment. Puis je fus asséné de tests divers concernant ma vision du monde, y compris les paysages, le ciel, les maisons et tout objet apparent susceptible de vous faire trébucher.

Le spécialiste et son verdict se manifestèrent juste avant la soupe du soir, ce qui nous coupa l'appétit : j'allais être aveugle pour toujours, dénonça-t-il, car mes yeux parvenus à leur âge n'en pouvaient plus de tant d'activité optique. Ensuite, j'ai demandé s'il n'était pas faisable de me transvaser de nouveaux yeux inconnus comme on l'avait fait pour le cœur, avec leur émerveillement, leur perception des couleurs et des formes, leurs larmes versées parce que le monde parfois est si beau à regarder. Mais il n'y avait pas de transvasement possible.

Ce qui m'attristait surtout c'était que je ne repérerais bientôt plus du tout ma femme et ses courbes si troublantes pour la vie intérieure. Notre maison avec ses murs apparents, le service d'argenterie du ciel, la petite porte près de la potentille, le clocher de l'église de Sainte-Berthe allaient me manquer aussi, mais j'avais tant de fois observé ces choses-là que j'avais tout ce qu'il me fallait dans la mémoire. Ce n'était pas la même histoire pour ma femme. Bien sûr, je l'avais aussi beaucoup remarquée depuis nos retrouvailles d'il y avait quelques années, mais on aurait dit que la lumière qui lui

tombait dessus n'était pas faite pour être dans l'ombre de la mémoire.

Notre vie continua. Je persistais dans mon aveuglement, et l'ouïe de ma femme s'étendit aux deux oreilles. Elle fut mon guide touristique dans la maison, et partout où je risquais de tomber sur les objets ou sur les gens. Je lui faisais signe lorsque des bruits utiles résonnaient à la radio ou ailleurs, par exemple si on frappait à la porte. Nous fûmes un couple aveugle et sourd, uni par l'amour, les mains et quelques gesticulations.

Mes yeux inutiles et sources de carambolage m'obligèrent à beaucoup d'immobilité sur le canapé à motifs. C'est pourquoi je me tournai bien des fois vers mes images introspectives, entassées dans le corps depuis tout ce temps à mon insu, car je ne fus jamais homme de grands inventaires internes. Ce n'était plus tant des souvenirs, à présent, qu'une espèce de tapisserie rêveuse, ondulante et imprévisible. C'était très beau. J'avais le sentiment de me promener dans un petit jardin désordonné, que je décidai un jour d'appeler mon âme, sinon quoi ?

Ma femme était partout dans ce jardin. Je la vis jeune telle qu'elle fut quand je l'ai connue et qu'elle n'avait encore qu'un corps contemporain de son âge, et non pas celui d'aujourd'hui si émouvant pour avoir tant vécu. Je redécouvris son visage ravissant dépourvu de tout maquillage, car sa beauté n'était nullement ornementale. Je vis tout cela, et également ses hanches très accessibles et si bien localisées, qui à force d'entrer dans l'avenir se sont modernisées en embellissant encore. Je reconnus par-dessus le marché ses jambes hédonistes, l'un des endroits de son corps les plus requis pour danser sur Aznavour dans le salon. Oh, et j'aperçus en outre sa

poitrine si géographique avec ses reliefs, devenue avec le temps tout aussi captivante grâce au réel qui passa par là. Ça ressembla encore une fois à des retrouvailles.

Mais surtout, j'aperçus pour la première fois l'âme de ma femme, si c'est bien ce que je crois. Ce n'était pas un jardin au contraire de la mienne, mais une sorte de grange avec des animaux de ferme très doucement debout, mâchonnant le foin et comme interrogeant leur rêverie de paysans. Ayant été pour ma part toute ma vie assez proche du cochon puisqu'une porcherie fut à Sainte-Berthe notre gagne-pain depuis notre mariage, je comprenais cette rêverie-là. Et je me dis à présent que si ma femme et moi sommes redevenus à ce point voisins sur le plan érotique et amoureux, ce doit être parce que, au fond, nos âmes et leurs rêveries se combinent. Telle est dorénavant ma définition de l'amour humain et de son annexe l'éros : deux tapisseries intérieures mélangeant leurs motifs, d'où je présume le mot *émotif*, si bien trouvé pour décrire ce qui décore tant l'âme du bien-aimé.

Puis, un jour, nous fûmes très vieux. Le corps dans l'ensemble outrepassa dans ses inutilités l'ouïe et le regard, et devint presque tout à fait inhabitable. Bien sûr, tout flancha aussi dans notre érotisme, puisqu'il est difficile de vous accoupler en l'absence du corps. Nous pleurâmes pendant tout un après-midi en pensant à cette absence, et ensuite tout alla pour le mieux parce que nous comprîmes qu'il nous restait le goût de vivre. Le cerveau quant à lui demeura intact et collabora beaucoup tandis que nous disions adieu à nos facultés physiques variées : coït ininterrompu, ménage domestique, escalade d'escaliers, danse dans le salon, promenade à pied dans les rues de Sainte-Berthe.

Il fallut vendre la maison et la porcherie vide de cochons depuis des années. À cause de mes yeux, ce fut terrible de ne pas voir une dernière fois ce toit qui s'éloignait tandis que le taxi nous emmenait en ville. Je déversai tout de même quelques larmes émotives, car beaucoup d'années furent abandonnées derrière nous. Fidèle à son ouïe, ma femme de son côté n'entendit rien, et je dus la consoler avec mes gesticulations éplorées. À la fin, je touchai très doucement ses longs cheveux blancs tandis qu'elle effleura mes paupières baissées, et ce fut notre façon d'être érotiques sans le corps.

Aux habitations de La Roseraie, les gens furent très gentils avec nous. Par exemple, puisque ma femme n'était guère auditive, les autres pensionnaires gesticulaient à merveille pour elle, et tout s'arrangeait. Ou sinon, quand j'avais besoin de ne pas avancer dans les murs et les meubles de la grande salle commune, quelqu'un venait toujours à la rescousse de ma femme et m'offrait son bras.

L'heure des repas aussi était excellente : le menu, que je ne distinguais pas sur le carton de la cafétéria, était sans cesse traduit par le cuistot qui nous visitait tout spécialement à notre table. Par ailleurs, je devinais que ma femme était très heureuse de ne pas entendre la musique ennuyeuse qui nous arrivait des haut-parleurs pendant les repas.

Un jour, je demandai au cuistot de mettre Aznavour. Quand le disque se mit à tourner, j'interceptai ma femme dans sa soupe, l'invitai à se lever en ma compagnie et commençai à danser sourdement avec elle à notre table. Interrompant toute mastication, les résidents attablés dirent ahhh et applaudirent, ce qui me rendit un peu triste parce que ma femme n'en sut jamais rien puisqu'elle fermait les yeux contre ma joue.

Notre chambre donnait sur le stationnement, mais je ne le sus qu'assez tard. Un résident âgé d'à peu près la même chose que moi me le déclara un jour sans le savoir non plus, tandis que nous séjournions calmement ensemble sur une chaise du jardin. C'est que je lui avais demandé de me décrire le paysage entourant les habitations de La Roseraie. Son portrait impliqua beaucoup d'arbres de tous côtés, sauf à l'est très asphalté où gisait notre chambre, et c'est alors que je pressentis que ma femme ne m'en avait rien dit. Ça me chagrina surtout pour elle puisque comme chacun sait, l'ouïe n'empêche en rien de voir la laideur des choses.

Nous ne couchions plus sous la même literie désormais, car deux lits séparés vous étaient fournis avec les meubles. Je me risquais tout de même, la nuit, à me transvaser à tâtons vers ma femme. Bien entendu, aucune libido ne nous accouplait alors, mais un rassemblement avait quand même lieu indéniablement. Je pense que cela se déroulait grâce au mélange de nos âmes, que l'absence du corps ne paraissait pas du tout contrarier. Pour moi, il faisait bon soupçonner que l'amour et l'amabilité sexuelle avaient en somme si peu à voir avec l'anatomie. J'ai souvent voulu divulguer cela à ma femme, mais puisque l'obscurité m'empêchait de le lui gesticuler, je le lui prouvais en ne me servant que de ma présence sous la literie.

Nous habitons à La Roseraie depuis six mois environ lorsque ma femme me vociféra l'idée du mariage. Je ne compris pas tout de suite puisque nous étions mariés depuis des décennies. Elle m'exposa bientôt avec des mots prononcés très fort eux aussi (parce qu'à la longue la voix avait compensé pour la perte des oreilles) qu'elle avait eu la nuit précédente cette envie de se marier pour une seconde fois avec moi. Émerveillé de stupéfaction, je répondis mais

enfin pourquoi ? Ce à quoi elle prétextait que la première fois ne comptait plus, étant donné que nos âmes en ce temps-là ignoraient que nous nous adorions à ce point, si je résume bien. Il avait fallu, hurla-t-elle ensuite avec tendresse, le remplacement de mon cœur et plus tard mes problèmes de vision pour commencer à y voir clair à l'intérieur de nous, curieusement mon chéri. Hum, ripostai-je aveuglément. Puis je me mis à marcher dans la chambre en réfléchissant, oubliant presque que je n'y voyais rien, et carambolai dans le placard. Ensuite, ma femme catastrophée me ramassa et quoique sonné je lui dis oui, remarions-nous.

Le prêtre nous remaria en juin dans la petite chapelle de La Roseraie avec tous les résidents présents et très habillés, me suis-je laissé dire. Je savais pour l'avoir explorée avec les mains le matin même que ma femme également était formidablement agrémentée, en raison de ses beaux cheveux blancs qui lui montaient à la tête et de ses vêtements inouïs.

J'avais de mon côté enfilé un costume loué en ville pour une somme considérablement astronomique mais réduite si je le rapportais avant cinq heures le lendemain. Car bien sûr l'argent nous manquait toujours un peu en dépit des économies de toute une vie basée sur le cochon. Cependant, je n'avais nullement lésiné sur la bague conjugale, achetée en secret par catalogue à l'aide du directeur de La Roseraie, qui l'avait choisie pour moi avec ses yeux. Le marchand avait hésité à me faire une dette, car personne ne rembourse moins son dû qu'un mort, me confia-t-il au téléphone. Sachant qu'à cause de mon âge j'approchais de cet état, je lui donnai raison mais lui fis remarquer que j'avais une petite rente de cochon dans laquelle il pourrait puiser si jamais le flux pompique

m'arrêtait. Il se frotta les mains de bonne grâce et le moment venu je glissai au hasard le bijou au doigt de ma femme. C'est alors que l'orgue de la chapelle démarra, car j'avais demandé qu'Aznavour résonne.

Nous dansâmes joue contre joue comme à la cafétéria, et même si je n'aperçus personne, à mon avis tous les résidents applaudirent sans exception.

Si je calcule bien, ce fut la troisième fois qu'entre ma femme et moi ça ressembla à des retrouvailles.

Après quoi tout le monde bougea et fut transvasé de la chapelle vers la grande salle commune. La fête commença instantanément et beaucoup de musique fut évacuée des haut-parleurs que ma femme n'entendit jamais. À gauche et à droite, les résidents dansaient quand ils le pouvaient, car nombre d'entre eux vieillissaient en fauteuil roulant en raison de leurs jambes. D'autres préféraient rester debout et sourire, secondés de leur canne. Il y eut de la camomille suivie d'un gâteau que ma femme désagrégea en parts égales avec un large couteau. Beaucoup de dentiers s'exprimèrent, parce que les gens étaient heureux et qu'ils s'esclaffaient en songeant à notre bonheur. Les femmes se complimentaient au sujet de leurs chevelures dressées sur la tête. Les hommes quant à eux avaient peu de cheveux, excepté ce bon monsieur Auclair, auquel une moumoute avait été fixée mais qui bougeait.

Plus tard, la majorité fut grise, puisque le directeur avait gratuitement offert un peu de médoc à volonté. Les rires grimpèrent encore, les gestes devinrent plus hardis et de petits couples se formèrent, pleins de modestes ambitions érotiques. On devinait que dans ces cœurs-là, comme dans les nôtres, rien n'était encore

terminé et que même si un carambolage avec la mort était à prévoir sous peu, l'avenir continuait à exister. Je ne vis rien de toutes ces choses, mais ma femme me les murmura dans l'oreille avec une sorte de voix charnelle qui ne me fit aucun effet dans le costume, mais énormément dans l'amphithéâtre, je crois.

À un moment, on me demanda de prononcer un discours, mais je naquis dans ma vie avec beaucoup de gaucherie avec les mots. Je ne connus en général que ceux qui sont utiles pour rassembler les cochons et les mener en camion aux abattoirs Montreuil pour en faire des jambons. Durant toutes ces années à la maison de Sainte-Berthe et sa porcherie adjacente, je n'avais appris que le langage des bêtes, et c'est ainsi que notre premier mariage fut peu communicatif. Et même encore aujourd'hui, en dépit de mes quatre-vingt-dix ans, en dépit en outre des grands changements climatiques de ma vie depuis mon échange cardiaque et l'arrestation de mes yeux, je n'ai pas plus qu'avant les mots qu'il faut pour décrire la tapisserie émotive de mon âme. Bien sûr, j'ai beaucoup mieux fait connaître à ma femme mes motifs ces dernières années, mais je crois que dans l'ensemble ce sont surtout mes mains, avec leurs gesticulations ménagères et leur dévouement érotique, qui ont fait le boulot.

On me fit grimper malgré ma volonté sur la caisse de médoc que le directeur m'apporta pour le discours. Ce fut un moment de grand embarras pour moi que de deviner de là-haut tous ces dentiers attentifs, tous ces bijoux soudainement silencieux, toutes ces robes et ces beaux costumes de convives qui tendaient l'oreille. Ensuite, la respiration a commencé à me raccourcir, et j'ai eu chaud dans tous les recoins. Je me suis senti idiot et c'est pourquoi j'ai

pensé à ma femme. Au secours ! me répétais-je à l'intérieur du corps, car à mon avis seul un baiser pouvait me ramener le souffle pompique et la température.

Et c'est alors que j'ai demandé à ma femme de m'embrasser pour voir, ce qu'elle fit en se haussant sur les orteils et en me tirant vers le bas, car j'étais sur la caisse, ne l'oublions pas. Tous les résidents applaudirent encore et beaucoup s'exclamèrent en plus.

Chers amis, c'était mon discours, avertis-je une fois redressé et souriant. Les applaudissements à tout rompre recommencèrent de plus belle et c'est alors que je pus descendre de la caisse de médoc, soutenu par de multiples bras inconnus, comme les stars.

La fête continua sans que je l'aperçoive, mais ma femme me guida entre les convives qui nous tonitruèrent leurs félicitations pour bien se faire comprendre d'elle. Il devait être minuit environ lorsque nous retournâmes à notre chambre légèrement gris. Nous dormîmes dans un seul lit, sans autre libido que nos souvenirs et nos plans d'avenir quotidien.

Non, je n'y voyais rien. Et à mon avis je ne vis jamais rien, et naquis sans yeux pour ainsi dire. Mais mon cœur avec ses battements si jeunes éclairait maintenant toute ma vie. Le lendemain, en allant porter mon costume avant cinq heures, ma femme a trouvé chez le brocanteur un petit magnétophone avec sa bobine pleine des chansons d'Aznavor qu'elle m'a offert en cadeau de noces. Après avoir bien écouté et avant que d'autres parties du corps en plus des yeux ne m'arrêtent aussi, par exemple la mémoire ou le goût de vivre, j'ai tout effacé, agrippé le micro et enregistré avec ma voix ce rapport avec sa confirmation de ma chance inouïe.

Pour finir, disons que la bobine sera rangée dans nos affaires classées de la boîte du placard en carton, si jamais ça intéresse quelqu'un lorsque nous irons garder les cochons dans une vie future, ou adjacente, au choix.



JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Un soir, lors d'une réunion entre amis, le hasard a voulu qu'il soit assis à la même table que la femme dont il était secrètement amoureux. Mais celle-ci ne s'apercevait pas qu'il faisait tout pour que leurs mains se touchent lorsqu'ils échangeaient les plats. N'y tenant plus, à la fin du repas, il lui fit une déclaration passionnée qui ne la troubla pas le moins du monde. C'est avec une sorte de grâce pensive qu'elle la reçut.

« Ça s'est passé à peu près comme ça, se souvient-il. J'avais vécu pendant vingt-huit ans, puis j'ai connu cette femme qui est devenue ma compagne de tous les jours. Après presque trente ans de vie commune, je commence à penser que chaque mètre parcouru avant de la rencontrer me rapprochait d'elle. Je ne veux pas dire par là que nous étions destinés l'un à l'autre et que tout était écrit d'avance. Soyons sérieux. Je veux seulement dire que, parfois, la vie est extraordinairement émouvante. »

Puis, le temps a filé et il a remarqué que les circonstances de la vie, très souvent, lui étaient favorables. Aujourd'hui encore, la chance le poursuit : « Presque tout ce que je sème dans ma vie prend racine. C'est à se demander si cette aptitude pour une certaine forme de reboisement ne m'a pas été insufflée, sans que j'en sois conscient, lors de ce fameux repas passé pour la première fois aux côtés de cette femme tant convoitée. Peut-être existe-t-il des gens capables

par leur seule présence magnétique de vous apprendre, en un éclair, le délicat métier du bonheur ? »

C'est surtout cela qu'il a voulu décrire dans l'histoire que vous venez de lire, cette idée que l'existence humaine semble par moments gouvernée par une espèce de fatalité de joie féconde et communicative.

« Mes jours à présent n'ont plus grand-chose à voir avec ce qu'ils étaient à l'époque, dit-il. Et cependant le mécanisme que j'ai alors senti se mettre en branle est resté sensiblement le même. Chaque fois que j'entends la voix si familière de cette femme prononcer mon prénom, mon cœur s'agite sous le coup d'une brusque montée de chaleur et se prépare à s'éjecter de ma poitrine. C'est pourquoi il me vient parfois à l'idée que, quoi qu'on en dise à notre époque si peu intéressée par l'avenir, quelque chose dans l'amour est inaltérable, et plus fort que nous-mêmes. Cela aussi m'a semblé assez fascinant pour que j'y consacre une part importante des pages de mon histoire. »

Humble ? Aveuglé ? Jean-François affirme en tout cas n'avoir jamais eu beaucoup d'imagination, estimant que tous les livres qu'il a écrits ne sont que « des morceaux de réel remodelé ». Il faut reconnaître que, au moins en partie, beaucoup de ses romans, récits, carnets (et même ses recueils de poésie) dépeignent le monde tel qu'aperçu à travers une espèce de filtre, comme si la réalité ne suffisait jamais à cet écrivain assoiffé d'images. Qu'on pense seulement à ses ouvrages *Comme enfant je suis cuit*, *Garage Molinari*, *Le jour des corneilles*, *La fabrication de l'aube*, *Le hasard et la volonté* ou, plus récemment, *Une enfance mal fermée* et *Objets trouvés dans la mémoire*... N'y retrouve-t-on pas dans chacun la marque d'un homme à la fois fasciné par les faits et troublé par eux au point d'en changer la formule alchimique ? « Chaque jour, dit-il, je tente de capturer quelque idée nouvelle, mais la plupart du temps les grandes pensées me fuient, et c'est pourquoi mes livres sont toujours si pleins d'objets pratiques et de considérations terre à terre. Je tente bien entendu de rendre plus littéraires ces objets en les entourant d'une sorte de poésie, mais dans l'ensemble je ne pense pas avoir beaucoup d'imagination, seulement une attirance irrésistible pour une certaine beauté tangible : la lune au-dessus de l'étang, certains paysages éternels, mon chien si mystérieusement pacifique, ce genre de choses... Ah, et aussi, bien sûr, le visage inoubliable d'une femme rencontrée il y a longtemps, et dont j'ai osé m'inspirer pour écrire ma nouvelle. »

Photo de l'auteur : Manon Des Ruisseaux

FRANCINE RUEL

Madame Paquette, madame Tremblay

Cette histoire comporte des scènes pouvant ne pas convenir à certains lecteurs. Nous tenons à vous en avertir.

Dans la vie, il est courant de dire : « Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. » Cette citation a été attribuée à plusieurs auteurs, dont le grand poète Paul Eluard. On peut imaginer qu'il existe « quelque part » dans l'Univers un registre de rendez-vous, inscrits en lettres indélébiles et pressentis depuis la nuit des temps ; et si l'on demeure un tant soit peu attentif aux signes avant-coureurs, ces rencontres auront bel et bien lieu dans nos vies. Même les rencontres les plus improbables, les plus invraisemblables à première vue. Mais que le hasard fasse si bien les choses, cela ne se voit pas souvent. Tout avait commencé par un matin d'hiver frileux.

::

Lorsque l'infirmière des Résidences du Jardin franchit la porte principale, elle secoua ses bottes et son manteau bien garnis de neige. Elle frissonna et se rendit à son bureau proche de l'accueil.

— Ça tombe comme des mouches cette semaine, déclara-t-elle d'une voix navrée. Cette maudite grippe va avoir fait bien des ravages cet hiver !

La jeune réceptionniste reçut la nouvelle avec le même air désolé.

— On est rendu à combien ?

— Trois du pavillon des *Tilleuls* ont été hospitalisés hier. Monsieur Tanguay et mademoiselle Sanschagrin, du 27, devraient s'en sortir. Les jours de madame Mongrain sont comptés. Vous me direz qu'à quatre-vingt-dix-sept ans, c'est un peu normal. N'empêche... laissa-t-elle tomber, tout à coup très lasse. Aux *Lilas*, ce n'est guère mieux. Un étage complet est touché. Madame Lefrançois est en difficulté respiratoire et monsieur Langlois, du quatrième, a une pneumonie sévère. L'infirmerie du *Cerisier* déborde de patients. Et je n'ai pas encore eu le temps d'aller voir du côté du pavillon des *Lauriers* ni de celui des *Mimosas*. C'est l'hécatombe ! Bon, dit-elle pour excuser les chiffres qu'elle avançait, nos résidents font partie d'une clientèle fragile compte tenu de leur âge, mais tout de même. Pourtant, tout le monde a été vacciné ! se désola l'infirmière.

— Partis comme on est là, soupira la jeune fille de l'accueil, on va passer plus de temps au salon funéraire qu'aux résidences.

Un homme et une femme en provenance de l'extérieur s'approchèrent de la réception.

— Quelqu'un est décédé ? demanda la dame.

— Non, non, la rassura la préposée, qui connaissait ces gens pour les avoir vus à maintes reprises. Mais on se bat contre une vilaine grippe qui s'est répandue à toute notre clientèle. Vous veniez voir votre tante, c'est ça ?

L'infirmière revint sur ses pas et leur suggéra de reporter leur visite à la semaine suivante, alors que tout le monde allait sûrement être remis sur pied.

Les gens repartirent, après avoir pris des nouvelles de leur tante, convaincus que les membres du personnel faisaient tout en leur pouvoir pour contrer l'épidémie de grippe qui sévissait dans les Résidences du Jardin. Ce complexe pour personnes âgées autonomes et semi-autonomes était un établissement unique. Outre le fait qu'il était situé en bordure de la rivière des Prairies, il offrait aussi des jardins agréables. La configuration des pavillons permettait d'offrir une multitude de services aux résidents : on y trouvait une pharmacie, une infirmière à demeure, la possibilité de consulter médecin et dentiste, au besoin. Chaque résident avait accès à un grand restaurant, à une piscine de bonne dimension, à un mini-golf, à un cinéma maison et pouvait profiter d'une multitude d'activités à l'intérieur comme à l'extérieur. Le bonheur, quoi ! On était loin des CHSLD.

Lorsque Jeannette Paquette sortit de l'ascenseur, ce soir-là, elle fut bien étonnée de trouver les corridors vides. Il n'y avait pas âme qui vive. Elle avait pourtant été informée, tout comme le personnel et les familles, que les Résidences du Jardin étaient en quarantaine jusqu'à nouvel ordre, mais elle ne croyait pas que la situation fût sérieuse à ce point. D'un pas encore alerte pour son âge, elle se dirigea vers le restaurant, craignant que celui-ci soit fermé. Il ne l'était pas. Elle portait une petite robe de lainage dont la couleur grise seyait à son teint pâle. Ses cheveux longs étaient retenus en un savant chignon souple dont quelques mèches tombaient négligemment sur ses épaules. En pénétrant dans la salle à manger, elle se fit la réflexion qu'il était pourtant plus de dix-huit heures et qu'habituellement, lorsqu'elle se rendait au restaurant, on venait de

servir le dessert à la majorité des résidents ; ces derniers mangeaient très tôt pour ne rien manquer des activités proposées en soirée. Madame Paquette, elle, n'aimait pas souper à l'heure des poules, ou des petits vieux, comme elle avait l'habitude de dire. Elle avait beaucoup voyagé et avait gardé cette coutume européenne de *dîner* à la brunante.

Deux couples avaient pris place en plein centre du restaurant et la serveuse s'activait à faire du rangement sur le comptoir pour passer le temps. Puis elle la vit et lui suggéra une table tout près d'eux, qu'elle refusa aussitôt – Pourquoi fallait-il qu'on les entasse les uns près des autres comme du bétail ou des enfants dans une garderie ? Elle n'avait pas besoin d'être tenue à l'œil ! – indiquant plutôt une table près des fenêtres. Elle trotta derrière la serveuse, qui lui annonça qu'ils étaient peu nombreux à ne pas souffrir de la grippe qui terrassait toute la résidence. Jeannette faillit rebrousser chemin. Bien que la place qu'on lui avait assignée se trouvât le long des fenêtres, elle s'y assit à contrecœur, car à la table voisine, une résidente qu'elle n'appréciait guère attendait d'être servie. Elle prit le menu des mains de la serveuse et s'y plongea aussitôt avec attention pour ne pas avoir à faire la conversation à sa voisine immédiate. Elle fouilla dans sa mémoire. Cette dernière n'habitait pas le même pavillon qu'elle. Aux *Tilleuls*, alors, ou encore aux *Mimosas* ? Sûrement pas aux *Cerisiers* ! Elle l'aurait croisée avant aujourd'hui. En fait, elle la connaissait peu. Récemment arrivée, cette nouvelle résidente était considérée comme une excentrique par certains locataires. « Certaines », rectifia aussitôt Jeannette. Elle se rappelait que les messieurs semblaient l'apprécier davantage que les femmes. À maintes occasions, elle avait vu ses voisines faire un

grand détour, traîner carrément leurs compagnons par la manche ou encore tirer sur leur marchette de peur que cette femme ne leur pique leurs maris qui n'avaient d'yeux que pour elle. Grande, très mince et d'une élégance toute particulière, cette pensionnaire ne cadrait pas beaucoup avec les autres. Elle arborait une petite coupe de cheveux très courte, pleine d'accroche-cœurs, qui entourait son beau visage et lui donnait fière allure. Sa magnifique tête argentée n'était sillonnée par aucun reflet bleu – signature habituelle des femmes de sa génération. Elle s'habillait à la garçonne : pantalons à larges revers retenus par des bretelles, chemises blanches ou tricot fins. Que des habits bien coupés dans des tweeds magnifiques pour la saison froide et des lins frais pour l'été. Ses vêtements du siècle dernier lui conféraient des airs d'actrice de films hollywoodiens en noir et blanc. Rien à voir avec l'allure habituelle d'une p'tite vieille habillée de dentelles et de tons pastel, tant s'en faut. Sa voisine de palier avait chuchoté à Jeannette, un jour, que si madame Tremblay – c'était son nom – avait l'air si jeune pour son âge, c'est qu'elle s'était fait remonter. « On n'a pas une peau de même à soixante-dix ans passés. Sont où, ses rides ? Cherchez pas. Sont restées dans les mains du chirurgien esthétique ! »

Comme madame Paquette avait reçu une très bonne éducation, ce soir-là, elle salua poliment madame Tremblay d'un signe de tête avant de quitter le restaurant.

Quelle ne fut pas sa surprise de la retrouver au cours d'aquagym, le lendemain matin. À croire qu'elles étaient les deux seules survivantes de cette épidémie de grippe qui continuait ses ravages dans les résidences ! La prof démarra les exercices de routine, sans grand enthousiasme. Pour leur part, les deux élèves

s'en donnèrent à cœur joie. Madame Paquette dut redoubler d'efforts lorsque madame Tremblay augmenta la cadence, mais ce nouveau rythme lui plut. Les nombreuses personnes qui pratiquaient ce loisir trois fois semaine préféraient, de beaucoup, un enchaînement plus modéré. La prof écourta la leçon, leur recommandant de faire quelques longueurs, et quitta la salle aux vapeurs de chlore. Madame Tremblay se laissa glisser dans l'eau et ressurgit, un peu plus loin, exécutant des mouvements de crawl dignes d'une championne. Il fallait la voir évoluer, tantôt en surface, tantôt sous l'eau. Elle filait à vive allure. Madame Paquette n'en revenait pas de tant d'agilité ; elle savait nager, certes, mais n'avait rien des talents de cette Esther Williams.

Lorsque madame Tremblay revint à la surface à quelques centimètres d'elle, après avoir exécuté une culbute que n'aurait pas reniée un dauphin, madame Paquette sursauta et perdit pied. Madame Tremblay la repêcha d'une main ferme alors qu'elle s'enfonçait dans l'eau et la remit à la verticale. Elle toussa un bon coup ; elle venait de boire la tasse !

Après que madame Paquette eut repris son souffle, elle s'aperçut que sa nouvelle amie tenait encore fermement dans sa main la bretelle de son maillot de bain qui venait de se rompre. Elles découvrirent en même temps que la poitrine de Jeannette était entièrement nue. Les deux dames se regardèrent, stupéfiées. L'une s'empourpra aussitôt, alors que l'autre serra les lèvres, honteuse de la maladresse qu'elle venait de commettre. Il y eut un moment de flottement... puis, au lieu de s'emporter, madame Paquette éclata d'un grand rire qui vint rebondir sur les murs en céramique de la piscine, aussitôt suivi par celui de madame Tremblay.

La monitrice d'aquagym entra à ce moment et se moqua gentiment de Jeannette.

— Le port du maillot est obligatoire, vous savez, madame Paquette.

— Oui, oui, je sais, réussit à dire cette dernière tout en recouvrant ses seins. Un petit accident de bretelle.

Tout en ramassant quelques serviettes, elle s'adressa de nouveau aux deux retardataires.

— Bon, ça suffit pour aujourd'hui, les sirènes ! Sortez de cette piscine, sinon vous allez être toutes ratatinées.

Sans se consulter, ne serait-ce que du coin de l'œil, les deux baigneuses répondirent en chœur :

— On l'est déjà, ratatinées ! On est vieilles !

Réplique aussitôt suivie d'un autre fou rire qui se prolongea.

Dans les jours suivants, les éclats de joie de madame Paquette et de madame Tremblay résonnèrent dans les corridors déserts qu'elles empruntaient, au restaurant toujours aussi vide où elles mangeaient à la même table et se racontaient leur vie, dans la verrière donnant sur la rivière très peu fréquentée en cette période de quarantaine, tout comme dans les multiples salons où elles prenaient leurs aises, jouant du piano ou chantant, sirotant des thés, échangeant sur de multiples sujets. Puisque la piscine leur appartenait durant la période des cours, Alice Tremblay corrigeait le style de madame Paquette, l'encourageant dans ses longueurs à grands coups de : « Allez-y, madame Paquette, vous êtes capable, vous allez y arriver ! » Elle se moquait aussi allègrement : « Madame Paquette qui se baigne sans costume de bain ! » Cette dernière se

pliait de bonne grâce aux conseils de sa nouvelle amie. Et elle riait, elle riait comme il ne lui était pas arrivé de le faire depuis une éternité. Cette Alice Tremblay qui faisait peur à tout le monde était certes fantasque, mais avait un cœur d'or. Elle était amusante, s'intéressait à tout. Elle possédait une grande culture, adorait débattre de politique, de littérature, d'art et de cinéma et, dans leurs conversations, jamais, au grand jamais il ne fut question des activités auxquelles les personnes âgées avaient coutume de s'adonner pour passer le temps : tricot, jeu de Parchési, photos de petits-enfants, recettes de sucre à la crème ou tout autre sujet du même acabit. Durant cette semaine d'isolement, elles échangèrent plutôt sur leurs voyages respectifs et sur leur métier : Jeannette avait été modiste, tandis qu'Alice avait été pendant plusieurs décennies une architecte de renom.

Il arrivait souvent à Jeannette d'observer Alice lorsque son regard se perdait sur les arbres du jardin, ou quand elle se concentrait sur son grand cahier à dessin. Il émanait d'elle une telle vivacité... C'était comme si cette femme avait oublié de vieillir. Sa peau était translucide, son regard avait dû être plus brillant, certes, mais conservait néanmoins une lumière vive et surtout une espièglerie permanente ; ses lèvres s'étaient affinées avec les années, son cou et ses mains portaient les marques du temps, et malgré cela, elle semblait avoir cinq ans tous les jours sans pour autant souffrir d'Alzheimer... Elle s'émerveillait de tout, alors que la plupart des résidents ne faisaient que se plaindre du matin au soir. Et puis, il y avait sa manière de se mouvoir. Elle ne bougeait aucunement comme une personne souffrant d'arthrite ou d'autres

blessures du temps ; elle ne s'asseyait jamais comme une dame âgée avait l'habitude de le faire. Bien droite, les genoux serrés, trop sage. Comme elle, en fait. Il lui arrivait souvent de surprendre Alice, allongée négligemment sur un divan, abandonnée au confort d'un fauteuil moelleux.

Et comment oublier ce moment si particulier où elle avait accepté la demande urgente d'Alice ? Elles s'étaient installées sur le lit de Jeannette, collées l'une à l'autre, se donnant comme mission de retirer à tour de rôle, munies d'une pince à épiler, les poils disgracieux qui avaient la mauvaise habitude de repousser sur leur menton. Deux petits singes qui, dans un geste très tendre, s'enlevaient les poux dans le pelage. Elles avaient ri aux larmes.

Jeannette se rappela que l'auteure Marguerite Yourcenar disait que tous les matins, à son réveil, elle avait cinq ans ! C'était peut-être ça, le secret de la jeunesse ? Et madame Tremblay le possédait. Sans le savoir, elle venait bouleverser toutes ses habitudes de vieille dame convenable, toutes ses convictions. Mais elle adorait ça. Elle ne s'était jamais tant amusée... ou elle avait oublié de le faire depuis trop longtemps !

Une fin d'après-midi, dans l'appartement de Jeannette, alors qu'elles assistaient toutes deux à l'éclosion d'une fleur de thé dans une théière transparente apportée par Alice, le téléphone sonna. Jeannette décida de ne pas répondre. Elle était tellement fascinée, et par l'ouverture de cette fleur dans l'eau bouillante, et par les explications sur cet « élixir d'immortalité » que consommait

l'empereur Huang Di, ancêtre mythique du peuple chinois, qu'elle laissa courir l'appel.

Elle allait avoir entre cinq et huit minutes de pur bonheur – tel qu'indiqué sur la boîte de thé de son amie –, plaisir incroyable à suivre les mouvements au ralenti de cette fleur qui n'en finissait plus de se déployer avec grâce.

Mais la sonnerie du téléphone s'obstinait et demandait qu'on lui accorde une attention pressante. Madame Paquette finit par répondre et fut très étonnée d'avoir sa fille Cécile au bout du fil.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne m'appelles jamais le mercredi ! Il s'est passé quelque chose ? Les petits vont bien ?

Devant cette kyrielle de questions où pointait une certaine inquiétude, madame Tremblay se prépara à quitter l'appartement de madame Paquette. Elle servit une tasse de thé à son amie, lui fit signe de la main de prendre son temps et sortit sans faire de bruit, la laissant à son interlocutrice. Lorsqu'elle referma la porte, elle eut le temps d'entendre un retentissant : *Quoi ?*

Quelques heures plus tard, on frappa à la porte de l'appartement de madame Tremblay, dans le pavillon des *Mimosas*. C'était madame Paquette qui rapportait la boîte de thé. Elle avait les joues empourprées et les yeux rougis.

Elle avait pleuré ? Alice s'empressa de la faire entrer.

— Jeannette, vous allez bien ?

— D'abord, j'espère qu'on en a terminé avec le vouvoiement, et puis, de grâce, appelez-moi n'importe comment, sauf Jeannette. Je ne peux pas croire que mes parents n'aient pas pensé que Jeannette Paquette, ce serait un drame pour moi !

— Jeanne, est-ce que ça t'ira ? demanda doucement Alice.

Madame Paquette secoua la tête en signe d'acquiescement.

Alice attira Jeannette dans ses bras et la rassura comme elle put. Puis, elle écouta ce qui l'avait mise dans un tel état de colère et de chagrin.

La directrice de la résidence avait appelé sa fille aînée pour lui dire qu'elle était inquiète au sujet de sa mère. Madame Paquette n'avait pas attrapé la grippe comme la majorité des pensionnaires, mais avait drôlement changé depuis une semaine. Elle riait fort, se baignait sans maillot et faisait des courses de fauteuils roulants dans les corridors avec une autre dame. Peut-être qu'il faudrait la faire investiguer.

— C'est ma vie ! À mon âge, je dois avoir le droit de vivre et de faire ce qui me tente, non ?

— On devrait, avait doucement ajouté madame Tremblay.

Cette nuit-là, Jeanne resta dormir dans les bras d'Alice. Cette dernière berça, consola, apaisa son amie. Et l'aima. Au début réservée, Jeanne se lova finalement contre le corps d'Alice et y éprouva beaucoup de plaisir. Les mains douces, les caresses, les baisers, les audaces d'Alice eurent raison de sa résistance et elle se laissa couler vers une forme de bonheur qu'elle ne connaissait pas.

Au petit matin, Jeannette sortit sans faire de bruit de l'appartement de sa maîtresse. Elle lui avait laissé un petit mot : « J'ai des choses à régler, et je te reviens. » Elle avait signé *Jeanne*. En se dirigeant vers son pavillon, elle eut la surprise de croiser plein de gens dans les couloirs. C'est comme si un vent de guérison avait balayé la résidence durant la nuit. Tous les pensionnaires semblaient aller mieux. La fièvre avait baissé, les toux s'étaient apaisées, les

douleurs dues à la grippe s'étaient évanouies. À entendre l'infirmière, c'était un véritable miracle. La résidence au complet était remise sur pieds.

Alice ne vit pas madame Paquette durant deux jours. Ni à la piscine, où les activités de groupe avaient repris, ni à la salle à manger, maintenant bondée dès cinq heures le soir, ni dans la verrière où les résidents avaient retrouvé leur jeu de Parchési. Les séances de cinéma étaient à nouveau à l'affiche. Durant la semaine précédente, Alice et Jeannette avaient été tellement désolées de ne pouvoir aller « aux vues ». Alice avait alors invité son amie à regarder des vieux films chez elle. Elles avaient pleuré ensemble sur les malheurs de Scarlett O'Hara et durant les scènes d'amour de *Casablanca*, tout en dégustant leur pop-corn, elles avaient rêvé, comme deux midinettes en admirant Fred Astaire évoluer sur les pistes de danse ou sous la pluie. Elles avaient, elles-mêmes, effectué quelques pas entre la table à café et le divan. Une fois de plus, elles s'étaient amusées comme des adolescentes.

Alice était attristée de ne pas voir Jeanne, ne serait-ce qu'une journée. Mais, bien que sa peau si douce et ses yeux rieurs lui manquassent terriblement, elle avait pris la décision de respecter son silence et de l'attendre, même si le risque qu'elle ne revienne jamais était énorme et qu'il lui en coûtait furieusement.

Jeannette avait des choses à régler avant de retourner vers Alice. D'abord, elle resta longtemps dans le noir à réfléchir. Elle en oublia de manger. Puis, quand elle se sentit prête, elle convoqua ses filles qui, pour une fois, prirent le temps de venir la visiter malgré leur

horaire chargé, l'appel de la directrice les ayant suffisamment affolées.

Elles trouvèrent leur mère tout à fait calme et détendue ; pas du tout perdue. Ses joues étaient légèrement empourprées ; ses yeux clairs et son sourire avenant ne présageaient que du bon. Après qu'elle leur eut servi le café, qu'elles eurent parlé, en long et en large, de leurs soucis au travail, de leurs conjoints et des bons et mauvais coups de leurs enfants, Jeannette leur annonça de but en blanc qu'elle songeait à déménager dans un autre appartement de la résidence parce qu'elle venait de rencontrer quelqu'un. C'était récent, mais foudroyant.

D'abord étonnées, ses filles ne purent que se réjouir que leur mère ait trouvé l'amour. Même à son âge, pensèrent-elles, sans mot dire. Mais Jeannette connaissait ses filles et leur opinion sur le sujet.

— Ce n'est pas un peu trop tôt ? s'inquiéta Marie.

Leur mère leur répondit qu'à son âge, justement, elle n'avait plus de temps à perdre.

— Et il s'appelle comment ? demanda Cécile.

— Elle...

— Quoi ? *El* ? interrogea Marie. C'est un... un étranger ?

Jeannette ne put s'empêcher de rire.

— Elle, insista Jeannette. Elle s'appelle Alice.

Et il y eut un énorme silence qui n'en finissait plus de s'étirer dans la pièce, absorbant tout l'air environnant. Les filles restèrent sans voix, se regardèrent, dévisagèrent leur mère.

— Tu n'es pas sérieuse ? Une... une fem... ? hasarda Cécile.

— Une femme, oui. Un être humain. Je vous pensais plus ouvertes. J'ai connu peu d'hommes dans ma vie, mais une femme

intelligente comme elle les vaut tous.

— Papa va se retourner dans sa tombe...

Jeannette répliqua du tac au tac :

— Ce n'est pas la première fois que ton père se retournera. Il n'a fait que ça toute sa vie, se retourner sur les autres femmes.

— Papa t'était infidèle ? s'écrièrent en chœur Cécile et Marie, sidérées.

— Je ne compte plus le nombre de fois... Et il cédait à chaque occasion, leur répondit Jeannette. Alors vous pouvez laisser votre père reposer en paix. Il en a besoin. Il a beaucoup donné de ce côté-là. Je vous ai épargné ça, comme bien d'autres choses. Vous êtes assez grandes maintenant pour connaître la vérité.

Après un silence réfléchi, elle leur dit que c'était à son tour de vivre sa vie comme elle l'entendait. Et elle ajouta, presque pour elle-même, que cette femme était formidable.

— Mais... tu n'y penses pas ! Tu ne peux pas nous faire ça. Qu'est-ce que les....

— ... les gens vont dire ? compléta madame Paquette. On s'en fout, des gens. Ce n'est pas d'eux qu'il s'agit, mais de moi. Et ce n'est pas à vous que je fais ça, comme tu dis, mais à moi. Je m'offre ce bonheur, avant qu'il ne soit trop tard. Je n'ai jamais tant ri, je ne me suis jamais tant amusée, je n'ai jamais été si bien.

— O.K., objecta aussitôt l'aînée, si elle est si extraordinaire, elle n'a qu'à rester ton amie. Tu n'es pas obligée de....

— Cécile, j'ai été une mère dévouée une grande partie de ma vie ; maintenant j'ai envie d'être une femme. Parce que je suis ça, aussi. Une femme. Avec un sexe.

Devant le regard outré de ses filles, elle répliqua : « Avec quoi vous croyez que je vous ai faites, mes chéries ? Avec mon sexe ! Ça n'a pas toujours été le nirvana avec votre père, et il me reste peu de temps, alors j'ai bien envie que mon sexe exulte jusqu'à la fin. »

Et elle ajouta, frondeuse : « Avec la personne de mon choix. »

Les filles de madame Paquette ne purent réprimer une moue dégoûtée.

— Ne faites pas cette tête, mes chéries. Eh oui ! Mon sexe a perdu un peu de sa vigueur, mais il est encore bien vivant. Profitez-en parce que le vôtre va subir les mêmes... outrages du temps. D'autres objections ?

— Cette femme va abuser de toi, c'est sûr, marmonna Marie entre les dents.

— C'est plutôt moi qui vais... — elle sourit à l'avance — jouir de ses largesses. Elle est beaucoup plus riche que moi.

À bout d'arguments, les filles se regardèrent, désespérées, et demandèrent ce qu'elles allaient pouvoir dire à leurs conjoints et à leurs enfants.

— Je ne sais pas... Que je suis heureuse ? Que je suis amoureuse ? Ou alors, vous faites comme moi, vous ne dites rien, vous ne portez aucun jugement sur ma relation, comme je fais avec les vôtres. On peut tous très bien vivre comme ça. La preuve, leur dit-elle en les désignant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? insista Marie.

— Que Cécile a décidé de partager sa vie avec un grand insignifiant qui ne sait rien faire de ses dix doigts, et toi, Marie, avec un incompetent fini, qui a une grande gueule et des opinions sur tout, alors qu'il ne connaît rien à rien. C'est votre choix. C'est votre

vie. Laissez-moi vivre la mienne comme je l'entends et ne vous en mêlez pas.

Tout cela était dit sans animosité aucune, avec un calme presque effrayant.

Elle ajouta, avec un grand sourire, qu'elle avait toute sa tête, qu'elle savait dans quoi elle s'embarquait et qu'elle serait follement heureuse, même à soixante-dix-huit ans. Avec ou sans elles.

Les filles partirent sans demander leur reste tant elles étaient soufflées.

Une fois la porte refermée et le silence revenu, leur mère se changea et se dirigea d'un pas léger vers le pavillon des *Mimosas*. Elle frappa à l'appartement d'Alice. Cette dernière répondit aussitôt, comme si elle l'attendait de l'autre côté de la porte.

— Bonjour, madame Paquette, murmura Alice, malicieuse.

— Bonjour, madame Tremblay, lui répondit Jeanne avec ses yeux rieurs.

Elles restèrent un long moment à se regarder. Puis Alice ouvrit grand ses bras et Jeanne s'y précipita avant de déclarer, d'un seul souffle : « Je ne veux pas te perdre, tu es la plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie ! » Alors Alice mêla ses larmes de bonheur à celles de Jeanne.

Dans les années qui ont suivi, chaque fois que madame Paquette et madame Tremblay s'aimaient, un vent de douceur, une vague de bonheur déferlait sur les Résidences du Jardin et, instantanément, les maux, les chagrins, les douleurs dues à l'arthrite, à l'arthrose et aux autres inconvénients qui accompagnent

normalement la vieillesse, disparaissaient d'un coup, sans que personne puisse l'expliquer.



FRANCINE RUEL

Francine partage son temps entre l'écriture, le jeu, l'enseignement et son jardin. Lorsqu'elle n'écrit pas, c'est avec plaisir qu'elle se plonge le plus souvent possible dans la lecture des romans des autres. Pour cette curieuse de nature et voyageuse insatiable, c'est une façon de voyager et de découvrir de nouveaux univers. Comme elle l'avait fait précédemment dans une nouvelle policière écrite pour le recueil *Crimes à la bibliothèque*, dans *Madame Paquette, madame Tremblay* elle emprunte habilement des chemins de traverse. Elle y trace le portrait de deux femmes que la société confine à des univers restreints, en décrivant leur rôle au chapitre de l'amour. Comme chacun d'entre nous, elle sait que la fin arrivera un jour ; mais quand elle viendra, Francine voudrait que la petite flamme brille encore. Ce n'est qu'à la fin que le cœur s'arrête de battre et d'aimer. « Pas avant ! » se plaît-elle à répéter. D'ici là, tout est encore possible. Et s'il n'y avait pas que le tricot pour habiter nos vies, une fois que nous aurons soixante-dix ans ?

À douze ans, à la suite de la lecture du *Comte de Monte-Cristo*, Francine a compris le rôle de l'auteur : celui d'avoir droit de vie ou de mort sur ses personnages. De se prendre pour Dieu, finalement ! Et comme le tableau de l'époque n'évoquait que des hommes en littérature, elle s'était imaginé que pour être auteur, il fallait être un homme... et vivre à Paris. De surcroît, cet homme

devait avoir une femme qui lui fasse couler son bain et lui prépare son café, pendant qu'il s'adonnait à son travail, l'écriture. Née fille et habitant Québec, elle ne voyait pas comment elle pourrait trouver un compagnon de vie qui accepterait de lui faire couler son bain et de lui servir son café pendant qu'elle écrirait.

Rassurez-vous : Francine a appris à faire tout ça toute seule.

Après avoir fait un détour par le Conservatoire de Québec avec la ferme intention de devenir comédienne, elle a garni sa feuille de route d'abord avec des personnages d'émissions jeunesse (*La boîte à lettres*, *Traboulidon*), puis avec de beaux rôles dans *Cormoran*, *Scoop* et *Diva*. Elle a aussi joué dans quelques films (*Monsieur Lazhar*, *L'affaire Dumont*, *Aurore*), puis a touché à l'animation avec *Le printemps c'est tentant*, puis *L'été c'est péché*. Nous avons également pu la voir au théâtre dans *Les belles-sœurs*, *Le Sea Horse* et *Bonne nuit m'man*.

Francine a commencé ses classes d'écriture aux émissions jeunesse de Radio-Canada (*Minute Moumoute*, *Du soleil à 5 cents*, *La boîte à lettres*, *Pop Citrouille*, *Court-circuit*). Elle a enchaîné avec l'écriture de dramatiques, de téléromans, de pièces de théâtre et de chansons, avant d'arriver à l'écriture de romans jeunesse : *Mon père et moi*, *Des graffitis à suivre*, *L'enfant dans les arbres*, *Marion et le bout du bout du monde*. Puis elle s'est orientée vers les adultes avec, pour n'en nommer que quelques-uns, *Plaisirs partagés*, *Et si c'était ça, le bonheur ?*, *Maudit que le bonheur coûte cher !*, *Bonheur, es-tu là ?*, *Cœur trouvé aux objets perdus*.

Dans *Petite mort à Venise*, Francine note cette citation de Douglas MacArthur : « On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années. On devient vieux parce qu'on a déserté son idéal. Les années rident la peau. Renoncer à son idéal ride l'âme. » L'auteure étant toujours bouillonnante d'énergie et d'imagination, ses lecteurs peuvent espérer avoir le plaisir de la lire encore très longtemps.

Photo de l'auteure : Julien Faugère

REMERCIEMENTS

Le projet d'écrire sur les « amours en secondes noces » me trottait dans la tête depuis un moment quand je me suis risquée à proposer l'idée d'un recueil de nouvelles sur ce thème à mon editrice, madame Anne-Marie Villeneuve. Et à mon grand bonheur, le canevas présenté a plu à l'équipe des Éditions Druide. André d'Orsonnens, Luc Roberge et Anne-Marie Villeneuve m'ont accordé leur confiance, me permettant de diriger cette extraordinaire aventure, et je les en remercie.

Puis est venu le choix des écrivains : un moment agréable, mais difficile tout à la fois. Il y a tellement de merveilleux auteurs au Québec ! J'aurais voulu publier trois tomes, et encore, nous aurions dû omettre de nombreuses invitations.

Le premier qui a rejoint l'équipe, fier de participer et d'écrire sur le thème imposé, a été notre ami Normand de Bellefeuille, directeur littéraire de la collection Écarts aux Éditions Druide. Son enthousiasme devant le projet a conforté mon audace à le présenter aux participants que nous avons choisis. Et c'est ainsi qu'est né un merveilleux travail de collaboration entre les auteurs, moi-même, Anne-Marie, sa stagiaire Elisanne Crevier, les réviseuses Lyne Roy,

Marie-Ève Laroche, Isabelle Chartrand-Delorme, et d'autres encore... Autant de personnes qui ont mis à profit leurs connaissances de la littérature et de la langue française pour faire de ce volume un moment de détente exquis pour chacun d'entre vous, chers lecteurs.

Oui, chers lecteurs ! Car nous vous remercions de lire québécois ! C'est en pensant à vous que les auteurs de ce recueil ont uni leur amour des mots, leur talent et leur passion, dans le but de vous offrir ces quatorze nouvelles, aussi variées que l'adresse littéraire de chacun. J'avoue avoir éprouvé un immense plaisir en les recevant : c'était chaque fois une superbe découverte.

Un travail d'écriture se concrétise le plus souvent dans la solitude, mais le projet *Aimer, encore et toujours* fut un réel bonheur de partage et de communication. Je me sens très honorée d'avoir collaboré avec chacun, et c'est du fond du cœur que je les remercie de leur participation.

Claire Bergeron

NOTES

- [1.](#) Une autre version de « Spendlove », très différente et beaucoup plus brève, est parue dans le recueil de nouvelles *Ce que disait Alice*, Éditions L'Instant même, 1989 et 1997.
- [2.](#) Chanson *Mon Joe*, Paul Piché.